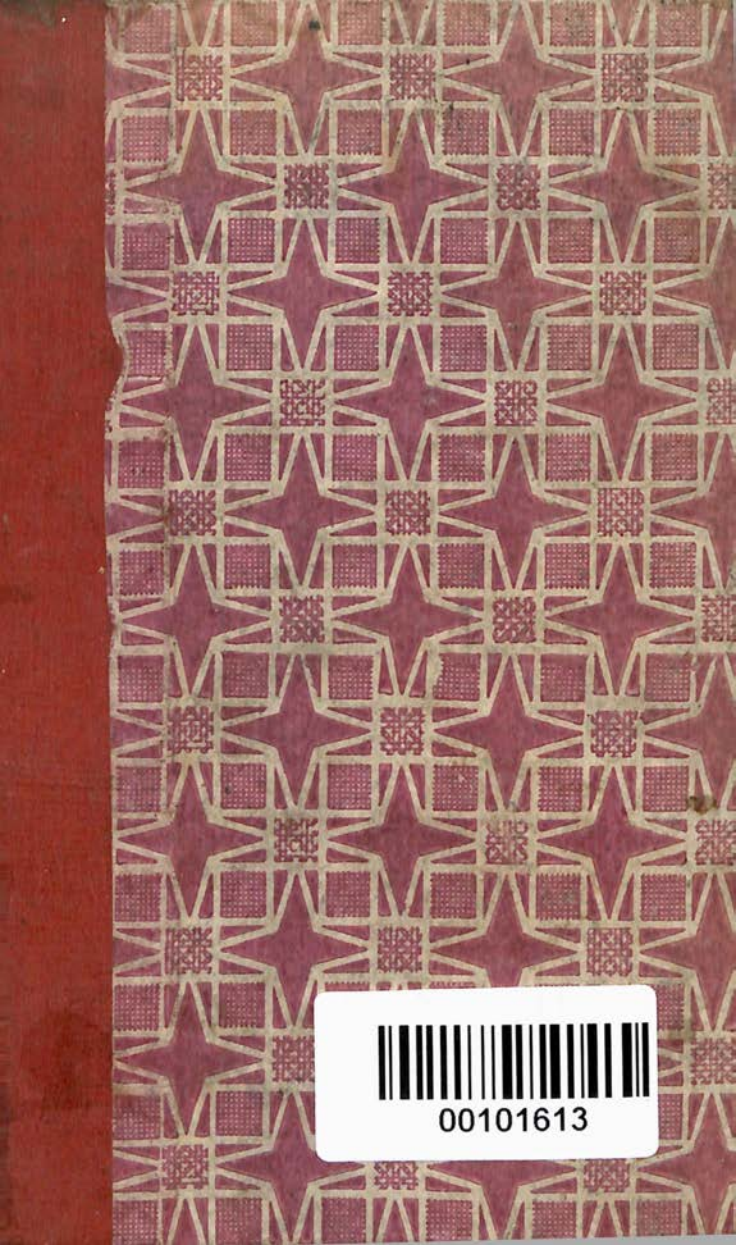
00101613

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
TOWN HALL, BOMBAY-400 001.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 26 June, 2018

LA

MIONETTE

PAR

101613
ac

EUGÈNE MULLER

Cinquième Édition

00. 11-18

PARIS
J. HETZEL, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE JACOB, 18

1863

00101613

A LA CHÈRE MÉMOIRE

DE

MA MÈRE

MON VILLAGE

A l'endroit où la Loire, qui vient des hautes montagnes Velaisiennes, arrive dans la grande plaine du Forez, on trouve un coteau plié au long de la rivière. Il y a sur ce coteau : deux ou trois files de maisons blanches, grises, aux toits rouges & comme labourés ; au-dessus des maisons, un clocher tout neuf, carré, qui indique le vent par le bec & la queue d'un coq en

fer-blanc; à l'endroit où finissent les maisons, sur une pointe de rocher, une Sainte-Vierge en pierre, qui regarde passer la rivière, & semble envoyer sa bénédiction aux bateaux partant pour la basse Loire. — C'est mon village.

En été, quand les eaux sont basses, & si l'on connaît les gués, on peut facilement, chez nous, passer d'un bord de la Loire à l'autre sans se mouiller plus haut que le genou. — Mais l'hiver, & quand il a plu, ce petit ruisseau d'eau claire (si claire qu'on peut voir les poissons à vingt pieds dans les profonds) devient soudainement un grand torrent d'eau trouble & bruyante. Alors les bateaux, qui étaient demeurés à sec sur les graviers, sont mis à flots tout naturellement; on les charge avec les char-

bons des carrières des environs, dont il y a des tas dans le village; & les hommes mariniers les emmènent jusqu'à une trentaine de lieues, où ils les laissent pour qu'on les conduise ensuite, par les canaux, jusqu'à la grande ville de Paris.

Ces bateaux dont je parle sont faits sur le bord de la Loire opposé à nous, par les hommes d'un village qui est en face du nôtre. A cauſe de leur état, ces hommes sont appelés les *Barquaires*, et le pays qu'ils habitent les *Barques*.

Quant à notre village, si l'on veut que les lettres qu'on y envoie s'y rendent, il faut mettre sur l'adresse : *à Saint-Just-sur-Loire*, & ce nom vient du saint qui patronne la paroisse; — mais dans les environs, en parlant de notre endroit, on ne

dit jamais autrement que le *Pont*, — d'où les habitants sont appelés les *Pontois*. La raison de ce baptême est bien facile à comprendre, quand on voit, dans l'ancien lit de la Loire, des piles maçonnées, restes d'un beau & solide pont, bâti là, avant le temps de Notre-Seigneur, par les anciens maîtres du pays. Ce pont servait de passage — à ce que m'a dit le maître d'école, et il en savait long, celui-là — aux armées qui allaient des terres de l'Auvergne en celles du Lyonnais.

Ce ne fut d'ailleurs qu'à l'époque de la première république qu'une forte crue le renversa. — Tous les vieux du pays se souviennent bien de l'avoir vu encore servant.

Aujourd'hui il n'y a plus qu'une moitié

de voûte acculée à une roche du bord, &, plantés dans les sables, quelques talus de pierre que les grandes eaux détruisent peu à peu. Tels ou tels des habitants ne se font pas faute non plus de venir chercher des brouettées de ces débris pour en user à leur loisir.

On devrait pourtant avoir plus d'attention pour ces masures; car depuis une soixantaine d'années il n'a pas vécu dans le village un seul enfant qui ne doive quelques bonnes heures aux *Rouchis* (comme on les appelle).

Oh! l'été, quand il faisait clair & grand soleil, quand l'eau coulait belle sur les graviers & que, nus comme des enfants innocents que nous étions, nous passions des matinées, des après-dînées, tantôt

nageant, gaffant dans la rivière, tantôt nous roulant sur le sable chaud... oh ! qu'alors nous aimions les *Rouchis* où les laveuses mettaient sécher leur linge de toutes couleurs, & d'où nous prenions notre élan pour plonger dans les creux pleins d'eau tiède que les remous avaient laissée ! Les *Rouchis!* c'était notre point de rencontre, de rendez-vous, c'était là qu'on se réunissait pour dire les contes qui font rire, & aussi les histoires qui font peur.

Quand nous étions dix, douze, vingt, assis, grimpés, accrochés, couchés sur les *Rouchis,* & qu'on écoutait passer la rivière, & qu'on voyait sauter joyeusement les petits poissons blancs, & que les hirondelles nous battaient quasi de leurs ailes, en prenant les mouches que nous dérangions, &

qu'on entendait les mille marteaux des Barquaires faisant leur carillon de travail : oh! c'était un bon temps de la vie; un temps que ne verront point les enfants qui viennent, parce qu'on aura enlevé les *Rouchis!...*

— Pourquoi donc enlève-t-on les *Rouchis?...*

Mais, si l'on n'a pas assez le respect de ces bonnes choses, qu'on ne devrait point toucher, il lui restera longtemps encore, à mon village, & la brave nature des gens qui l'habitent, & les belles campagnes qui lui servent d'environs.

Collonges ne gardera-t-il pas ses longs chemins filant sous les voûtes des hauts buissons verts, ses prés, tout brillants de fleurs, où les vaches, qui s'y sauvent, ont

de l'herbe jusqu'au ventre, ses blés pleins de nids d'alouettes, & ses gros chiens du château qui font tant de tapage derrière la grille quand on passe?

La *Tranchardière* arrachera-t-elle ses vignes où l'on se barbouille si gaiement de raisin quand on vendange, & ses arbres tout fatigués de fruits? Détruira-t-on ce bois d'*Urieux*, où l'on a peur de voir se lever le fantôme d'un certain pendu, quand on va chercher des noisettes?

La *Trébuche* perdra-t-elle ses cinq ou six maisons cachées dans sa crase verte, & son riot qu'on passe sur une planche qui vous balance?

Enlèvera-t-on la grande châtaigneraie d'*Asnières*, où garçons et filles vont manger de si bon lait le dimanche, en faisant

de si joyeuses rondes, où l'on s'embrasse avec si peu de malice; — & cent autres endroits qui n'ont point de nom, mais qu'on sait, qu'on aime, qu'on cherche; — le coude du chemin où l'on s'est assis, la fontaine où l'on a trempé ses mains pour boire, le buisson où l'on a déniché les oiseaux, le pré où l'on a fané, l'arbre qui vous a fait un toit pendant la pluie, la côte pierreuse où l'on a vu les lièvres courir et les perdrix s'envoler, les maisons des champs avec les paysans qui vous donnaient leur bonne grosse franche main; — & les rues, — où il y a plus de poules que de gens, — qui sont faites de terre sèche pendant le beau temps & de boue pendant la pluie, & qui ne sont pas éclairées le soir, si le bon Dieu n'a pas allumé

sa lune; — &, grimpant la montagne comme un serpent blanc, le sentier où l'on voit monter et descendre, en cherchant à les reconnaître, les gens qui vont à la ville (1) ou qui en viennent par le chemin court où ne passent pas les chars; — &, en haut de ce sentier, les deux petits pins qui sont, sur le ciel de couleur bleue, comme deux parasols de couleur noire à moitié ouverts; — & derrière l'église, le cimetière où nous avons tous quelqu'un que nous n'avons plus, & que nous y allons cher-

(1) Saint-Étienne, la ville grande, remuante, travailleuse, pleine de bruit et de fumée; Saint-Étienne avec ses vieux quartiers sur la montagne noire du *Panassat*, ce qui veut dire le *Parnasse*, parce que c'était là où demeuraient les *Chapelon* père, fils et petit-fils, tous trois poëtes, qui firent dans leur vieille belle langue des vers comme pas un ne les fit mieux en aucune autre.

cher sans le trouver; — & enfin *Grangent*, avec sa vieille chapelle de rochers, avec sa longue tour, où l'on ne peut plus monter; — *Grangent*, avec sa Notre-Dame qui fait des miracles, avec sa cloche qui pend sous un petit toit, & qu'on ne fait plus sonner qu'à coup de pierres jetées; — *Grangent*, où l'on n'oserait pas aller seul à minuit, parce que c'est à une lieue du pays, au loin dans les crases de la Loire, parce que c'est tout peuplé de chats-huants qui font sabbat, & que l'on entend grossement bruire la rivière au pied de la tour; — *Grangent*, où l'on va en partie de pêche les jours de plaisir, où l'on pille les noix des grands noyers, d'où l'on revient en bateaux, en tenant serrées les belles jeunes filles qui ont peur du courant, &

en chantant des chansons folles ou douces; — *Grangent*, où l'on voit sur les rochers les pas de la Vierge, le creux qui servait de berceau à son enfant Jésus, &, au bord de l'eau, le gros caillou sur quoi elle lavait le linge du petit bon Dieu, — où l'on voit aussi la grande crevasse qu'elle ouvrit dans la montagne pour couper la route aux gens de Saint-Victor, qui la venaient prendre la nuit pour la garder chez eux; — ce *Grangent*, est-ce qu'on le voudra ni pourra détruire & emporter?

— Non! non!

Et, en face de *Grangent*, le *val Jésus*, aussi beau que son nom, & sur le coupant des roches, les hauts murs troués d'*Issaloy*; — & au bas d'*Issaloy*, dans un pli tout vert, tout feuillé, tout ruisselant de

la côte, *Malleval* avec la maison du pêcheur, où nous allions voir la vieille mère Bertrand qui avait huit ou neuf ans de plus que cent, qui filait, qui trottait encore, & qui est morte de chagrin en pensant que son pauvre *petit*, — qui avait la quatre-vingt-dizaine, — n'y allait plus rien voir par suite d'une maladie aux yeux; — &, derrière les *Barques*, à une heure de marche, toujours en montant, les grands restes du grand couvent de *Notre-Dame-de-Grâce*, où l'on dit qu'un homme bien savant (celui qui a inventé le baromètre) a passé quelque temps de son tout jeune âge, & où il n'y a plus aujourd'hui qu'un pauvre ermite que j'allais voir deux ou trois fois l'année, & qui me faisait manger toutes les bonnes fraises venues sur les dé-

bris des tours écroulées, pour que je voulusse rester avec lui, — chose que je lui promettais toujours, tant j'avais de gourmandise; — & encore la large plaine du Forez, avec ses villes & ses villages, qu'on voit tout proche & bien loin; avec sa bordure de montagnes fuyantes, à qui les bois de sapin font comme des crêtes noires; avec ses lignes tordues de vernes & de saules aux endroits où passent les ruisseaux; & son long ruban d'argent qui est notre belle Loire; & ses chemins blancs qui semblent comme de grands bâtons droits qu'un grand voyageur aurait perdus... cette large plaine du Forez, avec son grand ciel, où il y a tant de montagnes de nuages qui remuent & qui prennent toutes les formes, est-ce qu'elle manquera un jour à mon village?

— Non! non!

Mon village demeurera avec les belles & bonnes choses qu'il a. — J'en pourrai dire les histoires que je sais; & j'aurai l'aise d'y en aller chercher encore d'autres, quand j'aurai conté toutes celles de mes souvenirs; &, à chaque fois que je l'irai revoir, il y aura fête dans mon âme : parce que c'est là où j'ai été bien heureux & où j'ai bien souffert; — parce que c'est là où j'ai été un enfant insoucieux, parce que c'est là où j'ai voulu aimer & où j'ai aimé, — pauvre, pauvre amoureux malchanceux! — parce que c'est là où a grandi ma chère petite Louise, ma sœur, et son amour pour moi; — parce que c'est là où j'avais ma mère, qui savait mon cœur comme je savais le sien; — ma mère! ma

bonne mère, que la mort m'est venue voler, comme un lâche & traitre voleur qui viendrait la nuit! . . . . . .

. . . . . .

LA MIONETTE

I

Dans une des plus laides, des plus chétives maisons de mon village, habitait alors une famille de gens très-mal famés, qui, de leur vrai nom, s'appelaient Gervais, mais qu'on ne nommait jamais autrement que les Vipériaux (j'en dirai la raison tout à l'heure).

La famille se composait de cinq personnes : le père, la mère, âgés l'un & l'autre d'environ cinquante ans; un fils qui en avait à peu près vingt-cinq; une

fille qui en avait dix-sept bien sonnés, & une enfant qui n'en comptait pas encore douze. — Il y avait bien, — ou plutôt il y avâit bien eu aussi une autre fille Gervais-Vipériau, d'un an ou deux moins âgée que le fils, — & qui s'appelait Nanon; mais depuis longtemps déjà elle était partie sans dire adieu à personne, & personne ne savait ce qu'elle était devenue.

Les Vipériaux vivaient d'une existence toute d'aventure. Leur profession proprement dite était d'être *pauvres*. — La mère allait mendier dans les campagnes, où elle envoyait aussi, avec un vieux panier au bras, sa plus jeune enfant qu'on appelait Claudette. — Le père & le fils pêchaient ou pirataient sur la Loire, qui coule devant le village : c'était là leur industrie avouée; quant à celle qu'ils n'affichaient point, mais que personne n'ignorait, & qui les faisait mal considérer, c'était qu'ils maraudaient, qu'ils volaient même, & allaient vendre clandestinement à la ville

ce qu'ils avaient ainsi volé ou maraudé, quand ils ne le gardaient pas pour leurs besoins. — Aussi, le soir, lorsqu'on voyait le père & le fils qui partaient faisant mine d'aller pêcher du côté de Grangent, qui est au midi du village, on se disait que, bien sûr, ils avaient avisé quelque arbre fruitier ou quelque gerbier à dévaliser du côté de Collonges, qui est au nord. Du reste, ils ne faisaient jamais aucune journée de travail pour personne. Ils couraient la nuit; — le jour, ils dormaient ou allaient ravager du bois au long de la rivière, — sinon ils se reléguaient dans quelque cabaret sombre où on ne leur refusait jamais ni le vin ni l'eau-de-vie, car ils avaient toujours de l'argent assez pour payer ce qu'ils buvaient.

Quand la mère Vipériau savait ses hommes attablés quelque part devant une bouteille, elle faisait semblant d'être inquiète & peinée à cause du mauvais usage qu'ils faisaient de *leurs économies*. — Elle

s'en allait donc les cherchant. Lorsqu'elle les avait trouvés, elle leur vomissait d'abord une grosse, bruyante & grossière remontrance. Ils en riaient tous deux & la faisaient rire aussi; puis elle s'asseyait sur le bout du banc, comme pour les attendre; puis elle acceptait de boire dans le verre de son garçon ou de son homme...; puis elle y retournait... & encore... & encore... tant & si bien, que tous trois revenaient souvent aussi peu solides l'un que l'autre, & qu'en voyant passer les Vipériaux, qui faisaient des S & des glissades par les rues boueuses du village, les enfants & les hommes criaient après eux & s'en amusaient. Alors les Vipériaux juraient, sacraient comme des charretiers de Provence, jusqu'à ce qu'ils eussent pu trouver leur maison, où ils s'enfermaient, & où longtemps encore on les entendait se disputer & se battre.

Maintenant sachez comment il s'était fait qu'on les appelait Vipériaux.

Un jour, le fils, quand il n'était encore qu'un gamin, courant pieds nus par les champs, prétendit avoir entendu siffler une vipère dont il aurait trouvé le nid. Il s'en allait partout répétant : « J'ai entendu la vipère, moi; elle fait comme ça, la vipère. » Et, se pinçant les lèvres d'une certaine façon avec les doigts, il soufflait en formant comme un cornet avec sa langue, ce qui produisait une espèce de bruit perçant, une sorte de voix sèche. Depuis ce moment, on ne l'appela plus Antoine, comme c'était son nom, mais le Vipériau, & peu à peu le nom se gagna par les autres de la famille. Donc le père & la mère furent baptisés ainsi à cause de leur fils, & les sœurs à cause de leur frère.

Ils étaient toujours malpropres & déguenillés, les Vipériaux. La mère, grande, sèche, noire, aux yeux creux, profonds, aux longs bras couleur de châtaigne, n'avait jamais sur elle qu'une grosse vieille robe de laine toute frangée, toute boueuse

par le bas, toute trouée aux coudes, tout éclatée dans le dos. A sa ceinture pendait, froissé, en paquet, un tablier grisâtre dont les poches, ou plutôt les besaces, faisaient entendre un grelottement qui disait assez toutes les choses diverses que la mère Vipériau y jetait à chaque moment. Autour de son cou elle passait un de ces mouchoirs en cotonnade bleue qu'on achète pour quelques sous dans les foires, & ce mouchoir, elle l'usait sans presque le laver. Sa coiffure était d'indienne imprimée; & Dieu sait comme elle était posée sur son chignon ébouriffé qui envoyait d'ici, de là, des mèches grisâtres. Ses pieds crasseux ballottaient dans des sabots qui chantaient le fêlé sur les pierres. Elle ne sortait jamais sans avoir avec elle un panier vide..., &, quand elle rentrait, toujours il était plein; ce qui se comprenait à la manière dont il pendait en criant à son bras. On voyait écrit sur la figure de cette femme qu'elle était fainéante & malhonnête. Aussi, parmi

les gens qui étaient d'âge à l'avoir connue autrefois, chacun savait bien que c'était par son vouloir & par sa faute que son mari, de bon & orgueilleux travailleur, était devenu un rienfaisant, un ivrogne & un mauvais homme. Depuis qu'elle était mariée, elle n'avait jamais voulu faire œuvre de ses dix doigts. Petit à petit étaient venus les enfants, puis la misère. Voyant qu'il n'avançait rien à se tuer de peine, parce que la femme faisait mauvaise fin de tous les gagnements, le mari se dégoûta, se fatigua, envoya la bêche au diable, & se mit à mener cette vie mauvaise où sa femme semblait se complaire, ce qui fit que lui & toute sa famille devinrent de plus en plus mal regardés, — comme c'était justice & bon droit.

Vipériau le père & Vipériau le fils, bronzés par le soleil & le hâle, étaient vêtus de ce velours coton qui est noir quand il est neuf, mais qui ne l'est pas longtemps, & qui devient d'abord rous

sâtre, puis gris sale, en sorte que les hommes qui en sont couverts semblent s'être frottés en tous sens, & longuement, contre des murs crépis qui ont râpé le velours & lui ont donné leur couleur. Ils portaient l'un & l'autre de gros souliers ferrés; car ils en avaient besoin pour courir dans les chemins pierreux & par les graviers de la Loire. Sur la tête, ils avaient des feutres gris épais qu'on appelle dans le pays des *farasses*, & qu'ailleurs on nomme, je crois, des *bouzingots*; seulement, ces chapeaux, au lieu d'avoir les bords étendus, les avaient retombant & cachant la figure; c'est que depuis longtemps la coiffe, qui fait la forme de la tête en dedans, & le cordon, qui la trace en dehors, étaient déchirés & perdus. Quand parfois ces hommes soulevaient leur *farasse*, & qu'on les regardait avec attention, on pouvait bien distinguer que le père Vipériau n'avait pas la physionomie méchante: qu'il était gâté par

l'habitude; & que le fils, s'il avait eu d'autres exemples devant les yeux, les aurait facilement suivis.

La petite Claudette était une enfant toute maigriotte, toute chétive, qui, mon Dieu! faisait bien ce qu'on lui commandait de faire. Elle allait nu-pieds. Une légère robe d'indienne, qui n'avait plus de couleur, quelques morceaux de chemise dessous & un mauvais chapeau de paille formaient tout son trousseau. Chaque matin, quand il ne faisait pas trop mauvais, la mère lui mettait au bras ce vilain panier qui semblait une chose venue au monde avec l'enfant, & qui ne devait pas la quitter; puis elle lui disait de sa voix de Vipériau : « Allons, Claudette, va! » Et la Claudette s'en allait marchant devant elle. Quand elle rencontrait une ferme, elle s'asseyait devant la porte sur son panier, & restait là en rongeant le bout de ses doigts, jusqu'à ce qu'on vînt ou lui donner un morceau de pain noir ou la chasser.

Reste à parler de la jeune fille, qui, comme j'ai dit, avait plus de dix-sept ans. On l'appelait chez elle la Mionette tout court, & ailleurs, dans le pays, la Mionette de chez Vipériau. Mionette : un joli nom, un doux nom, n'est-ce pas? qui veut dire la délicate, la mignonne petite Marie (1). Moins joli, moins doux pourtant est ce nom que celle qui le portait; car elle n'avait rien des Vipériaux, la Mionette : ni le visage hâlé, ni les habits déguenillés, ni le regard sauvage, en dessous, ni la voix rauque, dure. Sa robe était d'indienne comme celle de sa sœur, ou de laine grossière comme celle de sa mère; mais elle était lavée & ravaudée. Son petit bonnet était aussi de toile imprimée, mais toujours propret & bien arrangé, & son fichu de même. Elle avait de grands beaux yeux bruns sous des sourcils bien arqués. De

(1) De Marie on fait *Mie;* de Mie, *Mion* ou *Miette;* et de ces deux derniers, *Mionette.*

longs cheveux noirs qu'elle partageait en deux nattes bien lissées, bien brillantes sur les tempes, & qu'elle roulait par derrière en grosses tresses que son peigne de corne avait peine à soutenir, & qui s'écroulaient souvent sur son cou blanc, — blanc comme un fin linge de lessive. Son nez, taillé quasi droit, se relevait un peu par le bout. Sa bouche, se fendant toute gracieuse, laissait voir des dents rangées égales comme les feuilles des marguerites blanches. Ses petites oreilles roses se cachaient à moitié sous ses nattes noires; puis, en marchant, sa taille, bien coupée, se balançait comme les joncs du rivage quand le vent passe tranquillement sur eux; puis sa voix était douce comme ces musiques qu'on entend parfois dans les rêves, où l'on voit des choses qu'on n'a jamais vues, où l'on écoute des choses qu'on n'a jamais écoutées; & puis son regard était modeste, honnête. La Mionette ne mendiait pas, ne maraudait pas. Il y

avait dans le village un grand atelier où l'on dévidait la soie, & la Mionette était l'une des ouvrières les plus travailleuses de cet atelier. La Mionette enfin, parmi les Vipériaux, c'était comme serait une tourterelle dans un nid remuant de serpents, ou comme serait une belle fleur dans un bouquet de noires & vilaines orties.

Mais, s'il en était ainsi de la Mionette en ce temps-là, il n'en avait pas toujours été de même. C'était à peine depuis trois ans qu'elle avait tout à coup quitté les manières des Vipériaux pour prendre celles que nous lui voyons. Pendant neuf ou dix ans, c'est-à-dire de l'âge de cinq ans à celui de quatorze, elle était partie chaque matin de la maison pour y revenir le soir avec plus ou moins de morceaux de pain dans ce panier qui était devenu celui de la petite Claudette. Elle avait mendié comme sa mère & sa sœur, & tout fait croire qu'elle eût continué longtemps

encore cette vie, sans un événement qui cependant ne semblait pas devoir causer en elle un pareil changement.

Remontons donc l'âge de la Mionette, & arrivons à l'époque où elle avait une douzaine d'années.

II

Un matin, elle s'était mise en route avec son panier pour aller faire sa tournée ordinaire dans les campagnes.

Il faisait bien chaud, bien grand soleil ce jour-là, & la petite mendiante cheminait toute nonchalante le long du sentier qui sort du village par la côte du bois d'Urieux. A mi-côte elle se trouva fatiguée. Comme il y avait là une fontaine avec un arbre dessus, elle s'assit à l'ombre de l'arbre, & prit dans sa main un peu

d'eau qu'elle passa sur son front; puis, s'appuyant au bord du creux de terre que formait la fontaine, et pour s'amuser, elle se regardait dans l'eau qui formait comme un miroir. Ça la faisait rire de se voir; alors la petite Mionette qui était dans l'eau riait aussi. Puis avec le bout de son pied, qui n'était pas trop blanc, la Mionette se mettait à remuer l'eau, & l'eau se troublait, & la Mionette ne se voyait plus. Alors elle retirait son pied pour laisser l'eau s'éclaircir & pour se voir encore. Ainsi plusieurs fois.

Elle était là depuis longtemps déjà lorsqu'un homme qui passa sur la route la vit & lui cria :

— Ohé! la Mionette! la Vipériaude! qu'est-ce donc que tu fais là à te regarder dans l'eau, au lieu d'aller chercher ton pain, petite paresse?

La Mionette releva la tête sans trop se déranger, & reconnaissant cet homme, qui était le domestique d'une maison bour-

geoise où elle allait souvent mendier, elle lui répondit :

— Eh ! père Jean, je me repose un peu avant d'achever la montée ; c'est qu'il fait chaud aujourd'hui !

— C'est bien vrai, fit le père Jean, en s'essuyant le front du dessous de sa manche.

Le père Jean tenait le pan de sa blouse relevé contre lui, & dans l'espèce de poche qui se formait on voyait remuer quelque chose.

— Tiens ! demanda la Mionette, qu'est-ce donc que vous portez là, qui bouge dans votre blouse ?

— Ça !... répondit l'homme, c'est des petits chiens que la Finette de madame a faits cette nuit, & que madame m'a dit de jeter à la Loire, puisque je devais aller au village chercher du pain & des choses qui font besoin à la maison.

— Des petits chiens, fit la Mionette en se levant tout d'un coup ; oh ! faites voir ! faites voir !

Le père Jean ouvrit sa blouse.

— Oh! qu'ils sont jolis, ces pauvres petits!... & vous les allez noyer! doux Seigneur!

— Mon Dieu, oui; il y en avait quatre; madame en a gardé un, pour que le lait ne fasse pas mal à sa chienne; & voilà les trois autres.

La Mionette prit dans ses mains chacun des petits chiens l'un après l'autre. Il y en avait un tout entièrement blanc; celui-là, elle l'embrassa, parce qu'il lui sembla plus beau que les autres. Comme elle avait déjà la main tendue pour le remettre dans la blouse qui devait l'emporter mourir, elle se sentit tout émue, & dit au père Jean :

— Si ça ne vous fait rien, donnez-le-moi, celui-là; je le garderai, je l'élèverai; oh! j'en aurai bien soin, allez, père Jean!

— Ah! pardieu! répliqua le domestique, qui commençait à s'ennuyer de perdre son temps avec la Vipériaude, tu peux bien le garder si ça te convient.

Et, refermant sa blouse, il continua à descendre la côte en faisant taper la semelle de bois de ses galoches contre les cailloux, qui roulaient devant lui.

La Mionette, toute contente, retourna s'asseoir près de la fontaine, posa son petit chien dans le creux que faisait sa robe entre ses deux genoux; puis, en le regardant, elle se mit à penser, & les pensées de la Mionette étaient celles-ci :

— C'est bien! se disait-elle, me voilà maîtresse d'un beau petit chien; je n'ai plus qu'à le bien soigner pour qu'il devienne grand & leste, & qu'il me suive partout en tricotant ses petites pattes blanches & en jappant pour me faire fête; c'est bien! mais que vont-ils dire chez nous quand je rapporterai cette bête? Mon père se fâchera, mon frère se moquera de moi; quant à ma mère, elle me battra, c'est sûr, &, sans vouloir rien entendre, elle portera le pauvre petit à la Loire, où le père Jean le portait tout à l'heure.

Et la Mionette était alors plus ennuyée qu'elle n'avait jamais été, à cause de son chien, qu'elle aimait déjà comme s'il eût été sien depuis longtemps; tant il est vrai de dire que les peines viennent toujours parce qu'on affectionne quelqu'un ou quelque chose. Tout soudain elle fit avec la tête un mouvement qui semblait signifier :

— Ah bast! faut pas tant s'affliger d'avance.

Et elle continua de gravir la côte, en tenant son chien dans ses deux mains, dont elle lui faisait comme un berceau contre sa poitrine.

A la première grange elle quêta un peu de lait, afin de faire boire le pauvre petit; mais il était trop jeune pour savoir prendre le lait; alors elle chercha un moyen de suppléer à l'absence de la mère, ce qui l'embarrassa grandement d'abord.

Enfin, après avoir essayé de différentes manières, elle trouva que le meilleur était de mouiller son doigt de lait & de l'intro-

duire, avec la goutte blanche qui y pendait, dans la bouche rose du nourrisson; & elle adopta ce moyen, qu'elle employa, — disons-le tout de suite, — jusqu'à ce que son chien fût devenu assez grand pour être nourri autrement.

Elle fit un long tour dans la campagne ce jour-là, parce que les chemins lui semblèrent courts, tant elle ne se lassait pas de regarder son petit animal qui dormait dans ses mains; elle l'embrassait, l'appuyait contre ses joues; puis elle quittait son chapeau qu'elle posait à l'envers par terre, & y mettait le pauvre petit; puis, s'asseyant à côté de lui, elle le couvait des yeux. En le considérant ainsi, elle se demanda comment elle l'appellerait; ça la fit songer beaucoup.

Après avoir essayé bien des noms, elle décida qu'elle lui donnerait celui de *Blanchet*. C'était à cause de sa couleur qu'elle le baptisait de la sorte. Elle l'appela plus de trente fois de ce nom, comme pour voir

s'il lui allait bien ; elle se baissait vers lui & lui disait tout doucement :

— Blanchet ! hé ! mon Blanchet, baise-moi, fais-moi caresse ! Et elle l'embrassait, parce que lui n'était pas encore en âge de la comprendre & de lui obéir ; puis, se relevant toute en joie, & faisant semblant de s'éloigner, en le laissant dans le chapeau où il dormait, elle l'appelait : — Pst ! pst ! Blanchet, viens ici ! viens-tu ?

Comme il ne bougeait, elle faisait grosse sa petite voix, & lui criait : « Ah ! coquin de Blanchet, viendras-tu ? » Et il ne venait toujours pas ; alors elle courait sur lui, se baissait vivement & l'embrassait encore ; ça le réveillait, le pauvre petit, & il geignait ; — c'est pourquoi elle le berçait.

Quand le soleil fut près d'entrer, la Mionette dut songer à regagner le village. Elle cacha le Blanchet dans son panier ; puis, quand elle arriva vers chez elle, au lieu d'entrer dans la maison, elle alla sous le hangar, où étaient des tas de paille, y fit

un trou, & y déposa la bête, qui continua son sommeil sans rien dire; & personne de la famille ne sut rien du Blanchet. Le lendemain matin, elle le reprit pour l'emporter avec elle.

Tout se passa bien ainsi quelques jours; mais une fois pourtant le Blanchet, qui avait ouvert les yeux & commençait à s'ennuyer de l'étroitesse du lit où sa maîtresse l'enfermait chaque soir, le Blanchet se démena, grimpa si bien qu'il roula hors du trou, & tomba par terre en criant, juste au moment où le père Vipériau se trouvait là, empilant des gerbes que la mère avait prétendument glanées les jours précédents. Prenant le chien par la peau du cou, il rentra.

— Tiens, femme, cria-t-il, vois-tu le bel oiseau qui était niché là-bas dans la paille?

La Mionette, assise près du foyer, se leva comme par un ressort, car elle trembla de voir son Blanchet perdu; pourtant elle n'osa rien dire.

La mère, occupée à remuer quelque soupe avec une grande cuiller de bois, tourna tant seulement la tête pour voir de quoi son homme voulait parler.

— Un chien! peuh!... fit-elle, va me ficher ça à la Loire.

Et elle ne dit plus rien.

— C'est un carlin! reprit en souriant le fils, qui fumait dans un coin; c'est un chien de dame, ça!

— Mais enfin, ajouta le père, d'où diable peut-il être venu? car il n'est pas là d'aujourd'hui.

— Eh! d'où qu'il vienne, cria la mère qui était de mauvaise humeur en ce moment, emporte-moi cette saleté, & ne nous casse pas la tête davantage.

— Eh ben, oui, on y va, répondit le père, qui tenait toujours le Blanchet, & qui se disposa à sortir.

C'est alors que la Mionette, dont le cœur se fendait, eut le courage d'avouer que cette bête était sienne.

— Ah ! il est à toi, dit le père, eh ben ! tiens, attrape.

Et il jeta le Blanchet du côté de la petite, qui se précipita pour le retenir pendant qu'il faisait comme un moulinet en l'air.

La mère poussa un gros juron, frappa sur un banc, de la cuiller qu'elle tenait, & dit qu'elle ne voulait pas de chiens dans la maison, parce que ça mange, et puis parce que ça donne des puces. Dieu sait pourtant si le petit réprouvé ne risquait pas plutôt d'en prendre que d'en donner.

Le père appuya les raisons de la mère, & peu s'en fallut que le Blanchet ne fût condamné définitivement à la noyade, si le frère ne fût intervenu.

Le Vipériau aimait sa petite sœur; & de la voir pleurer sur la perte de son chien lui fit la prendre en pitié. Il plaida pour elle, & vint à bout de gagner qu'on lui laisserait son Blanchet, à condition qu'il ne coucherait jamais dans la maison.

La Mionette, pour ce grand service,

embrassa deux fois son frère ce soir-là; puis, en baisant mille fois son chien, elle alla le coucher librement dans la paille; & le lendemain ce fut sans crainte encore qu'elle l'en retira, pour l'emporter en sa course de la journée.

III

La Mionette eut si grand soin de son chien, que bientôt il put la suivre dans les campagnes sans qu'elle eût plus besoin de le porter. Elle le nourrissait depuis un mois à peine que déjà il trottinait autour d'elle; mais il n'allait pas bien vite, & la Mionette était obligée de faire ses pas plus petits pour qu'il pût lui tenir pied.

Jamais la Mionette n'avait été aussi heureuse que depuis l'amitié qu'elle portait au Blanchet. A mesure qu'il grandissait

& devenait fort, il apprenait à connaître sa maîtresse & à la fêter. Il l'embrassait si elle lui disait de le faire. Si elle était assise, il se dressait contre elle, & grattait de ses petites pattes blanches jusqu'à ce qu'elle l'eût pris sur ses genoux, où il s'endormait bientôt en léchant, comme d'affection, les mains de sa maîtresse. Aussi la Mionette n'avait des yeux & de l'attention que pour son Blanchet. Souvent elle se disait qu'elle donnerait tout au monde pour qu'il ne lui arrivât aucune peine. Elle se le disait à elle-même, parce qu'elle n'avait guère occasion de le dire à d'autres : elle ne parlait presque à personne, la pauvre petite mendiante de chez Vipériau. Dans les filles de son âge, il n'en était aucune que ses parents eussent voulu la voir fréquenter : aussi ne comptait-elle nulle camarade parmi elles, & encore moins parmi les garçons. Ceux-ci, au contraire, se moquaient d'elle, la montraient au doigt & déjà s'amusaient à jeter des pierres au

Blanchet, pour la faire pleurer. Mais plus on la contrariait, plus on se riait d'elle, plus elle aimait son chien et prenait en aversion les enfants, filles & garçons, qui la rebutaient ou la méprisaient. C'était peut-être bien seulement par le fait du mépris qu'on faisait de la petite mendiante qu'elle était poussée à tant aimer le Blanchet, car elle n'avait point d'amis, la pauvre Mionette. Son père ne lui parlait qu'avec de grosses paroles ; sa mère la battait plus qu'elle ne lui parlait ; quant au frère, s'il laissait voir quelque amitié pour sa petite sœur, ce n'était guère que lorsqu'il la voyait trop maltraitée, & qu'il s'interposait pour la défendre. Point ne faut donc s'étonner si la Mionette avait pris en si grande affection le Blanchet, — qui d'ailleurs le lui rendait bien.

Parmi les jeunes garçons du village qui toujours faisaient des agaceries à la Mionette, & qui se plaisaient à tourmenter le Blanchet dans l'occasion, s'en trouvait un

qui semblait y prendre plus de plaisir que les autres. On le nommait Marcellin. Il était fils du *gros* Bouvron. Quand je dis *gros*, c'est *riche* qu'il faut entendre; car dans le pays ce mot de *gros*, en même temps qu'il signifie un homme d'une large & ronde carrure, sert aussi à désigner ceux qui sont vieux & qui ont de la fortune : ainsi quand on parle d'un grand-père, quand même il serait des plus maigres, on dit le gros un tel, & personne ne s'en étonne. — Il suffit, après tout, qu'on se comprenne.

Marcellin Bouvron avait quelque trois ans de plus que la Mionette, c'est-à-dire qu'il en avait environ quinze lorsque la petite Vipériaude, qui en comptait douze, devint maîtresse du Blanchet.

Pourquoi Marcellin Bouvron s'acharnait-il autant à contrarier la Mionette? C'est ce qu'il ne savait pas lui-même, & la preuve, je vais la dire.

Un jour, le rencontrant dans un chemin

où ils passaient tous deux, l'un allant, l'autre venant, la Mionette se mit devant lui comme pour le faire s'arrêter; puis elle lui dit d'un air tout sérieux :

— Là, voyons, Marcellin, pourquoi es-tu si méchant pour moi? Qu'est-ce donc que je t'ai fait? Tu peux ben me le dire, & je te demanderai pardon, si tu veux, pour que tu me laisses tranquille à l'avenir.

A quoi Marcellin ne répondit rien qu'un gros ricanement, & passa son chemin en tirant la queue du Blanchet, que la Mionette avait mis sous son bras en voyant venir Marcellin. Puis, quand il fut à quelques pas, il se retourna & cria de toutes ses forces :

— Hou! hou! la Vipériaude! hou! veux-tu ben te cacher, laide petite!

Ce fut comme un coup de couteau pour la Mionette; aussi n'y avait-il dans le pays aucun enfant qu'elle détestât plus que ce Marcellin Bouvron.

Cela se passait le lundi d'une semaine

d'automne. Le samedi suivant, il avait plu beaucoup dans la matinée, & le soir, tous les ruisseaux qui descendent des crases étaient gros comme des rivières. La Mionette revenait au village, &, suivie du Blanchet, elle arriva pour passer le riot de la Trébuche, qui avait tant d'eau jaune et ronflante ce jour-là, qu'on aurait bien pu s'y noyer, si on y était tombé, & qu'on n'eût pas eu une grande force pour se tenir dans le courant.

Comme elle s'avançait vers la planche, elle vit Marcellin qui, le dos contre un des arbres qui bordent le riot, se tenait debout, la main appuyée sur le manche d'une bêche. S'il était là, c'est que le pré riverain appartenait à son père & qu'il avait été envoyé pour dégager les rigoles d'arrosement. Quand la Mionette l'aperçut, elle en eut comme du déplaisir. Mais elle passa bravement, non sans lui dire un bonjour qu'il ne lui rendit pas; puis elle s'aventura sur la planche, en se tenant

bien à la perche qui sert d'appui-main. Le Blanchet la suivit en geignant un peu, parce qu'il s'effrayait de cette eau qui faisait tant de bruit au-dessous de lui.

La Mionette n'était pas encore au bout de la planche, quand elle entendit quelque chose tomber dans l'eau, & Marcellin crier en faisant de gros rires :

— Ah ! ah ! le Blanchet de chez Vipériau qui se va noyer !

La Mionette, en se retournant, vit en effet son pauvre chien se débattre dans le courant qui l'emmenait, & qui n'avançait rien de se débattre, parce qu'il était bien jeune, bien faible encore, & que l'eau était fort rapide.

Elle vit aussi au milieu de la planche Marcellin qui riait à prendre mal.

— Oh ! mon Blanchet, mon Blanchet ! s'écria la Mionette en jetant son panier pour courir plus vite du côté où allait le chien ; mais le Blanchet descendait toujours, & quand les bouillonnements ne lui

couvraient pas la tête, il tâchait bien de se tourner du côté de sa maîtresse pour lui dire par ses cris & ses regards de venir le délivrer.

La Mionette allait le long du bord en appelant & encourageant le pauvre petit; mais comme elle vit qu'il ne pouvait aborder par ses seuls efforts, elle entra dans l'eau, sans considérer que l'eau était bien haute. A chaque pas qu'elle faisait en bronchant, le courant la prenait davantage, en sorte qu'elle fut bientôt renversée, & roula comme un tronc de bois dans les vagues, qui l'aveuglaient & l'étouffaient.

Alors Marcellin, qui regardait toutes ces choses du milieu de la planche où il était resté, Marcellin n'eut plus envie de rire. Il se prit à courir à son tour du côté où le ruisseau emportait la petite mendiante, & se jeta presque à la nage pour la tirer. Ce ne fut même pas chose bien facile, parce que l'eau prenait dans la robe de la Mionette, & parce qu'elle était

comme morte, comme évanouie, & se laissait aller. Enfin, étant parvenu à la bien saisir dans ses bras, il put aborder avec elle dans un endroit où le courant était un peu diminué par un coude que faisait le ruisseau.

Il la posa assise sur le pré; & pendant un long instant elle fut sans trop se reconnaître. Elle ouvrait tout au large ses grands yeux, passait sa main dans ses cheveux mouillés, & avait comme des frissonnements de froid.

Marcellin, debout devant elle, la regardait en silence & tout honteux.

Tout à coup il lui vint à l'esprit de chercher à savoir ce qu'était devenu le Blanchet. Portant ses regards au long du riot, il vit bien loin la pauvre petite bête qui cherchait encore à aborder & qui ne pouvait pas. C'est pourquoi il y courut bien vite; puis, ayant pris le Blanchet, il revint vers la Mionette, se baissa devant elle comme pour la regarder sous les yeux,

&, lui mettant son chien sur les genoux :

— Tiens, vois-tu, Mionette, lui dit-il, voilà le Blanchet, il n'est pas noyé ; regarde !

— Oh ! non, non ! il n'est pas noyé, fit la Mionette qui retrouva seulement alors la parole. Et, prenant le Blanchet, elle se courba sur lui pour l'embrasser longuement.

Marcellin, agenouillé devant elle, la regardait sans rien dire, car il entendait la Mionette qui pleurait à chaudes larmes en caressant son Blanchet : & ça lui remuait le cœur.

Enfin la Mionette releva la tête & tint ses yeux arrêtés sur le visage de Marcellin, qui en fut tout confus. Il ne comprenait pas le regard fixe de la pauvre fille, qui le regardait ainsi pour le remercier.

Marcellin se leva ; la Mionette posa le Blanchet à terre, & se mit aussi sur ses pieds.

— Mionette, dit Marcellin, oui, je m'ac-

cuse, c'est moi qui t'ai failli faire noyer, toi après ton Blanchet.

— Est-ce bien vrai? repartit la petite; & comment donc, Marcellin?

— Puisque c'est moi qui ai fait choir ton chien dans le riot, répondit honteusement Marcellin.

— Oh! fit la Mionette d'un ton qui voulait dire : Est-il bien possible qu'on soit si méchant!

Voyant que la Mionette ne lui parlait plus, le jeune garçon voulut s'éloigner; mais elle lui tendit sa main encore toute mouillée, & lui dit de sa voix la plus douce :

— Eh ben, vrai, Marcellin, tu peux m'en croire, je ne t'en veux point.

Marcellin ne put s'empêcher de s'écrier, en pressant la main de la Vipériaude :

— Mionette! Mionette! tu es tout de même une brave fille.

Il lui aurait sans doute parlé davantage s'il n'eût senti des larmes lui remplir les yeux; &, comme il aurait été honteux de

pleurer devant la Mionette, il lui dit seulement adieu ; puis il alla prendre sa bêche ; & du même pas gagna le village.

La Mionette rentra chez elle toute trempée, en sorte que la mère Vipériaude la battit encore plus que de coutume, — ce qui n'est pas peu dire.

IV

Quelque huit jours plus tard, la Mionette étant assise au bord d'un sentier, entendit venir au loin Marcellin qui chantait comme un homme, en faisant longuement durer sa voix sur la fin des airs de sa chanson. C'est qu'il avait quinze ans, Marcellin ; c'est qu'il était grand presque autant que son père ; &, quand il s'en allait par les chemins, avec les manches de sa chemise rousse retroussées, sa veste sur une épaule,

& sa ceinture bleue bien élargie, bien cinglée aux flancs, c'était déjà, pardieu, un beau brin de garçon. N'était qu'il n'avait encore point de moustaches, on lui eût donné au moins vingt ans. C'est qu'aussi Marcellin savait qu'il avait bonne façon; d'abord parce que la mère Bouvron l'avait dit plus d'une fois devant lui, puis il s'était vu tout entier un jour dans le grand miroir de chez M. le maire, chez qui son père l'avait mené.

Voyant la Mionette, il cessa de chanter, & quand il fut devant elle :

— Bonjour, Mionette, lui dit-il en s'arrêtant.

— Bonjour, Marcellin, répliqua la petite, qui fut toute joyeuse de voir Marcellin lui parler d'un air aussi honnête.

— Tu te reposes, hein, Mionette? dit-il encore.

— Oui, un peu; & toi, où vas-tu donc comme ça?

— Chez Béraud le meunier, qui a du

grain à nous & qui néglige de le rendre.

— Ah! Eh bien, bon voyage, Marcellin, reprit la Mionette.

— Merci, & adieu, petite Mionette! fit le jeune garçon; &, continuant sa route, il se dit : « C'est vraiment une bonne fille, cette Mionette, puisqu'elle ne m'a pas gardé rancune. »

La Mionette, qui le regardait s'éloigner, pensait de son côté : « Je savais bien, moi, que Marcellin n'avait rien contre moi; à preuve c'est qu'il vient de me parler tout à fait bien, si bien qu'il m'a appelée, comme d'amitié, petite Mionette. »

V

Le lendemain, la Mionette rencontra Marcellin dans une rue du village. Pensant qu'il lui donnerait le bonjour, elle

s'apprêtait à le lui rendre; mais il passa à côté d'elle sans lui rien dire & comme sans l'avoir aperçue, quoique l'ayant fort bien distinguée.

Ça donna à penser à la Mionette, d'autant plus que deux ou trois jours après elle le trouva de nouveau dans une route où il n'y avait personne, & qu'alors il lui parla tout aussi bien que le jour où il s'en allait chez Béraud le meunier.

VI

Trois ans se passèrent pendant lesquels Marcellin fit avec la Mionette comme il avait tout d'abord fait après l'affaire du riot de la Trébuche; c'est-à-dire que, s'il la rencontrait en quelque endroit solitaire, il ne manquait pas de lui adresser la pa-

role, ce qu'il se fût bien gardé de faire en présence d'autres personnes.

La Mionette, qui n'était pas sans jugement, avait bien compris que Marcellin avait honte d'elle; mais elle se disait : « Qu'est-ce que j'y pourrais faire? » Et, quoiqu'elle eût plus de quinze ans, elle n'en continuait pas moins à mendier, à courir nu-pieds, avec des vêtements en guenilles & des cheveux tout ébouriffés. Cependant elle avait grandi, elle avait pris du corps, comme on dit chez nous; il lui semblait honteux sans doute de mener une telle vie; mais encore, & toujours, elle se disait : « Qu'est-ce que j'y pourrais faire? »

Il eût certes été bien pensé à quelqu'un comme Marcellin de parler sagement à la Mionette, pour la tirer de cette fainéantise & de ce mépris; mais ce n'était franchement les affaires ni de Marcellin ni des autres; c'est pourquoi personne n'en disait rien à la Mionette.

Un jour, comme elle revenait par ce même chemin qui traverse le riot de la Trébuche en coupant le pré du père Bouvron, il arriva que le Blanchet, qui courait devant elle en fouinant le long du ruisseau, s'arrêta au pied d'une verne dont les branches étaient taillées de frais, & poussa un petit cri tout singulier.

La Mionette, qui n'avait jamais ouï son chien gémir de la sorte, entra dans les hautes herbes, pour savoir ce qu'il avait trouvé. Dieu sait si elle fut effrayée & leva les bras de surprise, quand elle vit, au pied de la verne, Marcellin Bouvron étendu comme mort, la figure tout ensanglantée.

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria-t-elle tout d'abord ; au secours ! au secours !

Mais, ayant regardé tout aux alentours & n'ayant vu personne, elle se mit en œuvre de faire revenir Marcellin, — si c'était possible.

Elle s'agenouilla près de lui, le souleva d'un bras, puis elle prit le mouchoir qu'il

avait dans la poche de son gilet, & lui en essuya le visage; il avait une blessure au front, mais c'était peu de chose. Elle le traîna comme elle put vers l'arbre, l'adossa au tronc, & descendit au ruisseau pour y baigner le mouchoir, dont elle revint frotter les mains & le visage de Marcellin.

La fraîcheur de l'eau eut un bon effet : Marcellin ouvrit les yeux, &, comme s'il sortait d'un long sommeil, regarda autour de lui d'un air tout effaré. Voyant ce premier succès de ses soins, elle alla puiser un peu d'eau dans sa main, & l'approcha des lèvres du blessé; mais il l'écarta doucement & lui dit d'une voix presque éteinte :

— C'est donc toi, Mionette, qui es là?

— Oui, c'est moi, répondit-elle.

Et, broyant dans ses doigts les feuilles d'une plante odorante qui poussait là, elle lui en faisait aspirer la senteur, tandis qu'avec le mouchoir elle essuyait le sang qui filait encore sur le front de Marcellin.

— Merci, Mionette, merci, ça va mieux,

dit-il en essayant de se lever; mais il n'en put rien faire, d'abord parce qu'il était trop affaibli, ensuite parce que la Mionette le retenait assis, pour qu'il prît bien le temps de se remettre.

Alors Marcellin, regardant les ramures qui étaient sur le pré, murmura entre ses dents en leur tendant son poing fermé :

— Maudites branches, va!

Comprenant à ces paroles qu'il avait dû tomber de l'arbre en le taillant, la Mionette voulut que Marcellin se levât tout aussitôt pour s'assurer si ses membres n'étaient point fracturés; elle le prit donc par les aisselles & l'aida à se mettre debout. Il ne sentit d'autre mal qu'une assez forte contusion à la cuisse, car il n'avait rien de démis ni de brisé.

— Allons, il faut rentrer, dit la Mionette, quand elle vit que Marcellin se tenait bien droit & pourrait cheminer.

Ce disant, elle cassa une branche qu'elle lui mit dans une main, lui fit comprendre

d'appuyer son autre main sur l'épaule qu'elle lui présentait, & ils marchèrent tous deux du côté du village, qui est à un millier de pas de cet endroit.

Tout en suivant lentement le chemin, Marcellin, qui s'appuyait fort sur la Mionette, lui dit :

— Çà, sais-tu bien, petite Mionette, que sans toi j'aurais peut-être passé la nuit au pied de cet arbre, & que, partant, je te dois une bien grande reconnaissance?

— Oh non! ce n'est pas sans moi qu'il faut dire, mais sans le Blanchet, car c'est lui qui t'a découvert, & qui m'a comme crié que tu étais là.

— Vrai! fit Marcellin; brave Blanchet! Viens ici, Blanchet! Et quand je pense qu'une fois j'ai failli le faire noyer!

— Tu vois ben, répliqua la Mionette en souriant, qu'on ne sait jamais de qui on peut avoir besoin; mais plus ne faut parler de cette ancienne chose : c'est tout oublié.

— Tu l'as oubliée, toi, Mionette; eh ben moi, non pas!

— Allons donc! allons donc! fit la jeune fille en levant l'épaule, — qui n'était pas celle où s'appuyait Marcellin, — nous étions des enfants alors, tandis qu'à présent...

— Oui, à présent, interrompit le jeune garçon, à présent nous sommes, moi un homme, & toi une *femme*.

Marcellin avait prononcé ce dernier mot d'une si singulière façon, que la Mionette tourna vers lui ses yeux pour le considérer; mais, quand ils rencontrèrent ceux de Marcellin, elle les baissa, et en les baissant elle vit sa jupe toute déchirée qui lui battait les genoux; — & ça la fit rougir.

Ils ne dirent plus rien ni l'un ni l'autre pendant quelques instants. Comme ils approchaient du village, Marcellin reprit la parole :

— Tu peux être sûre que je n'oublierai

point le service que tu me viens de rendre, Mionette.

Elle allait lui répondre que ce service n'était pas aussi digne de reconnaissance qu'il semblait le croire, lorsque, ôtant sa main de dessus l'épaule qui lui servait de soutien, Marcellin continua :

— C'est bien, fit-il en s'appuyant fortement sur le bâton, je m'en irai bien maintenant tout seul. Merci, Mionette, merci. A revoir! à revoir!

Et il quitta la Mionette, qui s'arrêta pour voir s'il marchait sans trop de difficulté.

Marcellin clopait bien un peu beaucoup; cependant il allait; & la Mionette, qui le regardait, avait comme une joie en elle d'avoir été utile à Marcellin. Quand il fut assez loin, elle fit un pas pour continuer sa route; mais soudain elle s'arrêta, frappée d'une idée qui fit sortir une larme de sa paupière.

« Marcellin, se dit-elle, Marcellin a

voulu s'en aller seul, parce qu'il aurait eu vergogne de passer avec moi par le village. »

Cette nuit-là la Mionette ne dormit point.

VII

De son côté non plus Marcellin ne ferma pas les yeux. Ce n'était point qu'il eût des rêveries en tête; mais la douleur de sa cuisse le tenait éveillé. Ce fut cause qu'il pensa à la Mionette, &, pensant à elle, il se disait :

« Quoiqu'elle s'en défende, je lui dois de la gratitude pour m'avoir ainsi secouru. Il sera juste que j'avise de quelle manière je pourrai m'acquitter envers elle. »

Il chercha en lui, &, tout bien considéré, il pensa que ce qu'il aurait à faire de mieux serait de la prendre un jour en secret, &

de lui faire une petite remontrance, toute d'amitié, sur sa fainéantise & la négligence de sa personne; d'autant plus qu'elle avait seize ans, & en valait bien une autre, tant pour la tournure du corps que pour l'air du visage. Il faut ajouter qu'il se sentait plein d'intérêt pour elle, à cause du bon caractère qu'elle avait montré, en ne lui gardant point rancune de la mauvaise action du riot de la Trébuche.

Se trouvant donc résolu de faire la chose comme il l'avait imaginée, il se dit :

« Fasse le sort que je trouve la Mionette en quelque endroit seulet, & je lui parlerai ainsi que je crois qu'il est raisonnable à moi de lui parler. »

Quant à la Mionette, si elle n'avait point dormi, c'est qu'elle avait employé le temps à se bien conseiller par elle-même sur ce qu'elle devrait faire pour n'être plus ainsi méprisée de Marcellin.

Quand je dis Marcellin, ce n'est pas qu'il fût le seul dont elle supportait péni-

blement la déconsidération, mais il était le seul qui lui eût visiblement fait entendre ce que les autres lui laissaient deviner.

Personne, sinon lui, ni fille ni garçon, ne parlait à la Mionette. Ce n'était donc point parce qu'un beau jeune homme avait montré quelques égards pour elle que la Mionette pensait à lui sans s'occuper des autres. Non.

De tous les avisements qui lui vinrent à l'esprit pendant cette nuit, il n'en fut point qu'elle trouvât assez sage pour en essayer sans prendre conseil de quelqu'un. Elle avait tellement envie de faire bien, & très-bien, qu'elle tenait en méfiance ses idées. C'est pourquoi, le matin venu, elle n'avait résolu qu'une chose : c'était de prendre l'avis d'une personne raisonnable. Point n'est besoin de dire qu'elle songea tout d'abord à Marcellin. Mais elle reconnut, à son grand regret, qu'il était bien jeune encore. La seconde personne qui se présenta fut le vieux curé du village; et,

cette fois, elle ne crut pouvoir rencontrer mieux.

Aussitôt levée, & sans rien dire à sa mère, elle alla demander à voir le digne prêtre. Il était à se promener dans son jardin en murmurant les lignes de son bréviaire. Voyant venir la Mionette qu'on lui amenait, il la regarda en premier lieu d'une manière assez désobligeante; car il pensa qu'elle venait, toute grande fille qu'elle était, pour mendier. Cette réception intimida bien un peu la pauvre enfant, mais sa résolution était ferme. Elle apprit au curé le vrai motif de sa visite & les bonnes intentions qu'elle avait.

Alors le pasteur changea de regard, et, la faisant asseoir sur un banc à côté de lui :

—Tu es sage, Mionette, lui dit-il, d'avoir pensé ainsi. Rien n'est plus simple que de sortir du mépris où tu te trouves. Il faut gagner ta vie, non plus en mendiant, mais en travaillant.

— J'y avais bien songé, fit la jeune fille; mais je ne sais rien faire.

— Tu apprendras, répliqua le vieillard; &, si tu veux me promettre d'être attentive & laborieuse, je crois être à même de te faire entrer comme apprentie au moulinage de soie; car, juste en ce moment, l'on y demande des filles qui veuillent prendre l'état de dévideuses.

— Ah! certes! s'écria la Mionette, je ne dis point non.

— Eh bien, reprit le curé, reviens me voir ce soir à sept heures, & j'aurai une réponse pour toi.

Elle sortit du presbytère. Et comme elle s'en retournait, elle vit venir de loin Marcellin, qui s'appuyait toujours sur un bâton. Quand il fut en face d'elle, — pensez si elle dut être étonnée, — Marcellin s'arrêta, &, tout en regardant bien un peu s'il n'était pas trop en vue des gens, il lui dit :

— Mionette, tu sais bien, la crase de

chez Rebaud, par derrière le cimetière?

— Oui, fit-elle.

— Tu sais bien aussi le bord de la vigne à la mère Boise, un peu en haut de la crase? demanda encore Marcellin.

— Oui.

— Eh ben! si tu veux y venir tantôt à la vêprée, vers les huit heures, au coup de l'Angélus, j'y serai, tu m'y trouveras; j'ai à te parler.

— J'y serai donc aussi, répondit simplement la jeune fille.

— C'est bien! fit Marcellin. Et il passa son chemin, tournant le dos à la Mionette, qui continua à marcher, en se demandant ce que Marcellin pouvait avoir à lui dire ainsi la nuit & en secret.

La journée lui parut longue, longue comme un mois; d'autant plus encore qu'elle attendait aussi la bonne nouvelle du curé.

Enfin la nuit arriva. Sept heures sonnaient lorsque la Mionette parut chez le

prêtre, qui lui annonça qu'elle pourrait dès le lendemain entrer au moulinage, où elle serait payée, aussitôt après les quinze premiers jours, à un taux qui augmenterait sensiblement selon son adresse et son assiduité.

Le curé la garda même assez longtemps, pour lui faire toutes les recommandations qu'il crut utiles dans la position où elle se trouvait.

Quand elle sortit il devait être bien près de huit heures. Elle se dirigea donc du côté de la crase, qui est voisine de la cure.

Comme elle arrivait vers la limite de la vigne à la mère Boise, elle s'entendit appeler tout bas.

— Mionette, est-ce toi ? disait Marcellin.

— Oui ! fit-elle, en couvrant sa voix, elle aussi.

Alors, parmi les feuilles qui blanchissaient un peu aux lueurs de la lune, elle vit Marcellin qui la fit asseoir sur la pente du terrain, & qui resta debout devant elle.

Il faut le confesser, Marcellin était bien embarrassé de savoir comment il s'y prendrait pour entamer la vraie conversation qu'il voulait avoir avec la Mionette. Il tournait maladroitement autour de la chose sans oser l'aborder; si bien que la Mionette, s'apercevant du peu de sûreté de son langage :

— Je vois, lui dit-elle, que tu as à me parler de quelque chose de délicat & de secret. Ça t'embrouille, & tu cherches comment toucher la question? Eh ben! pour te laisser le temps de trouver tes mots, je vas, moi, te faire une confidence.

Alors elle conta à Marcellin, & la honte qu'elle avait eue d'elle-même, & sa visite au curé, & ce qu'il allait en résulter. Puis, quand elle eut fini :

— Maintenant, ajouta-t-elle, tâche de me pouvoir dire ce que tu as à me confier.

— Eh! foi de mes jours, s'écria le garçon, je n'ai plus rien à te dire; car je

voulais te conseiller de faire ce que tu as fait.

— Est-ce bien vrai que tu me portais de l'intérêt à ce point? demanda la Mionette toute joyeuse.

— J'en jure! répliqua Marcellin. Et comme il levait sa main, il trouva celle de la Mionette, la prit & la serra.

— Ainsi donc tu n'as plus rien à me dire? demanda-t-elle encore, avec une voix tout émue.

— Non, rien, sinon que je t'estime comme une bonne, comme une brave fille, & qu'il ne tiendra pas à mes propos sur toi que tu ne sois estimée pareillement de tout le village.

— Et je t'en remercie, fit la Mionette. Puis elle se leva & s'en alla. Marcellin sortit de la crase quelques minutes après elle.

Rentrant chez elle, la Mionette fit un petit mensonge. Elle prétendit avoir rencontré la maîtresse moulineuse qui lui avait proposé de la prendre. La mère

commença d'abord à se récrier; mais elle s'adoucit bientôt, soit que le Vipériau intervînt encore en faveur de sa sœur, soit qu'elle se dît : « La Mionette gagnera plus encore à ce métier qu'à celui de mendiante, & ses gagnements nous aideront. »

Le lendemain, la Mionette entra au dévidage. On la mit de suite à nouer les fils; & il lui semblait qu'elle fût tout autre que la veille. — C'était bien vrai, après tout.

VIII

Très-assidue à son travail, la Mionette laissa deviner bientôt qu'elle serait sous peu l'une des bonnes ouvrières de l'atelier. Elle y était entrée depuis une huitaine de jours, lorsqu'un soir, en revenant au logis, elle vit, devant la porte du fournier, des

femmes qui, parlant entre elles, avaient l'air de la regarder venir. Elle comprit bien vite que ces femmes en étaient sur son compte; c'est pourquoi, en passant, elle écouta de son mieux, & en put entendre une qui disait à l'autre :

— Allons donc, mère Lacour, vous croyez que le Marcellin de chez Bouvron le riche aurait pu devenir amoureux de cette Vipériaude, la mendiante?

— Eh! vous êtes encore drôle, vous, mère Mauge, répondait cet autre : puisqu'on vous dit que Jean Robin le chasseur, qui était à l'espère des lièvres, les a vus tous deux comme je vous vois, dans la crase de chez Rebaud, le soir, à la close nuit... »

En entendant ces dires, la Mionette demeura toute saisie. — Sa rencontre avec Marcellin était un bruit dans le village.... Qu'en arriverait-il, mon Dieu?... Elle en devint songeuse. — Quand elle eut soupé avec les autres, elle sortit, descendit au bord de la Loire, & s'en alla sans but,

marchant dans les oseraies qui lui venaient à mi-corps. — Le Blanchet, suivant sa coutume, trottinait autour de sa maîtresse.

Il faisait nuit sombre, car le ciel était couvert, & la lune n'était point levée.

Lorsque la Mionette fut à quelques cents pas du village, elle s'arrêta & s'assit sur un petit tas de sable que les grandes eaux avaient élevé contre une tête d'osier.

Alors elle se répéta les paroles qu'elle avait entendu dire par la mère Mauge : « Marcellin de chez Bouvron le riche, amoureux de la Vipériaude, la mendiante.... » Puis elle redit encore par deux fois : « Amoureux de la Mionette! amoureux de la Mionette! »

Si elle appuyait tant sur ces derniers propos, c'est qu'ils étaient pour elle comme des mots qu'elle avait peine à comprendre.

« Amoureux de la Mionette, ça devait vouloir dire, pensait-elle, que Marcellin pourrait songer à se marier avec elle; » & alors elle riait de cette singulière supposi-

tion, car elle savait bien qu'un tel garçon n'était pas fait pour une telle fille. « Qu'ils sont fous! disait-elle encore en soi; qu'ils sont fous de croire que, pour m'avoir parlé de nuit dans la crase, Marcellin songe à me prendre pour femme! Ils devraient comprendre, au contraire, que s'il a voulu m'entretenir de lui à moi sans que personne en fût témoin, c'est justement parce qu'il aurait eu de la confusion à être vu en ma société. Or donc il est bien loin d'être amoureux de moi. — Oh! oui, vraiment, ils sont fous. — N'était que je craindrais de causer du tort à Marcellin en faisant savoir qu'il a bien été vu dans la crase avec moi, j'irais partout répétant le sujet pour lequel il m'a fait venir, & ça ferait cesser les faux bruits qu'on répand sur notre compte. »

Si la Mionette se parlait ainsi, c'est que vraiment elle était encore tout ignorante des choses qui peuvent faire jaser à propos d'une jeune fille. Et où les aurait-elle ap-

prises ? Depuis sa première enfance, elle avait toujours couru les champs, où elle n'avait formé aucune liaison, non plus que dans le village. Il ne faut donc point s'étonner si la Mionette avait encore la simplesse d'une enfant.

Cependant, & comme pour s'amuser, tout en n'en voulant rien croire, elle se disait : « Si toutefois il arrivait que Marcellin devînt mon mari... alors je serais une dame; j'aurais des habits de soie le dimanche, & des pendants d'or aux oreilles, & je demeurerais dans une belle & propre maison; puis aussi, & surtout, je serais une bonne ménagère, tenant bien arrangée ma demeure; & je pourrais venir en aide aux pauvres gens; &... » Mais tout à coup elle passait la main devant ses yeux en tremblotant la tête, comme pour secouer ses idées qui n'étaient, après tout, que de beaux mensonges.

Elle se faisait tous ces raisonnements, lorsqu'elle entendit le Blanchet, qui dor-

mait à ses pieds, grommeler sourdement; puis le chien se leva & s'en alla japper du côté d'en haut de la Loire.

— Eh! là, là! vas-tu pas vouloir me manger, toi? cria une voix que la Mionette eut bientôt reconnue, car c'était celle de Marcellin. Il revenait de passer quelques moments de la soirée chez son cousin Jean Bouvron, qui demeurait au hameau d'Anières, &, pour rentrer au village, le bord de la rivière étant bien plus court que la route aux chars, il avait pris par là.

La Mionette appela tout doucement le Blanchet, mais il n'écouta pas; &, au lieu de se taire, de revenir vers elle, il s'avança au contraire, en aboyant toujours contre Marcellin, qui marchait à grand bruit dans les graviers.

— Eh! tiens, fit tout d'un coup Marcellin, c'est toi, Blanchet? Que diable fais-tu donc par ici, petit tapageur?

En disant cela, il se baissa pour caresser le chien; mais, comme le Blanchet ne se

laissait jamais toucher que par sa maîtresse, il se sauva en grognant du côté où elle était.

Marcellin comprit que la Mionette ne pouvait être loin. Il suivit donc le chien, plutôt en l'entendant qu'en le voyant, car il faisait vraiment très-noir; puis il appela :

— Mionette! Mionette!

Et comme elle ne répondait pas, il dit encore :

— Si tu es là, Mionette, parle-moi, tu me feras grand plaisir.

Alors la Mionette, qui avait d'abord pensé que Marcellin ne s'obstinerait point à la trouver, la Mionette se leva.

— Oui, je suis là, répondit-elle; mais écoute-moi, Marcellin, ne reste pas ici, va-t'en; car si on nous voyait encore ensemble....

— Si on nous voyait encore ensemble! répéta Marcellin en interrompant la Mionette. Ah! ah! tu le sais donc, toi aussi.

qu'on nous a vus l'autre soir ? C'est ce bavard de Robin qui nous a guettés en espérant ses lièvres ; mais il aurait bien pu s'en taire ; aussi lui gardé-je un règlement de compte à première occasion. Va, il ne perdra rien pour attendre.... Mais, ce soir-là, il faisait lune, tandis qu'à présent il n'y a pas la plus menue des étoiles dans le ciel, qui est noir comme le fond d'un puits. Il faudrait vraiment avoir les yeux de la chouette pour nous distinguer ; c'est à ce point que je ne sais pas encore où tu es!... Où te tiens-tu donc, Mionette ?... Ah bon ! j'y suis.

Il disait cela, parce qu'en étendant la main il avait trouvé la main de la Mionette, & s'était approché de la jeune fille.

— Bonsoir, petite Mionette, fit-il, quand il lui tint la main, qu'il garda un moment : — ce qui causa une première émotion à la jeune fille.

C'est qu'après toutes les choses qu'elle venait de penser, il lui parut singulier

d'avoir ainsi sa main dans celle de Marcellin. En son esprit, qui était tout troublé, elle alla retrouver qu'un jour à l'église elle avait vu un mariage : le prêtre avait mis la main de la jeune fille dans celle du jeune homme : il lui sembla que les doigts de Marcellin étaient comme des anneaux de feu qui cerclaient les siens ; & elle trembla.

— Qu'as-tu, Mionette ? demanda Marcellin.

— Rien... rien... répondit la Mionette qui ne savait trop que dire. C'est... c'est que j'ai peur !... oui, j'ai peur !

— Peur de quoi ?

— Je ne sais pas... je ne sais pas...

Mais, ayant vu un éclair passer, comme un serpent d'or, sur les nuages sombres, elle reprit :

— J'ai peur de l'orage.

— Non, ce n'est point ça, répliqua Marcellin ; tu ne veux pas t'expliquer. Tu me fais des secrets, Mionette... Sommes-nous pas un peu amis ?...

Et il entoura de son bras la taille de la Mionette, qui ne se défendit point, & qui lui dit :

— Oh ! si fait, nous sommes... amis... puisque tu le veux bien...

Elle allait parler encore, mais la voix lui manqua, car elle sentait son cœur qui battait d'une singulière façon, presque sous la main du jeune garçon.

C'est alors que Marcelin s'assit, & la fit mettre à côté de lui sur le talus de sable.

Puis il reprit la conversation :

— Donc, Mionette, comment as-tu appris, toi, que nous ayons été aperçus l'autre soir ?

— Par des vieilles qui en babillaient, & qui disaient...

Elle s'arrêta.

— Quoi ? qu'est-ce qu'elles disaient, ces vieilles ? demanda Marcellin.

— Oh ! elles disaient... des bêtises.

— Mais quoi donc ?

— Que tu es amoureux de moi.

A cette parole de la Mionette, Marcellin garda le silence un moment.

Il n'était pas aussi ignorant que la Mionette, &, si elle parlait ainsi, ça pouvait être pour le sonder. Il reprit enfin :

— Ah ! elles disaient ça, les vieilles ; & toi, qu'est-ce que tu en as pensé ?

— Est-ce la peine de me le demander ? J'ai dit en moi qu'elles étaient folles, répondit tout naïvement, & tout sincèrement, la Mionette.

Marcellin crut encore que c'était langage rusé ; il voulut la mettre à l'épreuve.

— Tiens ! dit-il ; & pourquoi donc as-tu pensé ça ?

Eh !... repartit-elle, parce que assurément tu ne peux être amoureux de moi.

— Et à cause ?

— A cause que toi, qui es riche, tu ne songeras jamais à prendre pour ta femme une fille aussi nécessiteuse que moi.

— Eh ben, mais... demanda Marcellin, on ne peut donc pas être amoureux d'une

fille, sans pour ça vouloir se marier avec elle ?

— Je ne croyais pas, répliqua tout net la Mionette.

Cette simplesse étonna beaucoup Marcellin. « Serait-ce bien possible, se dit-il, qu'elle soit innocente à ce point-là ? »

— Enfin, continua-t-il, tout ce que nous disons, c'est manière de parler. Nous savons bien, toi & moi, que nous étions venus à la crase pour des raisons honnêtes, & ça suffit. Laissons dire les mauvaises langues, puisque notre conscience est blanche.

— Je l'espère bien... & ce n'est point de t'avoir parlé de nuit, seule à seul, qui me l'aurait pu noircir.

— Oui, tu as raison ; quoique tu sois une fille pauvre, Mionette, ce n'est point moi qui te voudrais causer la peine ou le déshonneur.

— La peine ! le déshonneur ! fit la Mionette ; je ne te comprends point.

— Eh bien, tant mieux ! dit Marcellin. Je ne veux pas me moquer de toi pour ça, va, Mionette.

Il était tout surpris, tout ravi de trouver tant de sagesse chez cette enfant. Au peu qu'il avait eu déjà de fréquentations avec les autres filles du village, il avait pu voir qu'elles étaient toutes bien plus savantes, & qu'elles avaient trop de coquetterie & de finesse pour leur âge.

Comme il était assis auprès de la Mionette & tenait toujours son bras autour de sa ceinture, il ne fut pas sans éprouver un certain plaisir; & même, quand il pensa qu'il devait la quitter, il se pencha presque involontairement vers la joue de la pauvre fille, y posa ses lèvres... & il l'embrassa.

La Mionette — & Marcellin en fut encore bien étonné, — la Mionette ni ne se fâcha, ni ne s'éloigna de lui; mais de l'air le plus simple & le plus tranquille :

— Tu m'as embrassée, Marcellin, c'est donc que tu as de l'amitié pour moi ?

— Oui, pardieu! s'écria Marcellin, qui était comme en fièvre.

— Eh ben, merci! continua-t-elle. Va, je te le rends bien; mais voilà qu'il est tard. Prenons chacun d'un côté, afin qu'on ne nous puisse voir ensemble. Adieu, Marcellin.

Et elle s'en alla avec son Blanchet.

Marcellin demeura en cet endroit tant qu'il entendit se perdre de plus en plus les pas légers de la Mionette.

Et, tout en l'écoutant s'en aller, il n'était bonne chose qu'il ne pensât d'elle, si bien même qu'il se dit, & se répéta :

« Pourquoi faut-il qu'elle soit des Vipériaux! »

Puis il s'en alla aussi.

Et personne jamais ne sut qu'il eût fait rencontre de la Mionette dans les oseraies, ni qu'il fût demeuré à parler avec elle.

IX

La Mionette, en s'en allant, était dans une agitation qui lui était encore inconnue. C'est en vain qu'elle cherchait à se calmer. Ses mains étaient comme en feu, son front aussi, sa respiration était pénible. Elle croyait toujours sentir autour d'elle le bras de Marcellin, & il lui semblait que la bouche du jeune homme fût encore contre sa joue.

« Pourquoi suis-je comme ça? » se demandait-elle. Et elle ne pouvait se l'expliquer que par le plaisir que Marcellin lui avait fait en l'assurant qu'elle avait son amitié. Une chose vint ensuite lui donner de grands sujets de réflexion; Marcellin avait dit « qu'on pouvait être amoureux

d'une fille sans pour ça vouloir se marier avec elle. »

« Être amoureux, pensait-elle, ça veut dire aimer. Oui, je comprends bien ; aussi point n'aurais-je de peine, je le sens bien, à aimer Marcellin, à lui porter une grande amitié, à être contente de le voir, de lui parler ; c'est tout simple, puisqu'il est bon & qu'il a de l'amitié pour moi. Quel mal peut-on trouver à ça, pour qu'on en jase chez les vieilles femmes ? Est-ce que tout le monde n'a pas des amitiés, qui pour les uns, qui pour les autres ? »

Toutes ces idées, courant par la cervelle de la pauvre Mionette, l'empêchaient de dormir : ce qui faisait que toujours elle pensait à Marcellin, comme s'il eût été près d'elle encore.

Des mille réflexions de la jeune fille il résulta qu'elle fut profondément décidée à tout faire pour mériter l'amitié de Marcellin, qui la lui avait donnée de si bonne grâce.

Aussi, dès le jour suivant, en usa-t-elle de son mieux pour ressembler aux autres filles du village, en ce qui touche à la tenue, aux soins de soi-même.

Elle nettoya autant que faire se put sa chétive toilette, peigna ses cheveux, serra sa taille; puis du premier argent qu'elle gagna, elle acheta quelques nippes qui la rendirent tout à fait convenable.

Il faut bien dire que la mère Vipériau trouvait que ce fût une dépense inutile; mais la Mionette lui répliqua qu'au moulinage on l'avait menacée de la renvoyer, si elle ne se tenait aussi bien que les autres ouvrières. Puis le frère s'en mêla; il avait plaisir, au fond, de voir sa sœur un peu bien rangée. Enfin, il fut convenu qu'on lui laisserait l'argent qu'elle gagnerait dans les deux premiers mois. Dieu sait si elle en fit bon usage! Aussi ceux qui l'avaient vue au temps où elle allait mendier ne voulaient-ils plus la reconnaître; & déjà les filles de son âge se disaient, en la

toisant jalousement, quand elle passait :

— Est-ce qu'elle va continuer à embellir ainsi, cette Vipériaude ?

Et elles avaient quasi du souci en voyant venir le moment où l'on pourrait penser de chacune d'elles : « Oh ! elle n'est pas aussi jolie que la Mionette de chez les Vipériaux ! »

Et toujours la Mionette restait ignorante des choses qu'elle aurait pu savoir ; en sorte que son air de vraie innocence rendait plus belle encore sa beauté.

Un jour Marcellin, qui la rencontra, la trouva tellement changée, qu'il ne put s'empêcher de l'accoster & de lui dire :

— Ne t'étonne point, brave Mionette, si je ne te parle pas à chaque rencontre que je fais de toi. Ce n'est point que j'en puisse avoir vergogne ; non, va, bien au contraire ; il n'est pas fille du pays qui me soit plus en estime & affection ; mais c'est seulement pour mettre à fin les bruits qu'on pourrait faire encore de nous, & qui

pourraient te porter dommage; ce dont j'aurais grand'peine, s'il arrivait que, par mon fait, on pût soupçonner de malhonnêteté une fille sage & en vertu, comme je te connais.

— Fais comme tu voudras, Marcellin, répondit la Mionette.

Et ils passèrent tous les deux, mais non sans s'être regardés comme ils ne l'avaient jamais fait encore.

La Mionette emporta le regard de Marcellin, entré au profond de son souvenir. Il lui avait semblé que ce coup d'œil fût une pointe de fer chaud, qui lui traversait la poitrine pour aller brûler son cœur.

Quant à Marcellin, il ne laissa pas non plus se perdre le regard qui avait répondu au sien; et, en s'en allant, il s'écria :

— Mon Dieu! mon Dieu! qu'elle est avenante!

Puis encore :

— Pourquoi faut-il qu'elle soit des Vipériaux!...

X

Depuis quatre mois environ, la Mionette travaillait au moulinage.

Un dimanche matin, s'étant mise de son mieux, elle se rendait à la grand'messe, qui se dit vers les dix heures, lorsqu'elle vit passer une magnifique voiture traînée par deux grands chevaux marrons.

Sur le devant, & conduisant les chevaux, se tenait un homme ayant des galons d'or à son chapeau, de même qu'aux parements d'une grande lévite verte qui le couvrait jusqu'aux pieds. Dans la voiture était une jeune belle dame, mise à la plus élégante & la plus riche mode. Et chacun de se retourner & de se demander quelle pouvait bien être cette voyageuse

qui étalait tant de luxe, que jamais au village chose pareille ne s'était vue.

La Mionette s'extasia fort.

Quand, la messe finie, elle revint chez elle, elle trouva devant la porte de la maison, sa petite sœur Claudette, qui avait l'air de l'attendre, & qui lui cria en sautant de joie :

— Oh ! Mionette, Mionette, viens vite, dépêche-toi ! la sœur Nanon qui est arrivée !

— La sœur Nanon ? fit la Mionette. Ah ! eh ben, tant mieux !... Où est-elle que je la voie ? Et elle se disposait à entrer pour l'embrasser.

— Oh ! elle n'est point là, dit l'enfant ; elle est à l'auberge, chez la mère Hélène, là-bas, vers le pont. Le père, la mère & l'Antoine sont avec elle.

En parlant ainsi, elle avait pris la main de la Mionette, qui se laissait emmener par elle.

— Comment donc se fait-il qu'elle ne

soit pas venue chez nous ? demanda la Mionette.

— Pardié! répondit la petite, parce qu'elle est maintenant trop riche & trop grande dame pour venir dans une maison noire et malpropre comme la nôtre. Mais viens donc, viens donc vite !

Les deux jeunes filles arrivèrent bientôt à l'auberge, et montèrent à une chambre où l'enfant entra la première en criant :

— Tiens, sœur Nanon, la voilà, la Mionette !

La Mionette crut rêver lorsque dans la sœur, qui sourit à son approche, elle reconnut la dame de la voiture. Ce fut presque en tremblant qu'elle s'avança pour mettre sa main dans celle de la nouvelle arrivée qui, renversée nonchalamment sur un fauteuil, lui dit d'un air protecteur :

— Ah! te voilà, petite Mionette! Eh mais, sais-tu que tu es jolie fille maintenant? Diable! diable! si j'avais eu tes yeux & ton nez, il y a longtemps que je

serais venue vous voir en équipage. Puis elle appela :

— Baptiste !

L'homme à la lévite galonnée entra.

— Donnez un siége à mademoiselle, dit-elle ensuite, & que l'on nous serve à déjeuner ; qu'on n'épargne rien surtout : je paye.

— Oui, madame, répondit respectueusement Baptiste, qui sortit après avoir poussé un siége vers la Mionette.

Le père et la mère étaient assis en face de Nanon ; le fils se tenait debout derrière son père ; tous trois la regardaient avec de grands yeux étonnés.

La Claudette faisait bruire en jouant les breloques d'or, qui pendaient à la ceinture de sa sœur grande dame. La Mionette, qui avait entendu l'homme répondre en sortant : « Oui, *madame*, » la Mionette fut étonnée, & d'une voix toute timide :

Tu es donc mariée, sœur ? demanda-t-elle

La Nanon répondit en souriant :

— Non, je ne suis point mariée; mais, quand on est riche, fût-on demoiselle, les domestiques que l'on a vous appellent cependant madame.

— Ah!... & que fais-tu donc pour être riche? demanda de nouveau la Mionette, qui s'enhardissait avec sa sœur.

— Je chante; &, comme j'ai une belle voix, on me paye très-cher.

— Vrai? s'écrièrent à la fois le père & la mère.

— Quoi! dit le frère, c'est en chantant que tu gagnes de quoi avoir des chevaux, des voitures, des valets, des diamants à tes doigts, & de la soie sur tout ton corps?

— Oui, répondit la Nanon.

— Hum! fit le Vipériau, en branlant la tête, comme pour montrer qu'il n'avait pas grande foi aux paroles de sa sœur.

Mais la mère :

— Tu es bien drôle! s'écria-t-elle d'un ton presque irrité; puisqu'elle le dit, on peut bien la croire.

— Vous avez raison, vous, mère! dit la Nanon, en frappant d'un air d'amitié sur le genou de la Vipériaude.

Antoine allait répliquer, lorsque entra le domestique qui, aidé des servantes de l'auberge, dressa la table pour le déjeuner.

Pendant le repas, qui fut délicat et copieux, la Nanon s'informa des choses qui s'étaient passées au pays depuis son départ, & l'on ne parla plus du moyen employé par elle pour acquérir la fortune.

Il lui arriva enfin de demander quel état avait la Mionette.

— Elle dévide la soie, répondit la mère.

— Et que gagne-t-elle?

— Oh! dit la dévideuse, jusqu'à présent, j'ai eu douze francs par mois; mais je pense être, celui-ci, à quinze, et bientôt à vingt.

— Quoi! s'écria la Nanon, quinze francs par mois! Une jeune fille de ta grâce, de ta beauté, quinze francs par mois! Mais c'est affreux! Veux-tu venir

avec moi, petite? & tu seras bientôt riche comme je le suis.

— Mon Dieu! répliqua la Mionette, je ne dirais pas non. Mais, sœur, je ne sais pas chanter, moi.

La Nanon se mordit les lèvres sans qu'on la vît.

— Tu apprendras! fit-elle. C'est convenu, hein! je t'emmène. Ça vous va-t-il, père? et vous, mère?

— Si la petite s'y accorde, dit le père.

— Eh! pourquoi ne s'y accorderait-elle pas, dit la Vipériaude, puisqu'il y va de son sort?

— Qu'en dis-tu, Mionette? reprit la Nanon.

— Je dis qu'on pourra voir.

— Ah! il faudra te décider bientôt, car je compte repartir dès demain.

— Quoi! déjà?

— Oui, déjà. Oh! c'est que nous autres artistes, nous sommes esclaves; il faut que dimanche prochain je sois à Paris pour

chanter dans une pièce nouvelle à l'Opéra.

Personne de la famille n'ayant rien compris à la raison donnée par la Nanon, il n'y fut fait aucune objection.

Le déjeuner fini, la Nanon voulut visiter le village. Ils descendirent donc tous, et allaient se mettre en marche lorsque le frère dit à sa sœur, la chanteuse :

— Tu me feras excuse, Nanon; mais je me sens un peu fatigué, je crois que j'ai trop bu ou trop mangé à ton repas; c'est pourquoi je voudrais aller me reposer quelques instants, et même, si ça ne te déplaît pas trop, tu laisserais la Mionette venir avec moi à la maison; j'aurai peut-être besoin de quelque infusion, & je n'entends rien à ces apothicaireries.

— Eh bien, va donc, et toi aussi, Mionette, dit la Nanon, qui vit bien que son frère n'était pas aussi indisposé qu'il voulait le lui faire croire.

Alors le Vipériau et la Mionette s'en allèrent d'une part, tandis que le père, la

mère, la Nanon et la Claudette passèrent de l'autre.

Le père se redressait en donnant le bras à son opulente fille. La mère marchait, non moins fière, à côté; et la petite trottait de son mieux en s'accrochant à la robe de sa sœur, qui faisait des frou-frou, en balayant les rues.

Et tout le monde les regardait.

Les simples s'émerveillaient de voir la Nanon Vipériaude parvenue à cette grandeur; mais beaucoup d'autres, qui se laissaient moins prendre à l'apparence, souriaient en la voyant passer.

XI

Quand ils furent arrivés à la maison, la Mionette dit à son frère :

— Puisque tu es malade, Antoine,

mets-toi sur ta couche, & je te ferai quelque tisane.

— Non, Mionette, répliqua le Vipériau, je ne suis point malade, & si je t'ai amenée ici, ce n'est pas pour que tu me fasses des drogues.

— Qu'est-ce donc alors, frère? demanda la Mionette, toute surprise de l'air triste qu'il avait en lui parlant.

Antoine ne répondit pas à cette question ; mais après un moment :

— Çà, Mionette, lui dit-il, est-ce que tu as pris pour de bon ce que la sœur disait tout à l'heure, quand elle proposait de t'emmener à Paris?

— Ma foi, presque... Et, après tout, te semblerait-il mauvais de me voir devenir riche comme elle, afin de vous aider?

— Non, sans doute, s'il ne fallait pas pour cela prendre quelque vilain métier dont Dieu te garde!

— Et quel métier donc? Tu ne crois

donc pas que la Nanon gagne sa fortune en chantant?

— Oh non! je ne le crois pas!

— Mais alors?...

— Alors, alors..... fit le Vipériau. Écoute, Mionette, il ne faut point te mettre en tête de t'en aller, toi aussi, Dieu sait où; c'est bien assez que la Nanon se soit perdue sans que tu te perdes à ton tour.

— Me perdre, doux Jésus! Mais je ne ferai point comme elle qui est restée six ans sans donner la moindre de ses nouvelles. Je viendrai vous voir, moi.

— Tu veux donc toujours la suivre?

— Si ça te fait trop de peine cependant, frère, j'y renoncerai bien; mais ce sera à cause de toi que j'aurai manqué d'être riche.

En entendant la Mionette parler ainsi, le Vipériau vit bien que la pauvre sage fille ne pouvait comprendre ses frayeurs. Il n'était pas trop convenant qu'il l'ins-

truisît lui-même; & cependant il avait une grande inquiétude, craignant qu'elle ne persistât dans son projet. C'est qu'il aimait vraiment sa sœur, & à cette amitié se joignait un peu d'orgueil depuis la nouvelle vie de la Mionette. Il était heureux, fier de la voir jolie & proprette comme pas une, quoiqu'il n'eût, lui, aucun soin de sa personne. Il avait bonheur à la sentir sage & laborieuse, quoiqu'il se laissât aller, lui, à la fainéantise & à la mauvaise conduite. Il en est souvent ainsi dans ce monde. Bien des gens, qui n'ont par devers eux ni vertu ni honneur, sont on ne peut plus chatouilleux quant à l'honneur & à la vertu de leurs proches. Le Vipériau était de ceux-là. En revenant de marauder, de s'enivrer ou de voler, il ne sentait rien sur sa conscience; mais il aurait fait un *mauvais parti* à quelqu'un qui aurait mal parlé de la Mionette; &, s'il eût appris qu'elle se fût mal comportée, il aurait, bien sûr, pleuré tout son soûl.

Voilà pourquoi de grandes terreurs lui étaient venues quand il avait entendu la proposition de sa sœur, la soi-disant chanteuse.

Voyant qu'il lui serait difficile de faire entendre une raison bien fondée à la Mionette, il rêva au moyen qu'il pourrait prendre, &, quand il pensa l'avoir trouvé :

— Sœur, lui dit-il, si tu as pour moi quelque amitié, promets-moi de ne pas t'engager à suivre la Nanon sans que nous lui ayons parlé ensemble, & non en présence du père & de la mère.

— Oh! je te le promets bien, frère, si ça te fait plaisir, repartit la Mionette; mais quand pourrons-nous la voir ainsi en particulier?

Laisse-moi faire; je m'en charge; souviens-toi seulement de ta promesse.

— Je ne l'oublierai point, frère.

— C'est bon! fit le Vipériau; & il chargea sa pipe qu'il alla fumer sur le pas

de la porte, pendant que la Mionette arrangea quelque peu la maison, comme elle avait coutume de le faire le dimanche.

XII

La Nanon employa le reste de la journée à courir d'ici & de là pour se montrer par le village. Le soir venu, elle emmena toute la famille dîner encore avec elle.

Quand il fut l'heure de se séparer, elle s'adressa à la Mionette en particulier, quoique devant tous :

— Eh bien! petite sœur, lui dit-elle, tu feras tes réflexions cette nuit, & demain matin tu me diras si tu veux venir avec moi.

— Oui, répondit la Mionette.

Ils la quittèrent; mais, en passant à

côté d'elle, & sans que les autres pussent l'entendre, Antoine lui dit à l'oreille :

— Ne va pas te coucher encore, Nanon : la Mionette & moi nous allons revenir, car nous voulons te parler.

Quand les Vipériaux furent devant leur maison :

— Vois, Mionette, dit le frère, quel beau clair de lune il fait ; allons nous promener jusqu'aux mûriers des Verreries, ça nous rebattra le sang un peu.

— Je veux bien, répondit la Mionette, qui avait compris. Elle mit son bras sur celui de son frère.

La Claudette parla d'aller avec eux ; mais ils lui dirent qu'il y avait des loups dans les mûriers ; & elle rentra, sans plus rien répliquer, avec le père & la mère.

XIII

Aussitôt que les deux jeunes gens eurent vu la porte se refermer, ils prirent leur marche vers l'auberge & retournèrent auprès de la Nanon, qu'ils trouvèrent arrangeant ses cheveux, pour la nuit, dans une coiffe de mousseline brodée.

— C'est nous, fit Antoine en entrant. Assieds-toi là, Nanon; toi ici, Mionette, & parlons.

— Tu veux causer, frère? répliqua la Nanon en s'asseyant; eh bien! dis-nous sur quoi.

— Oui, je vas te le dire. Écoute, Nanon, tu nous as conté ce matin que tu gagnes des mille et des mille en chantant; le père a cru ça comme la messe; la mère a fait

semblant de le croire, parce qu'il suffit de te voir riche pour qu'elle ne veuille pas s'inquiéter d'où ça te vient; quant à moi, je te le confesse franchement, je n'ai rien cru du tout, & tu t'en es déjà bien aperçue.

— Si tu ne le crois pas, il faut le venir voir, dit la Nanon en souriant. Mais le frère la reprit vivement :

— Oh! ne ris point, Nanon, car il s'agit ici de toute autre chose que de savoir si tu parles en sincérité, ou si tu fabriques des mensonges. Certainement, qu'est-ce que ça peut nous faire que tu fasses tel ou tel métier? Il y a bien longtemps que nous ne comptons plus sur toi & que nous te tenons pour morte. Tu es revenue, c'est bien : mais je suppose que tu as eu moins l'intention de nous visiter que de te pavaner dans toutes tes parures par les rues du village. Quoi qu'il en soit, cependant, voilà six ans que tu es partie; Dieu sait ce que tu es devenue pendant tout ce

temps-là. Si tu es restée sage, eh bien, tant mieux! mais j'en doute. Si tu t'es perdue, notre deuil en est fait; il n'est plus l'heure d'y revenir, & tous mes raisonnements ne pourraient ni te tirer d'où tu es, ni même te faire songer à prendre une vie meilleure. Qu'il en soit donc fait de toi comme le sort voudra! Mais notre sœur Mionette, que voici, s'est gardée honnête jusqu'à ce jour, Dieu merci! & c'est d'elle qu'il s'agit. Tu as parlé de l'emmener avec toi, en lui faisant comprendre qu'elle serait bientôt dans l'opulence. La richesse, qui tente tout le monde, tente aussi la Mionette, si bien qu'elle ne serait pas loin de s'accorder à te suivre. Je lui ai dit, moi, qu'elle ne devait point le faire : elle m'en croit bien, parce qu'elle a confiance en moi; mais, tout en renonçant à ce voyage, il lui restera sur le cœur une espèce de regret; & si, plus tard, elle souffre de la misère, elle dira : « C'est la faute de mon frère, qui ne m'a pas voulu

laisser aller où la fortune m'attendait. C'est pourquoi, Nanon, il faut que tu engages, toi aussi, la Mionette à ne point désirer de voir ce Paris, d'où tu viens, & que tu lui en fasses comprendre les raisons.

Tout ébahie d'entendre son frère parler de la sorte, la Nanon ne riait plus; au contraire, elle regardait sérieusement la Mionette qui baissait les yeux, & elle avait l'air toute songeuse.

Le Vipériau s'arrêta pour attendre que sa sœur lui répondit; mais, comme elle restait silencieuse en considérant toujours la Mionette, il continua :

— Je vois bien, Nanon, que tu me comprends, & j'en suis aise; à la manière dont tu regardes cette pauvre petite, il me semble t'ouïr te dire que ce serait crime à toi vraiment d'occasionner sa perdition. C'est bien, sœur, c'est bien!

Et il prit la main de la Nanon qui était très-émue.

— Mais ça ne suffit point, ajouta-t-il ; si, comme je le désire, tu portes grand intérêt à la Mionette, il faut lui en donner une grande preuve.

— Et laquelle ? demanda la Nanon.

— Oh ! ça va peut-être t'effrayer, pauvre sœur, ça va peut-être même te sembler impossible ; mais je te le dis encore, il faut montrer à la Mionette que tu l'aimes, il faut te mettre à sa place, & voir si tu remercierais Dieu qu'une sœur aînée eût fait pour toi, dans le temps, ce que tu vas faire pour elle aujourd'hui.

— Que ferai-je donc, Antoine ?

— Nanon, écoute : il y a six ans que tu as quitté le pays ; & depuis le jour de ton départ, ou plutôt de ta fuite, aucun de nous n'a su un mot de ce qui t'est arrivé ; mais tu dois le savoir, toi, tu dois t'en souvenir : ces choses-là ne s'oublient guère. Eh bien, ces choses, il faut que tu les apprennes à la Mionette.

— Que dis-tu, frère? s'écria la Nanon, y penses-tu?

— Oui, j'y pense; je vais vous laisser toutes deux seules, parce que je ne veux pas savoir, moi, ce que tu vas dire à la petite; j'aime mieux en demeurer ignorant. Tu m'as compris, n'est-ce pas, sœur? Il faut confesser ta vie, mais ta vie tout entière, sans en rien oublier, pas plus que si tu te confessais devant le bon Dieu. Il faut tout avouer à cette enfant, qui t'écoutera comme si elle écoutait une voix de prédiction. Vous serez seules ensemble, personne ne vous entendra; tu n'auras pas peur de rougir, quand tu songeras que ce n'est pas un acte d'abaissement, mais une bonne œuvre que tu accomplis. Et quand la Mionette t'aura écoutée, quand elle saura ce qu'a été ta vie, eh bien, si elle veut encore te suivre, je m'en ferai consentant. Allons, sœur, allons, voilà qu'il se fait tard, et ton histoire sera longue, bien sûr. Je vas sortir et veiller à ce

qu'on ne vous dérange pas. Dans une heure je reviendrai. Nanon, jure-moi que tu diras tout à la Mionette.

— Frère, répondit la Nanon, il en sera fait comme tu le veux, je te le promets.

— Bien! fit le Vipériau en posant sa main sur l'épaule de sa sœur, bien!

Et il sortit en les laissant toutes deux.

. . . . . .

. . . . . .

Quand il ouvrit la porte pour rentrer, la Mionette, tout en larmes, courut se jeter à son cou.

— Ça donc, demanda-t-il, te veux-tu encore en aller avec Nanon?

— Hélas! mon Dieu, repartit la Mionette, c'est elle qui devrait demeurer avec nous!

Alors il alla vers Nanon, qui avait les yeux mouillés aussi.

— Merci, lui dit-il, merci, sœur; veux-tu m'embrasser?

Et il ouvrit ses bras.

Elle ne répondit point, mais elle cacha son visage sur la poitrine de son frère en pleurant beaucoup. Puis la Mionette & son frère quittèrent la Nanon.

Et la Nanon partit le lendemain avant le lever du jour.

Depuis ce moment, quand on demandait au père ou à la mère Vipériau ce que faisait la Nanon, ils répondaient : « Elle est artiste et gagne des rouleaux d'or, rien qu'en chantant. » Si c'était au frère qu'on s'adressât, il disait : « Je ne sais pas. » Et si c'était à la Mionette, la Mionette ne répondait point.

Mais elle comprit désormais qu'on pouvait être amoureux d'une personne sans pour ça vouloir se marier avec elle.

XIV

A cette époque donc, la Mionette avait dix-sept ans, &, grâce aux soins qu'elle continua de prendre de sa modeste personne, elle fut bientôt, sans contredit, l'une des plus agréables filles du village, à ce point qu'en dépit de la mauvaise renommée de sa famille, parmi les garçons de médiocre fortune, plus d'un voulurent la *fréquenter*, mêmement pour le bon motif, comme on dit chez nous. Mais à toutes les avances qu'on lui pouvait faire, la Mionette répondait :

— Je ne me veux point marier.

Ils en riaient d'abord, les prétendants, mais force leur était d'y croire quand tous leurs beaux propos trouvaient la Mionette indifférente.

Quelques-uns cependant, plus obstinés que les autres, lui demandèrent la cause de cette résolution, car ils ne comprenaient pas qu'une aussi jolie fille dédaignât de faire un *établissement*.

— C'est que je me veux mettre en religion, disait la Mionette.

Et comme, en effet, elle était fort assidue aux choses pieuses, ils ne la tourmentaient plus, mais ils répétaient cette réponse, en sorte que bientôt chacun en eut connaissance dans le pays.

Quand cette nouvelle arriva à Marcellin, il en demeura tout surpris; il se proposa bien d'en causer avec la Mionette à la première rencontre.

N'oublions pas de dire ici que Marcellin avait tenu la parole donnée à la Vipériaude, à savoir de ne plus lui parler, afin d'ôter tout prétexte aux bruits qu'on aurait pu faire.

Un jour donc qu'il passait dans une rue en même temps qu'elle :

— Bonjour, Mionette, lui dit-il. Ça, tire-moi d'une incertitude. Est-ce vrai ce qu'on dit ?

— Eh quoi donc, Marcellin ?

— Que tu te veux faire religieuse.

— Oui, c'est vrai, j'ai ce projet.

— Qu'est-ce ?... tu ne te veux point marier ?

— Non.

— Cependant tu trouverais bien si tu voulais.

— Penses-tu, Marcellin ? fit la Mionette qui sentit la rougeur s'étendre sur ses joues.

— Si je le crois ? tu ne t'es donc jamais regardée dans un miroir ?

— Oh ! si fait ; mais ça ne prouve rien, ça.

— Ça prouve que tu es jolie, très-jolie, & que, lorsqu'on est ainsi avenante, ce n'est point pour aller s'enfermer dans un couvent, où l'on ne peut aimer personne, & où personne ne vous aime.

— Tu te trompes, Marcellin, on aime

le bon Dieu, & le bon Dieu vous aime.

— Ta, ta, ta! le bon Dieu! c'est bel à dire; mais, quand on a dix-sept ans, il y a d'autres gens à aimer avant le bon Dieu, qui a bien le temps d'attendre.

— Ce que tu dis là n'est pas bien, répliqua la Mionette, d'un air presque fâché.

— Oh! fit Marcellin, c'est pour rire, après tout. Mais là, vrai, Mionette, si tu entres au couvent, ça sera fièrement dommage, & pour ma part j'en serai peiné.

— Qu'est-ce que ça peut te faire? demanda tout bas la Mionette, en s'empourprant de plus en plus.

— Ce que ça peut me faire? Allons, allons, Mionette, pourquoi ne veux-tu point comprendre?

— Parce que tu te ris de moi, Marcellin. Et elle fit mine de s'en aller.

— Eh! attends donc! cria Marcellin.

— Non, dit la Mionette, je n'ai pas le temps.

— J'aurais cependant à te parler, &,

puisque tu n'as pas le temps à présent, veux-tu venir ce soir en quelque lieu où je te trouverai, comme qui dirait dans les oseraies de la Loire; tu sais, à l'endroit où nous nous sommes déjà rencontrés une fois?

— Non, Marcellin, je n'y viendrai point, répondit la pauvre fille.

— Pourquoi donc?

— Parce qu'il n'est pas convenant que j'y vienne.

— Tu as donc peur de moi?

— Non: ce n'est que des mauvais sujets qu'on a peur.

— C'est bien dit ça, Mionette, merci; mais viens-y donc.

— Non! fit-elle.

— C'est bien sûr? demanda Marcellin.

— Oui, c'est sûr, dit encore la Mionette.

Et elle quitta Marcellin, qui fut tout étonné de la voir en cette obstination.

XV

Le soir, à la veillée, — je dis à la veillée, parce qu'on était en hiver, — la Mionette, étant sortie de chez elle, descendit vers la Loire; &, tout en songeant aux paroles de Marcellin, elle se dirigea du côté des oseraies.

— Viens-y, lui avait dit le jeune homme.

Et elle avait répondu :

— Je n'y viendrai point.

Cependant elle y allait; oui, mais seule, & non pour l'y rencontrer. Du reste, il n'était pas nécessaire que Marcellin lui remit en mémoire cet endroit où il l'avait embrassée, pour qu'elle songeât à y retourner. Oh non! depuis que l'histoire de la Nanon lui avait ouvert la compréhension

touchant les choses de l'amour, & qu'elle s'était pu expliquer le trouble où l'avait jetée son entretien avec Marcellin, elle avait pris en affection ce lieu où son cœur avait parlé pour la première fois.

C'était bien souvent qu'à la nuit close, elle gagnait les oseraies, en se rappelant cette soirée.

Malgré l'ombre, elle trouvait bientôt la place où ils s'étaient assis tous les deux. Elle s'y mettait, y restait des heures, une main appuyée sur le Blanchet qui dormait à côté d'elle. Et là, tout éveillée, elle faisait des rêves, où presque toujours elle pleurait; mais, quand elle revenait, il lui semblait cependant que ces larmes l'eussent soulagée, quoiqu'elle eût comme une fièvre en elle, & qu'elle restât longtemps sans pouvoir l'apaiser.

Elle marcha donc devant elle, n'entendant rien que le Blanchet qui, courant au loin sur le bord de la rivière, faisait craquer les petits glaçons du rivage.

La nuit était épaisse, & les touffes d'osier qui se frottaient à sa robe étaient autour d'elle comme des masses d'ombres noires toutes pareilles. Cependant, sans chercher sa route, elle marchait vers un point qu'elle semblait voir; puis, quand elle pensa être proche de l'endroit où elle voulait s'arrêter, elle étendit la main comme pour toucher la tête d'osier avant de s'y asseoir. Mais, au lieu de l'arbre, elle rencontra un corps qui remua, alors elle eut peur, &, poussant un grand cri, elle tomba sans connaissance.

Quand elle recouvra le sentiment, elle se trouva dans les bras d'une personne qui la secouait doucement pour tâcher de la ranimer.

— Où suis-je? fit-elle; où suis-je? Qui êtes-vous? qu'est-ce que vous me voulez, vous?

On lui répondit :

— N'aie point frayeur, Mionette; c'est moi; moi, Marcellin.

— Marcellin ! s'écria-t-elle.

Et, comme si ce nom lui eût tout d'un coup rendu sa force, elle se leva pour s'échapper des bras du jeune homme.

— Laisse-moi, laisse-moi, ajouta-t-elle; je ne veux pas que tu me tiennes ainsi !

Marcellin cependant gardait une des mains de la Mionette, & la Mionette la lui laissait.

— Pourquoi, fit-il, veux-tu t'éloigner de moi ? N'as-tu donc point confiance en mon honnêteté ?

Mais la Mionette, au lieu de répondre à cette demande :

— Qu'es-tu venu faire ici, Marcellin ? Je t'avais bien dit que je n'y viendrais pas.

— Eh ! c'est vraiment pour ça que j'y suis venu, répliqua-t-il.

— Mais encore, que venais-tu y chercher ? demanda-t-elle d'un ton d'autorité.

— Ce que je venais y chercher, Mionette ? Non point toi, puisque tu ne devais pas y être, mais des souvenirs de toi. Oh ! c'est

que je n'ai pas mis en oubli le soir où nous étions là tous deux, il y a quatre mois. Souvent, lorsque j'ai passé par ce bord de la Loire pour aller à Anières ou ailleurs, & que j'ai revu cette place où tu étais assise à côté de moi, crois-le si tu veux, Mionette, ça m'a toujours remué le cœur. Il m'est arrivé même une fois, en plein jour, de m'y asseoir, quoique je ne fusse point las, & il me sembla que j'étais bien heureux, car ça me rappelait un des plus beaux moments de ma vie. Toutefois, le bonheur de la souvenance n'était pas aussi entier qu'il aurait pu l'être, parce que c'était au milieu de la journée, parce que mes yeux étaient occupés par les arbres, les nuages, les eaux; parce que j'entendais venir des bruits du village & de l'autre rive. Il n'en était pas ainsi quand je me rencontrai avec toi. C'était le soir, il faisait bien sombre, comme à présent, on ne voyait rien, sinon des éclairs qui couraient sur le ciel : on n'entendait rien

que ton Blanchet qui furetait dans les herbes. Oh ! je m'en souviens bien, va. C'est pourquoi je me disais toujours : Il faudra qu'un soir je retourne aux oseraies ; il faudra que je m'y trouve à la même heure ; & je m'en promettais un grand plaisir, un grand bonheur. Donc, comme aujourd'hui tu as refusé d'y venir, & que j'avais cependant espéré t'y rencontrer, je m'y suis rendu pour y chercher, non pas ta présence, que je n'attendais point, mais ta souvenance, ou plutôt celle de cette soirée, dont tu dois bien te rappeler aussi. Dis, Mionette, est-ce que tu l'as oubliée ?

— Moi ! moi ! fit la Mionette ; pourquoi me demandes-tu cela ? Eh ! que t'importe que je m'en souvienne ou non ?

— Toujours les mêmes paroles, méchante fille : ce qu'il m'importe ! Et me diras-tu bien, toi, pourquoi tu es venue ici, par cette nuit froide, sombre, & à ces heures ; me le diras-tu ?

La Mionette fut embarrassée, puis elle répliqua, mais non sans hésiter :

— C'est que... c'est que j'en ai la coutume.

— Ah ! & depuis quand l'as-tu, cette coutume ?

— Oh ! il y a bien longtemps !

— Est-ce qu'il y a plus de quatre mois ?

Elle resta encore un moment sans répondre :

— Oui... oui... il y a plus de quatre mois, dit-elle enfin.

A quoi Marcellin repartit d'un air quasi désespéré :

— Mionette ! Mionette ! quand je me tue à te dire, à te faire comprendre que tu m'es en affection, pourquoi fais-tu semblant de n'y rien entendre, & t'obstines-tu à me rebuter, à me dédaigner ?

— Marcellin, répondit avec sang-froid la jeune fille, ni je ne te rebute, ni je ne te dédaigne : mais de ton affection ou plu-

tôt de ton amour, je ne peux rien croire ni accepter.

— Rien croire ni accepter, répéta-t-il. Pourquoi, dis?... pourquoi?

— Parce que, l'aimât-il tant & plus, le garçon de Bouvron le riche n'épousera jamais la Mionette Vipériau, d'une famille pauvre & déconsidérée.

— Pourquoi fais-tu ces différences, Mionette? Pourquoi cherches-tu qui tu es & qui je suis? Moi, je ne vois qu'une chose, c'est que je t'aime, & que ma plus grande joie serait d'être aimé de toi.

— Tu ne me parles point sagement, Marcellin; avant d'aimer une personne, il faut regarder si elle peut, ou si elle veut vous aimer.

— Est-ce donc que l'amour se commande ou s'empêche comme une chose indifférente?

— Je n'en sais rien, Marcellin; mais ce que je sais bien, c'est que je n'aimerai ja-

mais qu'une personne qui pourra m'aimer, & devenir mon mari.

— Ton mari ; tu ne songes donc plus à entrer en religion ?

— Si ! répliqua la Mionette, qui se vit en défaut ; je veux dire par là que j'épouserai quelqu'un ayant mon amour, ou que j'entrerai en religion.

— Par ainsi, observa Marcellin, si tu as déjà résolu de te *faire sœur*, c'est que tu as pensé ne pouvoir épouser celui que tu aimes.

La Mionette fut encore embarrassée & troublée ; mais, se remettant bientôt :

— Tu cherches des finesses, Marcellin, pour savoir au fond ce que je pense ; mais tu n'en auras pas le plaisir, car je m'en vas.

Elle fit un pas pour s'éloigner. Marcellin la retint.

— Écoute, lui dit-il, écoute-moi. Oui, je sais que c'est presque folie à moi de t'aimer, & de vouloir que tu m'aimes. Tu l'as

dit, je peux le redire : entre nous, il y a toute une distance que je ne vois point, mais que le monde & les parents peuvent voir. En t'aimant, Dieu m'est témoin pourtant que mes intentions sont honnêtes, & je préférerais mourir qu'avoir seulement l'idée de te causer de la honte; car plus je te vois, plus je songe à ta conduite, & plus je reconnais que tu es au-dessus de toutes les autres filles du pays pour la sagesse, les qualités, le caractère; sans compter la beauté, que j'allais oublier, & qui te pourrait encore faire marcher la première. Oui, en tout, tu es digne d'être aimée. Oh! ce n'est pas d'aujourd'hui que je me suis aperçu de tout ça; ce n'est pas d'aujourd'hui non plus que je me suis senti de l'amour pour toi. J'ai su pourtant m'en taire jusqu'à présent, parce que l'occasion me manquait pour te l'avouer, & je ne savais pas où trouver cette occasion. Je t'aime sincèrement, profondément, & je ne fais rien pour combattre en moi cet

amour ; c'est que je me dis : Il faut attendre, on ne sait pas ce qui peut arriver.

— Eh ! qu'est-ce qui pourrait arriver ? demanda la Mionette ; tu comptes trop sur les coups du sort.

— C'est toi maintenant qui ne parles pas sagement & en bonne chrétienne. Tu n'as donc pas foi dans la Providence ? repartit Marcellin.

— Hélas ! fit la pauvre fille en soupirant.

— Oui, la Providence ! répéta le jeune homme. Et il attira contre lui la Mionette, qui ne se défendit point, car elle était comme en rêverie. Il continua :

— Mionette, ma chère Mionette, aime-moi & laisse-moi t'aimer. Que crains-tu ? Va, tu seras pour moi comme une sainte qu'on prie, comme une bonne vierge qu'on adore.

Tout en parlant, il l'avait enlacée dans ses bras ; il sentait la respiration de la Mionette qui lui caressait le visage ; leurs

lèvres se touchèrent; mais alors elle s'écria en cherchant à se dégager :

— Laisse-moi!... Marcellin... laisse-moi !...

— Non, lui dit-il, non, je ne te laisserai point que tu ne m'aies fait savoir ou ton amour ou ta haine; car il faut ou que tu m'aimes, ou que tu me détestes!

Il avait, en prononçant ces mots, comme une fièvre qui le faisait trembler.

— Non, Marcellin, répliqua-t-elle, je n'ai point de haine pour toi.

Elle s'arrêta; mais, le silence de Marcellin semblant la dominer et commander ses aveux, elle continua :

— J'ai voulu te cacher mes sentiments; je ne le peux plus à présent; tu t'es obstiné pour les connaître. Eh bien! écoute donc ces choses que tu demandes, & n'accuse que toi s'il en arrive de l'ennui & de la tristesse pour chacun de nous. Je m'étais bien promis de me taire; mais, je le vois, mon silence te rendrait encore plus mal-

heureux peut-être que mes paroles. Oui, Marcellin, je t'aime!

Marcellin, transporté, allait répondre par un baiser, mais elle le retint :

— Attends, fit-elle, je viens de te le dire & je te le répète : je t'aime; mais cet amour entre nous, c'est comme un malheur, comme un sort jeté; il a fallu y chercher une conjuration; car, quoi qu'il advienne, nous ne pourrons jamais être mariés l'un à l'autre. Ainsi ma résolution est prise. Dans quelques jours je partirai du village; j'irai... je ne sais pas dans quel pays encore; mais je trouverai une maison religieuse où je m'offrirai comme servante, n'ayant point de dot à fournir. Tu ne me reverras plus, tu n'entendras plus parler de moi, tu m'oublieras... & moi aussi je ferai mon possible pour t'oublier. Puis tu aimeras quelque autre fille moins indigne, que tu épouseras, qui te rendra heureux, & j'aurai cette satisfaction de n'avoir point porté empêchement à ton bonheur

en te laissant entretenir cet amour qui serait une folie : ça m'aidera à ne pas trop sentir la solitude où je serai. A présent, tu sais tout, Marcellin; tu as eu mon secret; c'est parce que je t'aime que je te l'ai donné. Ne me demande plus rien, car, à partir d'à présent, tu n'obtiendrais plus de moi que des marques d'indifférence. Mon projet est arrêté; il faut que je le suive!

— Tu ne feras point ce que tu viens de dire! s'écria Marcellin.

— Libre à toi de ne point me croire, mais c'est ce que je ferai. Et maintenant, adieu! je m'en vas.

Marcellin, qui, consterné, avait laissé tomber ses bras, ne répliqua rien. La Mionette marcha vers le village. Comme rappelé à lui, il cria :

— Mionette! Mionette!

Mais la Mionette, qui s'éloignait à grands pas, lui répéta pour réponse :

— Adieu, Marcellin, adieu!

Et tout bas elle ajouta :

— Pour la dernière fois, peut-être!

XVI

Le surlendemain de ce jour, bien avant le lever du soleil, et comme tous les Vipériaux étaient encore couchés, l'on frappa de gros coups à la porte, et une voix du dehors cria :

— Au nom de la loi, ouvrez!

La Mionette, qui se réveilla en sursaut, entendit la mère dire au père :

— Quand je te soutenais qu'on nous avait vus, Jacques, tu n'en voulais rien croire. Cette fois, c'est fait! Voilà les gendarmes.

— Où pourrais-je bien me cacher? fit le père.

— Eh! ce n'est pas à toi seul qu'ils en veulent; c'est bien aussi à moi et à ton garçon. Il faudrait pouvoir nous cacher tous les trois, dit la mère.

— Ouvrez! cria-t-on encore une fois.

Alors le père se leva, puis, ayant allumé une lampe, il alla ouvrir et vit quatre gendarmes harnachés qui entrèrent.

— Jacques Gervais! dit celui qui avait un galon d'argent sur sa manche.

— C'est moi!

— Jeanne Michet, femme Gervais! appela-t-il encore.

— Me voilà! fit Jeanne qui s'habillait dans la ruelle du lit.

— Antoine Gervais!

— Je viens, répondit le Vipériau.

— Vous allez nous suivre, dit le brigadier.

— Oui, répliqua la mère, nous allons vous suivre, brave gendarme. Mais qu'est-ce donc qu'on peut nous vouloir? Bien sûr, on se sera trompé.

— C'est ce qu'on verra.

— Oh oui ! certainement, continua la Vipériaude; car, voyez-vous, brave gendarme...

— Tais-toi, grosse bête, cria le père; qu'est-ce que ça avance, ce que tu dis là?

La Mionette s'était levée aussi, &, du pied de son lit, où sa petite sœur dormait encore, elle regardait en pleurant les siens qu'on allait emmener. Quand le gendarme cria : « Partons! » elle se jeta au cou de son père, qui l'embrassa.

— Va, ne t'afflige point, lui dit-il, ça ne sera rien, nous reviendrons bientôt.

Puis il se baissa sur la Claudette, et la baisa au front sans qu'elle en fût réveillée.

La Mionette voulut aussi dire adieu à sa mère, mais la Vipériaude la repoussa en se moquant d'elle parce qu'elle pleurait. Antoine n'en fit pas de même avec sa sœur; au contraire, il pleura en la prenant contre lui.

— Tu viendras bien nous voir en prison à la ville, Mionette?

— Oui, frère, sois tranquille, répondit-elle.

Le Vipériau toucha aussi de ses lèvres les joues de la petite.

Et ils partirent tous trois au milieu des gendarmes, qui faisaient le carré.

XVII

Il commençait à faire jour quand les Vipériaux traversèrent le village. On les vit passer, & bientôt il ne fut bruit que de leur arrestation. On en chercha la cause, & l'on sut que, deux jours auparavant, ils avaient été vus, la nuit, arrachant des gerbes à une meule de blé, dans un domaine des environs. Comme il y avait

plus d'un témoin & que la réputation des Vipériaux était moins que bonne, l'on n'hésita pas de les mettre en justice.

— C'est bien fait, disait-on à peu près généralement; il se faisait temps qu'on débarrassât le pays de ces Vipériaux de malheur.

Mais, quand on pensait à la Mionette, on la plaignait cependant & bien sincèrement, car tout le monde savait qu'elle n'était pour rien dans les fautes de sa famille.

Qui fut sérieusement affligé de cette nouvelle quand il l'apprit? Ce fut Marcellin. Il en resta comme accablé tout le jour, & se proposa de voir la Mionette afin de lui dire que ce malheur n'ôtait rien à l'estime qu'il avait conçue pour elle.

Le soir donc il s'en alla passer devant la maison des Vipériaux. Il vit des clartés à la fenêtre, & comprit que la Mionette, qui était chez elle, ne dormait pas encore. Il résolut d'entrer, mais il pouvait se faire

qu'elle ne fût pas seule. Il s'avança donc tout doucement, posa son oreille vers la serrure pour écouter si l'on parlait, & il entendit la voix de la Mionette :

— Allons, petite, disait-elle, il faut t'aller coucher & tâcher de bientôt dormir, parce que demain tu te lèveras de bonne heure : avant le jour.

— Pourquoi donc faire? demanda la Claudette.

— Pour venir avec moi à la ville, voir le père & la mère, & l'Antoine, qui sont partis ce matin pendant que tu dormais.

— A la ville, mais c'est bien loin! Ils ne veulent donc pas revenir de longtemps, que nous allons les voir. Ils ont donc quelque chose à faire là-bas?

— Oui, ils ont quelque chose à faire là-bas! répondit la Mionette. Marcellin comprit qu'en disant ces paroles elle faisait tous ses efforts pour ne pas pleurer, ce qui eût chagriné la petite. Il essaya de regarder par une fente de la porte, et vit

la Mionette pliant et mettant en paquets des vêtements sur la table.

La Claudette s'avança.

— Pourquoi donc, Mionette, ranges-tu comme ça tes *affaires* et les miennes avec celles du père et du frère? demanda-t-elle; est-ce que nous allons les emporter?

— Oui.

— C'est donc que nous resterons là-bas?

— Peut-être bien quelques jours; est-ce que ça te fera de la peine?

— Oh non! si c'est à la ville où l'on dit que c'est si beau.

— Et si nous y demeurions toujours, aurais-tu regret du village?

— Moi, non point, au contraire, je m'ennuie ici à toujours courir la campagne et à toujours mendier; j'aimerais mieux travailler comme toi, Mionette.

Eh bien, c'est ça, nous irons à la ville, nous ne reviendrons plus jamais, & tu n'iras plus chercher ton pain; tu travail-

leras comme moi, avec moi; allons, va, va-t'en au lit. Bonsoir!

Et la Mionette embrassa la petite, puis elle continua à faire les paquets de hardes.

Marcellin fut ainsi instruit des intentions de la Mionette. « Elle va partir, se dit-il; *elle ne reviendra plus ici jamais!* Oh non! ce n'est pas possible; il ne faut pas qu'elle parte! »

Il avait déjà la main sur le loquet pour entrer, quand il se ravisa. « Non, je n'entrerai point, fit-il en lui-même; si quelqu'un venait, la pauvre Mionette serait encore plus perdue d'honneur; mieux vaut attendre. Oui, demain, quand elle devra partir, je serai là, &, nous vit-on même ensemble, il n'y aurait rien de mal à dire sur elle, parce que ce sera dans la rue, & qu'elle aura sa petite sœur avec elle. »

Cette résolution lui paraissant bonne, il la suivit. Il mit encore une fois son œil contre la porte, comme pour bien voir la

Mionette, s'il arrivait qu'elle partit avant qu'il eût pu revenir, & il quitta la place tout songeur, tout attristé.

XVIII

Bien avant que personne fut encore levé dans le village, car à peine cinq heures avaient sonné, — & l'on était en plein hiver, — Marcellin se trouvait devant la maison de la Mionette. Il se promenait en regardant toujours vers la fenêtre, pour épier l'instant où s'allumerait la lampe. Ce ne fut guère qu'à l'approche de six heures que les vitres de papier blanchirent.

Alors Marcellin, pour attendre la sortie de la Mionette, alla mettre encore son œil & son oreille près de la porte.

Il vit la pauvre fille habillant de son mieux la petite Claudette, lui entourant la tête d'un gros mouchoir d'indienne, lui passant en croix sur le corps un vieux tartan, tout cela pour la préserver autant que possible du froid, qui était assez rigoureux. Elle lui donna ensuite à manger, puis lui attacha sur le dos, avec des lisières, un paquet assez volumineux, en lui demandant s'il était trop lourd.

— Oh non, sœur! répliqua l'enfant, c'est que je suis forte, va; & puis le plaisir d'aller à la ville m'aidera.

La Mionette s'enveloppa aussi la tête & le corps, prit sur son dos un gros sac qui devait peser beaucoup, s'agenouilla sur le banc comme pour faire une courte prière, & bientôt se releva en disant à l'enfant :

— Allons, viens, petite, partons, c'est temps!

Marcellin s'éloigna de la porte, & s'alla poster dans la rue pour les attendre venir.

Elles sortirent; la Mionette ferma la

porte à clef, prit la main de sa sœur, & se mit en route avec elle, pendant que le Blanchet aboyait de joie, comme il avait coutume de le faire à chaque sortie de sa maîtresse.

Bientôt Marcellin les aborda.

— Bonjour, brave Mionette, dit-il; où vas-tu donc ainsi à ces heures?

— Ah! c'est toi, Marcellin, fit la Mionette tout étonnée; je m'en vas à la ville voir mes parents.

— Et tu reviendras bientôt, je pense? demanda-t-il.

— Oh oui! bientôt, répondit-elle.

Mais Marcellin :

— Pourquoi donc fais-tu ainsi des mensonges, Mionette, & dis-tu que tu reviendras bientôt, quand je sais que tu t'en vas avec le projet de ne plus rentrer au village?

Elle ne comprit pas comment Marcellin pouvait savoir ces choses.

— Et quand même ce serait vrai, n'ai-je

donc pas le droit de m'en aller du village?

— Oh! si fait bien, Mionette. Mais tu me laisseras te dire que tu as grand tort en faisant ça. Est-ce que tu dois être souffrante des fautes de tes parents, s'ils sont coupables?...

La Mionette l'arrêta vivement.

— Tais-toi, Marcellin, dit-elle : cette enfant n'a pas besoin d'entendre ce que tu peux avoir à me dire.

— C'est vrai! repartit le jeune homme, je n'y prenais pas garde. Mais, Mionette, promets-moi que tu reviendras?

— Tu n'as pas le droit de me demander cette promesse, Marcellin, & j'ai le devoir de te la refuser, répliqua-t-elle.

— Je sais bien! je sais bien! fit-il d'un air tout égaré; mais encore je peux au moins te prier, te conseiller...

— De tes prières & de tes conseils, merci, Marcellin. Je sais ce que mon devoir me

commande, & je l'écouterai de préférence à toi.

— Oh ! que tu es dure de me parler comme ça !

— Tu l'es bien davantage, toi, qui me rends encore plus triste & plus pénible ce départ, en venant m'arrêter ainsi, quand je devrais être déjà loin.

— Allons, soupira Marcellin, je vois que c'est fini, bien fini !... Au moins, Mionette, voudras-tu me dire adieu ?

— Adieu, Marcellin, répondit la jeune fille.

— Ne me veux-tu pas donner la main ?

— Non, Marcellin, c'est inutile.

— Eh bien, adieu ! adieu, Mionette ! Mais rappelle-toi que tu as ici un ami qui ne t'oubliera jamais, car il sent bien qu'il ne pourra de sa vie aimer une autre personne.

Ces propos de Marcellin saignaient le cœur de la Mionette ; pour y mettre fin, elle voulut s'éloigner. Comme elle tirait à

elle sa sœur, elle éprouva une espèce de résistance. Marcellin avait pris la main de la petite, & lui parlait ainsi :

— Adieu, Claudette, adieu à toi aussi! sois bien sage avec ta sœur Mionette... aime-la bien...

— Oh! s'écria l'enfant, vois donc, Mionette, ce que Marcellin vient de me donner; & elle faisait bruire des pièces dans une bourse.

— De l'argent! fit la Mionette en saisissant la bourse; reprends-le, Marcellin, je n'en ai pas besoin, j'en ai assez pour faire notre route & vivre quelques jours ensuite; après ça le bon Dieu nous viendra en aide. Tiens, voilà ta bourse.

— Pourquoi ne veux-tu pas l'accepter? dit Marcellin. Fais-moi ce plaisir.

— Non, répliqua-t-elle : je ne dois la recevoir ni comme aumône, parce que je ne mendie plus, ni comme prêtée, parce que je ne pourrais pas te la rendre, ni comme cadeau, parce qu'il n'est pas hon-

nète que je reçoive des cadeaux de toi. Tiens, la voilà.

Marcellin, silencieux, reprit la bourse; & la Mionette s'éloigna suivie de sa sœur, qu'elle faisait marcher à grands pas.

XIX

Marcellin demeura quelques instants dans une espèce de consternation profonde où son esprit était comme égaré. Mais, quand il se fut remis un peu, toutes ses pensées se reportèrent sur la Mionette, qui partait ainsi à l'aventure du bon Dieu, & qui n'avait d'aucune manière voulu accepter les quelques pièces d'argent qu'il lui avait offertes.

Il y avait une soixantaine de francs dans la bourse de Marcellin. Cette somme, qui

lui appartenait bien, & dont il se serait séparé de bon cœur, aurait pu rendre grand service à la pauvre fille, arrivant dans un pays inconnu, avec la seule recommandation d'une famille en prison pour vol.

Tout à coup, comme frappé d'une idée, il passa la main sur son front, parut regarder en lui, &, se faisant à lui-même un signe d'approbation, il se mit à courir du côté où allait la Mionette, mais en prenant des rues & des chemins détournés.

Bientôt il eut gagné de l'avance sur elle. A un millier de pas du village, dans un endroit où la route faisait un coude, il s'arrêta derrière un buisson. Tirant la bourse de sa poche, il en vida le contenu dans le coin de son mouchoir, auquel il fit un nœud, & qu'il alla poser au milieu du chemin. Le jour commençait à venir, & Marcellin pensa que la Mionette ne pouvait passer là sans voir le mouchoir. Il se retira dans le champ et attendit.

Bientôt il aperçut les deux pauvres filles qui cheminaient, la petite alerte et réveillée, la grande triste & comme accablée. Le Blanchet, qui courait devant, faisait deux ou trois fois la route.

Quand elles arrivèrent devant l'endroit où Marcellin avait mis le mouchoir, la Claudette s'écria :

— Oh! sœur, vois-tu donc un mouchoir qu'on a perdu!

— Eh bien, prends-le, répliqua la Mionette, sans paraître cependant faire attention aux paroles de l'enfant.

Marcellin vit la petite se baisser & ramasser le mouchoir, puis comme un peu plus loin la route faisait encore un coude, il les perdit de vue. Alors il sentit deux grosses larmes filer sur ses joues; & il prit à travers champs pour rentrer au village.

XX

Mais, quand elle eut marché quelques pas en tenant le mouchoir à poignée, la Claudette le déplia, car elle sentait le nœud qui pesait dans ses mains, & qu'elle montra tout aussitôt à la Mionette.

Celle-ci défit le nœud pour savoir si la somme qu'il contenait était importante. Quand elle vit briller deux louis d'or & plusieurs pièces d'argent, elle referma le mouchoir, puis, comme si elle n'eût fait que répéter ce que son cœur lui commandait :

— Vois-tu, petite, dit-elle, nous allons marcher jusqu'à la vieille cabane qui est au bout de ce mur ; quand nous serons là, tu y resteras, pendant que je retournerai

au village, pour remettre cet argent entre les mains de quelqu'un qui le puisse faire retourner à la personne qui l'a perdu.

Arrivées vers la cabane, qui était ouverte parce qu'on l'avait comme abandonnée, elle y fit entrer la Claudette, posa dans un coin le paquet qu'elle portait, & marcha du côté du village.

Elle alla droit au presbytère, demanda le curé, lui remit le mouchoir, dont elle lui montra le contenu, en l'invitant à faire des publications pour en retrouver le légitime possesseur.

Et, sans attendre les compliments que le vieux prêtre lui voulut faire sur sa probité, elle rejoignit à grands pas sa petite sœur qui avait trouvé longue son absence, car la pauvre enfant avait froid.

Et elles continuèrent leur route.

XXI

Le lendemain était un dimanche. On annonça au prône des deux messes que la personne qui avait perdu une somme d'argent sur le chemin de Collonges pouvait venir la réclamer à la cure.

Nul ne se présenta; mais, deux jours après, en ouvrant le tronc des pauvres, l'on y trouva un billet ainsi conçu :

« C'est moi qui ai perdu soixante francs noués au coin d'un mouchoir. J'en fais don aux nécessiteux de la paroisse. Que M. le curé, en leur distribuant cette somme, veuille bien les engager à prier Dieu pour une personne bien malheureuse! »

XXII

A trois semaines de là, le matin, comme la mère Bouvron était au four avec d'autres femmes du pays, une d'entre elles lui dit :

— Eh ben, Bouvronne, comment va-t-il aujourd'hui, votre Marcellin ?

— Oh ! la sainte reine des anges en soit bénie ! répondit la mère de Marcellin, il commence à mieux aller.

— Et qu'est-ce donc qu'il avait attrapé, votre garçon ?

— Par ma foi ! tous les médecins qui le sont venus voir n'y ont rien connu. Un a prétendu que c'était le sang, l'autre les humeurs, l'autre la bile. Ils ont tous ordonné des drogues, & Marcellin n'en a

point voulu prendre. Il a toujours dit que ces messieurs n'y voyaient pas clair dans sa maladie, & qu'il n'avait que faire de leurs remèdes. Enfin le voilà qui se peut lever maintenant, mais ça l'a rudement secoué. Il est maigre! Songez qu'il est resté au moins douze jours sans rien manger.

— Ah! ça se comprend alors qu'il soit maigre. Mais qu'est-ce que vous lui avez fait pour tâcher de le guérir?

— Oh! mon Dieu! rien. Le mieux est venu tout seul; c'est depuis huit jours à peu près, & ça s'est aperçu tout d'un coup. Dimanche, comme je rentrais de vêpres, je fus m'asseoir auprès de lui.

« — Eh ben! garçon, que je lui ai dit, comment ça va?

« — Oh! pas bien, mère, qu'il m'a répondu.

« — Comment donc, que je lui ai *redit*, tu ne veux donc pas reprendre courage? Regarde comme il fait beau; si tu étais bien portant, tu serais avec les autres à te

promener. Le grand air, je crois que ça te ferait du bien.

« — Hélas! mère, qu'il fit tout soupirant, le grand air, la promenade, non, ça ne me ferait pas du bien!

« — C'est ce qui te trompe, garçon, & je suis sûre que tu aurais bon profit, pour ta santé, d'une grande course.

« — Un voyage, qu'il me répéta, eh ben, oui! un voyage! »

Il resta quelques moments pensif, puis il me dit :

« — Vous avez raison, mère; je crois qu'un voyage me battrait le sang, me guérirait; je veux faire un voyage avec votre consentement & celui du père.

« — Comment donc! que je lui répliquai, remets-toi vite un peu, mon Cellin, & tu t'en iras faire une route, jusqu'à Paris, si tu veux.

« — Oh! non, qu'il fit en souriant, je ne compte pas aller si loin. »

Et il me prit la main en ajoutant :

« — C'est tout entendu, mère, je vas tâcher de me rétablir au plus promptement pour pouvoir partir. »

— Eh ben, vous le croirez si vous voulez, c'est depuis ce moment qu'il a eu son retour de santé; de jour en jour il reprend de la force, si bien que déjà il calcule à quelle époque il pourra se mettre en route.

— C'est drôle tout de même, firent les femmes.

— C'est pourtant comme ça, fit la mère Bouvron.

XXIII

Un soir de la semaine suivante, Roncaud le coquetier, qui avait été au marché de la ville ce jour-là, parlait au milieu d'une vingtaine de personnes formant le rond autour de lui.

— Oui, disait-il, on a réglé le compte des Vipériaux : j'étais à l'audience, je les ai entendu condamner, le père & le fils, à un an de prison.

— Et la mère? demanda une femme.

— Ah! la mère, c'est une autre affaire : elle n'était pas au tribunal.

— Tiens! & pourquoi donc?

— Pour une bonne raison, allez; comme je cherchais une place pour m'asseoir un peu sur les bancs placés autour de la salle, j'ai vu la Mionette qui se tenait là avec sa petite sœur.

« — Bonjour, Mionette, que je lui ai dit, te voilà donc?

« — Oui, qu'elle m'a répondu. Et vous aussi, Jean Rongaud, vous êtes venu voir ce qu'il en sera fait de mes pauvres gens?

« — Eh! mon Dieu! oui, ai-je répliqué. »

— Alors elle m'a demandé si je voudrais me charger d'une commission au pays; &, comme je lui ai dit que j'étais tout disposé, elle m'a mis dans la main une pièce

de vingt sous, — je l'ai, tenez, la voilà! — en me priant de la porter à notre curé, pour qu'il dise une messe à l'intention de l'âme de la Vipériaude.

— Quoi! firent en masse les écouteurs, elle est morte, la mère Vipériaude?

— Hélas! oui, comme vous le dites. Il paraît qu'en arrivant à la prison elle a été prise d'une espèce de fièvre chaude qui l'a tordue en moins de quinze jours.

— Oh! Dieu ait son âme! s'écria une vieille; mais ce n'est pas celle-là qui fait grand'faute.

— Certes non! dirent quelques autres.

— Et cette pauvre petite Mionette, qu'est-ce donc qu'elle fait là-bas?

— J'allais le lui demander, quand on a apporté l'arrêt contre ses hommes; alors elle s'est avancée vers le tribunal pour écouter, & quand ils ont été condamnés, elle est sortie pour les voir passer & leur parler, je pense : ce qui fait que je n'ai rien su de plus.

Rançaud alla plus loin répéter ses nouvelles, & le groupe se dispersa.

XXIV

Marcellin ne fut point le dernier instruit de la condamnation des deux hommes & de la mort de la mère. Il commençait à se lever & à sortir. Quinze jours encore se passèrent cependant sans qu'il fût vraiment assez fort pour entreprendre ce voyage qu'il paraissait désirer de plus en plus.

Enfin, la veille du jour fixé pour son départ étant venue, le père Bouvron dit à son fils :

— Tiens, garçon, voilà cinq louis pour tes voitures & tes auberges; fais-en bon usage!

Puis, le père s'étant écarté quelque peu,

la mère Bouvron déroula un vieux pied de bas, d'où elle tira deux autres pièces jaunes, &, les mettant dans la main de Marcellin :

— Et voilà pour tes amusements, dit-elle.

— De quel côté vas-tu ? demanda le père.

— A la ville d'abord, répliqua le jeune homme; puis je verrai ensuite.

— En tous cas, si tu demeures longtemps, écris-nous comment tu vas.

— Oui, père.

Le lendemain, vers les huit heures du matin, par un assez clair soleil des premiers jours du printemps, Marcellin dit adieu à ses gens. Il partait à cette heure, parce que c'était celle où il aurait pu prendre la diligence qui passait à une demi-heure du village, s'il en avait eu l'intention, comme il le laissait croire à ses parents; ils l'auraient détourné sans doute du projet qu'il avait de faire la route à

pied; car il y a près de six lieues, &, pour un convalescent, c'est long.

Si donc Marcellin voulut partir en piéton, ce n'est point qu'il fût avaricieux à ce point de faire souffrir son corps au profit de sa bourse. Non, bien au contraire. Mais il avait des projets indécis dans sa tête; il allait, presque à l'aventure, tenter une dernière épreuve sur le cœur de la Mionette. Quelle serait cette épreuve? Il n'en savait rien lui-même; il partait : les circonstances le conseilleraient sans doute. En tout cas, il voulait avoir le plus d'argent possible à sa disposition. C'est pourquoi il avait feint de rejoindre la voiture publique.

Tout entier aux pensées qui l'accompagnaient, il marchait d'un pas assez rapide sans regarder rien sur la route, qui pourtant était nouvelle pour lui; ses jambes allaient le long du chemin, & son esprit était déjà tout porté à la ville. De temps en temps il se demandait : « La saurai-je

trouver? » & il se répondait : « Oui, » avec cette sûreté d'un homme qui se dit que rien n'est impossible au cœur plein d'amour. Puis il s'interrogeait encore : « Quand je l'aurai trouvée, voudra-t-elle me voir?... »

Et il ne se répondait pas.

Gravissant une montée assez rapide, après avoir déjà marché plus de deux heures, il se trouva comme dans l'impuissance d'aller plus loin.

Avisant donc un tronc d'arbre couché au bord de la route, il s'en servit comme d'un banc pour tâcher de retrouver des forces.

Il était assis là depuis quelques instants, lorsqu'il vit venir du bas de la côte une voiture bourgeoise traînée par deux chevaux blancs allant à petits pas. Le cocher, qui marchait à côté de ses bêtes, s'amusait à couper la tête des plantes avec son fouet qu'il faisait claquer. Un peu derrière venait une dame déjà âgée.

Quand cette dame fut à quelques pas de Marcellin, elle le regarda d'abord indifféremment, comme elle eût fait de toute autre personne rencontrée. Mais bientôt il put voir qu'il était de sa part l'objet d'une attention bien marquée, à ce point qu'arrivée devant lui, elle s'arrêta.

Cet examen embarrassa Marcellin.

— Vous semblez fatigué, malade même, mon enfant, dit la dame d'une voix tout affectueuse, car vous êtes très-pâle.

— Oh oui! je dois être très-pâle, dit Marcellin : mais ce n'est rien, madame; si j'ai été malade, Dieu merci, je ne le suis plus.

Puis, comme pour prouver à la dame qu'il avait des jambes & du courage, il se mit par un effort en devoir de continuer sa route.

— Allez-vous à la ville? demanda la dame.

— Oui, je vais à la ville.

— Vous avez donc manqué la diligence?

car, quoique vous vous disiez bien portant, je crois qu'il est imprudent à vous de faire une longue route à pied.

— Oui, j'ai manqué la diligence, répondit Marcellin, qui se crut obligé de faire un mensonge.

— Mais il en passe deux, & puisque vous avez manqué celle du matin, vous auriez dû attendre celle du soir.

— Oh! fit Marcellin, c'est que j'ai hâte d'arriver.

— En ce cas, je peux vous offrir une place dans ma voiture, dit la dame, qui avait bien examiné Marcellin, & s'était persuadée qu'elle avait affaire à un honnête garçon.

Le jeune homme s'excusa de son mieux, tout en acceptant, car il pensa qu'il serait sot à lui de se tuer à faire la route, puisqu'il pouvait s'en dispenser.

En haut de la montée, la dame & Marcellin rejoignirent la voiture qui attendait. Il plaça dans le caisson de derrière la valise

qu'il portait en bandoulière; la dame le fit asseoir à côté d'elle, & les chevaux partirent au grand trot.

Bientôt, & comme pour causer, la dame le questionna sur le sujet qui le conduisait à la ville. Ne voulant ni ne sachant trop comment s'en expliquer, Marcellin la trouva bien curieuse, & ne répondit que d'une manière évasive. Elle changea de conversation, s'informa de son âge, de son pays, de sa famille, mais avec tant de bonté, tant de civilité, que Marcellin, qui s'en effrayait d'abord, la trouva bientôt la meilleure personne du monde. Il s'ensuivit qu'il répondit sincèrement, naïvement à toutes ses demandes, & que, de propos en propos, elle en revint au motif de son voyage à la ville.

— Mon Dieu! je ne vous le cacherai point, répondit cette fois Marcellin, je vais voir une personne que j'aime.

Il baissait les yeux & rougissait en parlant ainsi.

— Pourquoi cette confusion, mon cher enfant? dit la dame de plus en plus affectueuse. Si cette personne est digne de votre affection comme je vous crois digne de la sienne, il n'y a ni crime ni sujet de honte à cela; aimer est de votre âge.

Marcellin répondit par un gros soupir dont la dame voulut avoir l'explication. Alors le jeune homme, comme à bout de résistance :

— Je vous crois bonne, madame, dit-il, je sens que ça me soulagera de pouvoir parler avec vous de cet amour dont je n'ai parlé jamais qu'avec moi-même. Je veux donc tout vous conter; tant pis pour moi, ou plutôt tant pis pour vous, si j'ai mal placé ma confession.

Marcellin avait prononcé ces derniers mots d'un accent tout singulier. On eût dit d'un avare qui, après avoir longtemps gardé son trésor, l'ouvrirait enfin devant quelqu'un en s'écriant de la voix & des yeux : « Vous n'oseriez pas manquer

de respect pour une si belle chose ! »

La dame l'assura qu'il déposait son secret en lieu sûr, qu'elle saurait le comprendre, & qu'au besoin elle l'aiderait de ses conseils. Alors Marcellin fit le récit des choses qui s'étaient passées entre la Mionette & lui. Il fut écouté avec beaucoup d'attention & d'intérêt. Quand il eut fini :

— Et vous allez chercher à la voir, dit la dame ?

— Oui, répondit Marcellin.

— Dans quel but ? quelles sont vos intentions ? demanda-t-elle encore.

Cette question embarrassa tellement le jeune garçon, qu'il répliqua tout honteusement & à voix basse :

— Je ne sais pas.

La dame lui représenta donc qu'il allait comme un étourdi peut-être compromettre la Mionette, ou la perdre d'honneur, s'il arrivait que, obsédée par lui, elle eût un instant de faiblesse. Cette idée effraya Marcellin & le rendit tout rêveur.

Comme il s'aperçut que la voiture entrait dans la ville, il pria la dame de faire arrêter pour qu'il pût chercher une auberge.

— Non, répondit-elle, vous ne connaissez personne ici; vous tomberiez peut-être en quelque mauvaise habitation; faites-moi le plaisir d'accepter une chambre que je vous offre dans un petit pavillon qui touche à ma maison; vous la garderez aussi longtemps que bon vous semblera, vous ne serez gêné en rien, & vous n'aurez qu'à demander pour que mes domestiques vous servent ce que vous désirerez.

— Mais, madame, répliqua Marcellin, dont l'étonnement était grand, si j'acceptais ce que vous m'offrez de si bonne grâce, comment pourrais-je reconnaître jamais tant d'honnêteté?

— Oh! dit la dame, vous voulez un marché. Eh bien, soit! rien pour rien. Si vous acceptez, je vais vous dire tout de

suite les conditions de rémunération. Acceptez-vous ?

— Oui, madame, répliqua Marcellin, s'il en est ainsi.

— Eh bien, promettez-moi de ne rien entreprendre en ayant pour but de revoir la Mionette sans m'avoir consultée.

Marcellin, qui s'attendait à quelque exigence plus extraordinaire, s'écria :

— C'est convenu, madame !

Comme il prononçait ces mots, la voiture entrait dans une grande cour dont un laquais venait d'ouvrir la grille. La dame poussa la portière.

Un vieux monsieur était là qui lui présenta la main pour descendre, &, comme Marcellin eut mis aussi pied à terre, la dame dit en le présentant au vieux monsieur qui le regardait :

— Mon frère, voici M. Marcellin Bouvron, un digne & brave garçon qui est un peu souffrant, & à qui nous pourrons être utiles.

— Qu'il soit le bien venu ! dit le vieux monsieur.

Et ils entrèrent tous ensemble.

XXV

Après un excellent repas où Marcellin ne fit cependant pas bonne contenance & où le vieux monsieur causa de choses indifférentes, la dame prit à part le jeune garçon :

— Maintenant, mon enfant, lui dit-elle, je vous rappelle votre promesse ; mais avant de vous conseiller aucune ligne de conduite, j'ai besoin de réfléchir un peu. Bornez-vous donc pour aujourd'hui à tâcher de découvrir la demeure de Mionette. Demain nous essayerons d'agir, & d'agir surtout de manière à ne blesser aucune

convenance. Je vous promets de m'occuper sérieusement de votre affaire, qui m'intéresse. Je visiterai sans doute moi-même la jeune fille, je lui parlerai de vous, je saurai ses projets. Bref, je verrai ce que vous devez espérer, quoiqu'il me semble assez difficile de combler la distance qui vous sépare, & qu'elle a su voir mieux que vous... Enfin ne présupposons rien ; la nuit porte conseil. Quel moyen allez-vous prendre pour connaitre le lieu qu'elle habite ?

— Laissez-moi faire, madame, répliqua Marcellin, je vous garantis d'avoir son adresse ce soir.

— Vous me promettez de ne pas la voir ?

— Je vous le promets, madame.

— C'est bien ! je compte sur vous : allez.

Marcellin sortit, demanda où était la prison ; on la lui indiqua.

Quand il eut marché quelques minutes, il reconnut la triste maison, aux grilles en fer de ses fenêtres, à son lourd portail

clavelé, à la sentinelle qui allait & venait le long du mur humide. Tout près de l'entrée était un corps de garde ; sur un banc, devant la porte, deux soldats jouaient avec des cartes noires & grasses, entourés d'une huitaine de leurs camarades qui semblaient s'intéresser à la partie. Au bout de ce même banc était assis un homme gros, en manches de tricot, qui fumait en tournant dans ses mains une grande clef luisante. Marcellin devina le geôlier, & s'adressant à lui :

— Vous avez bien ici, lui dit-il, deux hommes nommés Gervais, le père & le fils ?

— Oui, dit nonchalamment le gros homme, en ôtant sa pipe de sa bouche, pour lancer un jet de salive à six pas devant lui.

— N'y a-t-il pas une jeune fille, ou plutôt deux jeunes filles qui viennent les visiter ? demanda encore Marcellin.

— Oui, tous les jours, répondit le geôlier.

— Et sauriez-vous où elles demeurent ?

— Oh ! pour ça non ; je ne le leur ai jamais demandé. Tout ce que je peux vous dire, c'est que je les vois arriver par la rue qui est là en face.

Ce renseignement était bien vague. Marcellin reprit :

— A quelle heure viennent-elles ?

— A midi, à l'heure de la visite, avant le dîner.

Il était trois heures. Marcellin ne pourrait pas les guetter ce jour-là. Il eut l'idée de donner quelque argent au geôlier pour qu'il allât se faire indiquer cette adresse par les deux prisonniers. Mais c'eût été éveiller des inquiétudes dans leur esprit, & comme prévenir la Mionette. Il y renonça, & pensa qu'il devait remettre la découverte au lendemain.

Ce parti pris, il salua le geôlier & s'engagea en promeneur dans la rue.

Il cheminait depuis un instant, lorsqu'il vit sortir d'une allée, à quelque qua-

rante pas de lui, une enfant qui lui sembla être la Claudette; ce dont il ne put plus douter quand il aperçut le Blanchet suivant la petite. Pour qu'elle passât sans le remarquer, il fit mine d'examiner la montre d'un magasin. Quand elle se fut éloignée, il alla droit à la maison d'où elle était sortie.

Une vieille femme tricotait dans une petite boutique de mercerie dont la porte touchait celle de l'allée.

— Est-ce ici, lui demanda Marcellin, que demeure une jeune demoiselle appelée Mionette Gervais?

— Est-ce une fille qui a une petite sœur & un petit chien blanc? dit la vieille en nasillant sous la pression de ses besicles.

— Oui, c'est ça, répliqua Marcellin.

— Vous l'appelez... comment? demanda la mercière, qui n'était pas fâchée d'apprendre ainsi le nom de la pauvre fille.

— Mionette Gervais.

— Ah! Mionette Gervais, bien! Oui,

c'est ici au cinquième, & mêmement elle doit être chez elle; vous la trouverez, car un jeune homme vient d'y monter.

— Un jeune homme! dit Marcellin tout surpris.

— Oui, répliqua la vieille; je dis qu'il doit être allé chez elle, parce que l'autre jour, avant-hier, je crois, il m'a demandé à quel étage elle demeurait.

— C'est bien; merci, madame, dit Marcellin.

Et il fit un pas dans l'allée, où il s'arrêta bientôt en répétant : « Un jeune homme! un jeune homme chez la Mionette! »

« Quel est ce jeune homme? Que vient-il faire chez elle? Comment se fait-il qu'elle le reçoive? » Voilà ce que Marcellin se demandait, & ces questions faisaient bouillir le sang de ses veines; il avait comme des bruits sourds dans la tête, comme des fourmillements dans les membres.

« Oh! il faut que je le voie, ce jeune

homme ! » s'écria-t-il tout à coup; & il s'élança dans l'escalier.

Quand il eut gravi quatre étages, Marcellin se trouva en face d'une petite rampe en bois qui se terminait devant une porte basse & étroite.

« C'est là qu'elle est, » se dit-il.

Et, prêt à escalader rapidement encore ces derniers degrés, il se rappela sa promesse à la dame.

Déjà même il avait comme un regret d'être venu jusque-là, lorsqu'il entendit au-dessus de lui, au delà de la porte, une voix qu'il n'eut pas de peine à reconnaître, celle de la Mionette.

— Au nom du bon Dieu ! disait-elle, sortez d'ici, monsieur ! laissez-moi ! je ne veux ni vous voir ni vous entendre ! allez-vous-en !

Marcellin n'hésita plus, cette voix semblait l'appeler. Déjà il prenait un élan pour franchir en quelques bonds le petit escalier; mais il se ravisa, &, posant avec

précaution ses pieds sur les marches que son poids faisait craquer, il arriva lentement vers la porte, au montant de laquelle il s'appuya, en retenant son haleine pour mieux écouter.

— Ça, voyons, méchante, disait ce jeune homme d'un accent fort doux que Marcellin trouvait horrible, pourquoi me rebutez-vous ainsi ? Que vous ai-je fait ? Qu'est-ce que je vous demande ? De m'aimer un peu, moi qui vous promets de vous aimer beaucoup, car, en échange de votre amour, je vous offre le mien d'abord, & le bien-être ensuite. Vous n'aurez plus à vivre dans ce vilain grenier, à user vos beaux yeux par quinze ou dix-huit heures de travail, en vous nourrissant mal, en ayant froid. C'est dit, n'est-ce pas ? & pour preuve, vous allez me dire votre nom, je suis sûr qu'il est joli, votre nom ! Allons ! parlez donc !

— Encore une fois, repartit la Mionette, je vous le répète, monsieur, de toutes vos

offres je ne veux rien. Sortez, laissez-moi! Vous vous trompez en me choisissant pour tenter vos séductions. Allez ailleurs; laissez-moi! laissez-moi!

— Quoi! vous le prenez sur ce gros ton, reprit l'autre. Eh bien, cependant, je suis persuadé, moi, que nous nous entendrons parfaitement lorsque je vous aurai dit encore quelques fois que je vous aime. Oh! la jolie main! la jolie main! Il faut, pardieu! que je la baise!...

Marcellin était hors de lui, ses jambes tremblaient, ses poings se fermaient.

— Vous refusez? continua le séducteur. Quoi! pas même un baiser sur la main! C'est trop de cruauté, par exemple, &, ma foi! je suis tout décidé à prendre ce qu'on ne veut pas me donner.

Alors il se fit un grand bruit de pas & de chaises dans la chambre.

— O mon Dieu! mon Dieu! disait la Mionette, dont la voix était pleine de lar-

mes. Qui est-ce donc qui me délivrera de ce mauvais homme?

— Ça sera moi, Mionette! cria Marcellin en poussant la porte, qui céda.

Quand il parut, sa figure était si bouleversée, sa voix si grossie, si altérée, que la Mionette ne reconnut pas tout d'abord son sauveur; mais bientôt, l'ayant regardé avec plus d'attention :

— Oh! vois-tu, s'écria-t-elle en s'élançant vers lui, vois-tu, Marcellin, ce jeune homme est un méchant qui me poursuit depuis plusieurs jours déjà. Dis-lui donc, toi qui le sais, que je suis honnête, & que je veux rester honnête; dis-le-lui, pour qu'il s'en aille, & ne revienne plus!

— Avez-vous compris, monsieur? fit Marcellin en montrant la porte restée ouverte.

— Oui, oui, j'ai compris, bégaya le jeune homme, dont l'étonnement ressemblait assez à de la peur; mais mademoiselle... me permettra de lui dire...

— Vous n'avez rien à dire à mademoiselle ! interrompit Marcellin qui le regardait avec des yeux pleins de colère.

— Cependant... monsieur... dit encore l'autre, en prenant tout doucement le chemin de la porte.

— Pas de réplique ! ou ça finira mal, cria Marcellin en écartant ses poings fermés.

— Suffit ! suffit ! ajouta le jeune homme en sortant ; & on l'entendit descendre rapidement l'escalier.

Quand le bruit de ses pas se fut perdu, Marcellin alla fermer la porte, & revint s'asseoir sur une chaise boiteuse appuyée contre un mauvais lit.

La Mionette était restée muette pendant le débat des deux jeunes gens. Quand Marcellin se fut assis :

— C'est donc encore toi ? lui dit-elle.

— Encore ! c'est un mot de reproche, Mionette, repartit Marcellin.

— Oh ! tu ne me comprends point ; ce n'est pas en guise de reproche que je te

dis ça. Mais pourquoi te veux-tu obstiner à chercher une fille indigne de toi ?

— Indigne ! indigne !... c'est après ce qui vient de se passer que tu oses parler de cette manière, Mionette ! Où trouverait-on, dis, une fille plus honnête, plus digne ? Allons, finissons-en sur ces propos. Je t'aime d'abord parce que je t'aime, ensuite parce que tu le mérites, & tout ce que tu pourras faire valoir des fautes de ta famille, dont tu n'as rien à prendre sur toi, tout ça ne me fera dire ni penser le contraire.

— Tu reviens toujours à tes mêmes paroles, Marcellin.

— Et à quoi veux-tu donc que je revienne ? Est-ce que tu ne t'en tiens pas toujours, toi, à tes refus ?

— Il le faut ! dit la Mionette.

— Non, il ne le faut point, cria Marcellin en frappant sur son genou.

La Mionette posa sa main sur l'épaule du jeune homme.

— Écoute, lui dit-elle d'un ton si doux & si amical, qu'il en fut tout ému, as-tu quelquefois parlé à ton père ou à ta mère de ton amour pour moi ?

Il répondit franchement :

— Non.

— Crois-tu, continua-t-elle, que, si tu leur en parlais, ils ne t'engageraient pas à n'y plus songer ?

— C'est peut-être, fit Marcellin embarrassé.

— C'est sûr, dit la jeune fille.

— Tu crois ça, toi, Mionette. N'était que tu m'as toujours ôté toute espérance en traitant ce mariage d'impossible, je m'en serais sûrement confié au moins à ma mère.

Marcellin ne parlait pas selon la vérité en s'exprimant ainsi. La Mionette le comprit bien; aussi se prit-elle à sourire tristement.

— Tu ris, Mionette !

— Hélas ! soupira la pauvre fille.

— Et de moi, encore !

— Dis plutôt de nous, Marcellin, car c'est vraiment pitié de nous voir aussi faibles & aussi peu courageux tous deux : toi, tu n'as pas la force de renoncer à une pauvre créature qui ne te sera jamais rien, & moi qui le sais, je n'ai pas encore su te défendre de me chercher & de me voir.

— C'est donc que tu désires qu'il en soit ainsi, Mionette.

— Oui, Marcellin, oui, je le désire.

S'il avait su comprendre le cœur de la Mionette, Marcellin aurait bien vu qu'elle se faisait violence pour lui parler de cette façon ; mais il ne comprit que ce qu'il entendit, & il en fut comme blessé.

— Eh bien, dit-il en se levant, ce que tu veux qui soit fait sera fait. Adieu, Mionette ; & cette fois, va, ce sera bien pour toujours. Adieu !

Il allait sortir ; mais, comprenant qu'il pleurait en lui, qu'il était désespéré, la

Mionette en eut pitié. Alors, comme le rappelant du ton de sa voix :

— Marcellin, lui dit-elle, après le service que tu viens de me rendre, il serait ingrat à moi de te laisser partir fâché; ne t'en vas pas comme ça sans m'avoir dit une bonne parole.

— Et quelle bonne parole veux-tu que je te dise? répliqua le jeune homme. Je t'aime, & tu me détestes; je veux avoir de l'espérance, & toi, tu la repousses.

— Eh bien, soit! oui, tu as raison, reprit-elle, voyant bien qu'il revenait à ses propos ordinaires; oui, va-t'en, Marcellin, laisse-moi, va-t'en, adieu!

— Adieu! fit Marcellin avec une voix sourde, profonde. Et il sortit sans plus rien ajouter.

La Mionette l'écouta descendre. A mesure que le bruit s'éloignait, il lui semblait que ce fût sa vie qui s'en allait peu à peu; quand elle n'entendit plus rien,

elle tomba assise, la tête dans ses mains, & ses mains furent bientôt mouillées de larmes.

XXVI

Quand Marcellin reparut chez la dame :

— Eh bien! lui dit-elle, qu'avez-vous découvert ?

— Hélas ! madame, répondit-il tout consterné en tombant assis sur un fauteuil, j'ai découvert que la Mionette ne m'aime plus, & je n'ai maintenant qu'à m'en retourner, pour devenir ce que le bon Dieu voudra.

— Vous avez donc vu la Mionette ?

— Oh oui ! je l'ai vue !

Et il fit connaître à la dame l'emploi de son temps.

Lorsqu'il eut achevé :

— Mon enfant, lui dit-elle, pendant votre absence j'ai pu réfléchir à votre position envers la Mionette, & j'ai reconnu, comme elle, que vous aviez tort de continuer à la poursuivre. Jusqu'à de nouveaux événements, votre projet d'union avec elle est, ce me semble, une chose irréalisable. Croyez-moi, imitez la pauvre fille : résignez-vous; ayez du courage à son exemple... tâchez d'oublier...

— Oublier!... oh! jamais! Vous ne savez pas comprendre à quel point je l'aime.

— Si, je le comprends, mon ami; mais je sais par expérience qu'il n'est pas de douleur qu'on ne puisse vaincre. Retournez dans votre pays...

— Hélas!... soupira Marcellin, je vais partir tout de suite.

— Non, pas tout de suite : il est tard; vous partirez demain, & même, pour que vous n'ayez aucun reproche à faire aux circonstances, je m'engage à parler moi-

même à cette jeune fille avant votre départ. Je la ferai appeler demain ici; je la questionnerai.

Marcellin prit les mains de la vieille dame, & les serra respectueusement.

XXVII

Le lendemain, un domestique porteur d'un billet fut envoyé chez la Mionette. Il revint bientôt, tenant encore le papier non déplié. Il avait trouvé la porte de la jeune fille fermée; & l'un des voisins chez qui il était entré lui avait répondu que cette jeune demoiselle avait, le matin même, quitté la maison pour aller demeurer ailleurs, en n'indiquant pas sa nouvelle adresse.

Le domestique sortit sur un signe de sa maîtresse.

— Vous voyez bien, madame, dit Marcellin, qu'elle ne veut pas être revue. Est-ce que son refus de m'entendre n'est pas assez clair?

La dame, admirant la force de caractère de cette jeune fille, répondit à Marcellin :

— Oui, vous avez raison, toute démarche de votre part serait inutile maintenant; vous n'avez plus qu'une chose à faire, c'est de chercher à oublier cet amour.

— J'y ferai mon possible, dit Marcellin.

Puis, ayant remercié la dame de toutes ses bontés, il prit congé d'elle & de son frère. L'un & l'autre l'accompagnèrent jusqu'au seuil, en lui recommandant bien de n'avoir jamais d'autre maison que la leur, s'il revenait jamais à la ville.

Marcellin reprit tristement la route du village, où il fut de retour vers le soir.

Le père et la mère Bouvron s'étonnèrent fort de le voir si tôt revenu.

Comme il était plus pâle & plus défait qu'à son départ, il n'eut pas de peine à

leur persuader que, le voyage ne lui ayant pas semblé bon, il avait cru ne pas devoir le poursuivre.

— Tu as bien pensé, fit le père.

— Allons, je m'étais trompée, dit la Bouvronne; mais c'est égal, ça va mieux, & j'espère bien que tu ne rechuteras pas.

XXVIII

Marcellin, avant de quitter la bonne dame, lui avait donné l'adresse d'un de ses amis pour qu'elle pût lui écrire, si, en s'occupant de la Mionette, comme elle avait promis de le faire, il arrivait qu'elle découvrît quelque chose de favorable à l'amour du jeune garçon.

C'était comme une dernière espérance que Marcellin emportait, & qui laissait une étoile dans le ciel noir de sa vie.

Pendant les quinze premiers jours qui suivirent son retour au village, il attendit d'heure en heure cette lettre, qui ne vint pas. Puis d'autres semaines & des mois se passèrent, & la dame garda toujours le silence. Il prit donc dans son cœur le deuil de son affection, & les jours coulaient pour lui tristes & longs, vides & pénibles.

Marcellin fut long à se rétablir. Cependant, sa forte nature prenant le dessus, il recouvra sa pleine santé : mais ce ne fut plus ce jeune homme alerte & gai d'autrefois. Il devint & demeura sérieux, pensif, indifférent. Vivant d'un souvenir du cœur, tout ce qui n'était pas cet unique sentiment semblait n'exister pas pour lui.

Marcellin avait près de vingt-deux ans. On s'étonnait beaucoup, & avec raison, de le voir comme étranger aux choses qui sont de son âge. La plupart des filles du village ne se faisaient pas faute de lui prodiguer les agaceries, qui demeuraient sans effet sur le pauvre amoureux délaissé.

Ses parents mêmes en prirent de l'inquiétude.

Le père Bouvron, qui était ce qu'on appelle dans le pays *un gros bon vivant*, se trouvait fort contrarié de ne pouvoir se dire en regardant passer quelque belle & fringante jeunesse du pays : « C'est la bonne amie à mon Marcellin, ça. Elle est jolie, elle est sage; son père a des écus qui la font encore plus belle & plus sage; mais moi aussi j'en ai, des écus, & des tas; & pour que mon Marcellin puisse aller bras dessus bras dessous avec elle au nom de la loi, il me suffirait de dire un jour, en avisant passer le père : — Hé! un tel, viens çà, que nous trinquions pour causer de quelque chose. »

Ça le chiffonnait, le père Bouvron; aussi maintes fois avait-il accosté Marcellin :

— Hé! mon drôle, lui disait-il, est-ce que vraiment tu n'as pas quelque amoureuse? Veux-tu passer ta vie toujours seulet, sans songer à me donner le plaisir

d'être parrain? Voilà, pardienne! la mère qui se fait blanche et fatiguée; il serait temps de lui choisir une aide dont elle soit fière et contente. Tiens, laisse-moi faire, je vais arranger ça, moi; j'ai en vue quelqu'un... tu m'en diras merci... &...

— Père, interrompait Marcellin, je sais bien tout ce que vous pourrez me faire entendre; mais ne cherchez personne, j'ai le temps de me marier. Si la mère est fatiguée, eh bien! qu'elle prenne une servante de plus, ça sera plus simple que de faire des noces, & ça coûtera moins.

— Il faudra cependant bien que tu prennes femme, mon garçon!

— Je ne dis pas non, père; mais nous verrons un peu plus tard. Je veux choisir... donnez-m'en le loisir.

Alors le père Bouvron ne trouvait rien à répliquer, & il laissait de nouveau s'écouler quelque temps sans tourmenter Marcellin.

Mais il arriva que la mère Bouvron

s'alita; en moins d'une semaine elle fut au plus mal, & le quinzième jour, tout fut fini pour elle. Elle rendit son âme à Dieu, en le priant de consoler son pauvre homme & de faire que son Marcellin rencontrât la femme qui devait causer son bonheur.

Pendant le mois qui suivit cette mort, ce ne fut que larmes pour ces deux hommes, qui prirent le meilleur moyen d'arriver à ce qu'on appelle une consolation : à toute heure, à toute minute, en tous lieux, le père parlait au fils de sa femme, le fils parlait au père de sa mère. Ils firent tant en se la rappelant continuellement, en se la remettant sans cesse devant les yeux, qu'on eût dit qu'ils l'eussent ressuscitée pour leur amour. C'est ainsi qu'ils usèrent la douleur & purent s'accoutumer à cette terrible absence.

Il va sans dire que cet événement ne fit qu'accroître encore la tristesse déjà profonde de Marcellin.

Quand il y eut plusieurs mois que man-

qua la mère Bouvron, le père reprit ses instances auprès de son fils. Seulement il n'employa plus les mêmes moyens qu'autrefois pour engager Marcellin au mariage.

Au lieu de le contrarier sur son amour de la vie solitaire & de parler en riant, c'était avec un grand sérieux qu'il s'exprimait, & les raisons par lui données n'étaient pas sans quelque grave autorité.

— Tu conçois, disait-il, que la maison ne peut pas ainsi rester aux mains des servantes. Nous autres hommes, nous ne savons ni ne pouvons veiller aux choses du dedans, & c'est pourtant par le dedans que les maisons s'accroissent ou dépérissent. Il n'est pas petite économie qu'une ménagère ne cherche & ne trouve, & les petites rigoles font les grandes rivières. Puis enfin, quand je m'en irai rejoindre la défunte qui m'attend là-bas, sous sa croix noire, derrière l'église... qu'est-ce qui t'aimera, soignera, consolera? Resteras-tu seul au monde à ne t'occuper que

de toi? Vilaine vie, mon garçon, vilaine vie que celle-là; tu auras des domestiques qui te voleront, des amis prétendus qui boiront tes vins, mangeront tes viandes & s'iront moquer de toi; tu auras des cousins, des parents éloignés, qui viendront tourner autour de toi, comme des corbeaux autour d'un corps à déchiqueter...

Et mille autres propos que Marcellin entendait, écoutait, comprenait, mais qui n'allaient qu'à son esprit sans prendre jamais le chemin de son cœur.

Le père Bouvron patrocina tant, qu'enfin Marcellin lui répliqua certain jour :

— Oui, vous avez raison, père, il faut que je prenne femme. La maison souffre, je le vois, &, pour peu que ça continue, le bien que vous avez amassé péniblement s'en irait plus vite qu'il n'est venu.

Le vieux père, ravi de cette détermination, embrassa son fils à pleines joues pour le plaisir qu'il lui causait. Mais, si cette chose apportait de la joie au père, il était

aisé de voir que Marcellin ne la partageait point. Il avait répondu : « Je prendrai femme, » tout comme un jour où le père lui aurait parlé d'un marché avantageux il eût répliqué : « Il faut faire ce marché. »

— As-tu jeté les yeux sur quelqu'un ? demanda le père.

— Oh ! mon Dieu, non, repartit le jeune homme, & quant au choix à faire, c'est à vous que je m'en rapporte. Ce que vous déciderez sera bien décidé. Celle qui me sera présentée par vous est acceptée d'avance.

— C'est respectueusement parlé, dit le père, qui s'étonnait cependant qu'un garçon de cet âge n'eût aucune inclination. D'ici à peu de temps tu seras nanti.

— Faites, père, & que Dieu vous conduise la main !

Je laisse à penser si le père Bouvron perdit une seconde pour travailler à se procurer une bru. Dieu sait s'il fit soi-

gneusement la revue des partis avantageux. Enfin, après quelque huit jours, son dévolu s'arrêta sur une fille nommée Jeanne Micalon, dont le père était un riche fermier du hameau d'Anières.

Marcellin approuva pleinement ce choix. La demande fut faite & agréée. La troisième visite que Marcellin fit à Jeanne Micalon eut lieu avec accompagnement du notaire, qui dressa l'acte longuement discuté par les deux compères.

Huit jours après, la noce eut lieu sans trop de bruit; car le grand deuil de la mère durait encore.

Ce jour-là, Marcellin fut aussi triste, peut-être même plus triste que de coutume. Honnête & prévenant pour sa femme, qui était radieuse, dans son regard rêveur se trahissait le morne état de son âme.

— Qu'avez-vous donc, Marcellin? demanda la jeune fille. Vous semblez tout gêné dans votre contentement.

— C'est, répondit-il, que je songe à ma

pauvre mère, qui serait bien heureuse si elle était là.

Et ces mots suffirent pour que la Jeanne Micalon ne s'étonnât plus de la triste gaieté de son épouseur.

XXIX

La Jeanne Micalon, femme de Marcellin, avait vingt ans, était jolie, bien tournée & réveillée à l'avenant. Mais, si elle avait ses belles qualités, par malheur elle le savait trop.

Dès sa première jeunesse, les parents de cette fille lui avaient tant dit & prouvé qu'elle était riche, qu'elle rêvait continuellement coquetterie & fierté. A l'occasion des fiançailles, Marcellin la chargea d'or, lui garnit un placard de robes magnifiques,

que la Jeanne regardait avec amour & portait avec orgueil.

Dès le lendemain de sa noce, elle sembla tout accoutumée au caractère triste de son mari, qui s'engagea formellement envers elle à ne jamais contrarier aucun des désirs qu'elle pourrait avoir en fait de toilette ou de parure, tant elle paraissait mettre le bonheur en ces choses.

Peu lui importait que Marcellin ne fût ni bien galant ni bien assidu, pourvu qu'un jour, en revenant du marché, il lui rapportât de chez l'orfévre du bourg quelque bague d'or ou qu'il lui dît de temps en temps : « Jeanne, tu devrais te faire tailler quelque robe neuve ou monter un chevelage (1). »

Ces goûts, on le comprend, ne peuvent guère s'accorder avec l'économie & le travail. Aussi la Jeanne était-elle vraiment

(1) Coiffure. — littéralement : ce qui contient les cheveux ou les pare.

prodigue & peu vigilante. Le père Bouvron, qui fut le premier à reconnaître ces grands défauts, s'en ouvrit à son fils, qui promit d'en parler à sa femme. Mais Marcellin n'en fit rien, tant il craignait de la contrarier, & de détruire la bonne intelligence qu'il faisait exister en laissant la Jeanne libre de toutes ses actions.

Les choses continuèrent donc à marcher sur le même pied jusqu'à ce que le père Bouvron, poussé à bout, & ne se fiant pas aux paroles de Marcellin, se décida à parler lui-même.

La Jeanne reçut très-mal cet avertissement, qui fut donné cependant avec tous les ménagements possibles. Elle manqua, pour ainsi dire, de respect au vieillard. Marcellin, sensible à cette inconvenance, voulut reprendre sa femme. Alors elle s'emporta, cria, prétendit qu'on la malmenait, qu'on lui reprochait le peu de plaisir qu'elle se donnait. Elle fit plusieurs fois sonner haut le chiffre de son apport

de noces, qui lui permettait, disait-elle, d'être moins chiche & regardante... enfin tout ce que pouvait dire une femme au cœur sec, au caractère hautain. Et dès ce moment la brouille fut intronisée dans la maison.

Le père souffrait comme un martyr de voir non-seulement les affaires de la maison mal dirigées, mais encore Marcellin obligé de subir les caprices d'une femme sans amitié pour lui.

Il croyait, disons la vérité, son fils plus malheureux qu'il ne l'était réellement. Marcellin était incapable d'aimer la Jeanne. Il eût fallu pour cela qu'il pût chasser de son cœur le souvenir toujours vivant de la Mionette. Mais, dominé par cette impossibilité, il usait avec sa femme de cette indifférence qui, si elle ne fait jamais les bons ménages, n'empêche pas les mauvais. Sans s'inquiéter de l'avenir, où il n'osait pas regarder, il vivait de son passé. Quelquefois seulement, en jetant les yeux sur

quelqu'un de ses amis mariés avec leur première amante : « Que n'ai-je eu le même sort ! » s'écriait-il en lui. Mais, comme ces convoitises ne faisaient que rendre plus triste sa position présente, il les évitait, les écartait pour se rendormir en quelque sorte dans cette mort du cœur, qui était sa vie, & qui lui apportait les rêves des autres jours.

XXX

Marcellin était marié depuis près de deux ans, & il y en avait bientôt quatre que la Mionette avait quitté le village, lorsqu'un matin le bruit se répandit que les Vipériaux étaient revenus. On les avait vus tous les quatre occupés à nettoyer la maison restée fermée pendant leur longue absence.

« Le père & le fils, disait-on, n'ont plus le même air de vagabonds & de fainéants. La Mionette, de plus en plus jolie, est toujours mise fort simplement, mais avec tant de goût, tant de finesse, qu'on dirait d'une grande dame en négligé. Quant à la petite Claudette, c'est aujourd'hui une fille fort avenante qui ne rappelle guère la mendiante d'autrefois; on voit qu'elle a reçu les leçons de sa sœur, & en a profité. » On ajoutait : « Les voyant de retour, des voisins leur ont parlé. Ils ont répondu très-honnêtement à tous. Ils reviennent, disent-ils, au village avec la ferme intention de faire oublier les choses passées. Une ouvrière du devidage a demandé à la Mionette si elle pensait à retourner à l'atelier. « Non, a-t-elle répliqué, nous avons pris en ferme une certaine quantité de terres de M. le maire, que mon père & mon frère feront valoir. Moi, je m'occuperai du ménage & des choses de la maison. La Claudette ayant appris à coudre

& tailler les robes chez une des premières maîtresses de la ville, je ne doute pas qu'en se conduisant bien, elle n'ait bientôt des pratiques pour exercer son état, car elle a beaucoup de goût & d'adresse. »

En effet, on vit les deux hommes prendre possession des biens amodiés, & se mettre courageusement au travail. La Mionette, levée avant le jour, couchée la dernière, menait régulièrement & son ménage, qui brillait comme pas un, & son étable, qui reçut deux ou trois moutons d'abord, une vache ensuite, & sa basse-cour, qui se peupla de tout un petit monde voletant, criaillant & coquetant. Bientôt la Claudette fut renommée comme habile couturière aux modes nouvelles. On se disputait ses journées.

Tant & si bien donc firent les Vipériaux, que, s'ils conservèrent encore leur nom, ils acquirent une réputation aussi bonne qu'elle avait été mauvaise. Nul ne parut

se souvenir de leur passé, & chacun applaudissait à leur présent.

Les adorateurs, ça va sans dire, vinrent à la Mionette; car, outre qu'elle était jolie, bien faite, économe & sage, tout faisait prévoir qu'au train dont marchait la maison, un jour viendrait où il y aurait à faire un partage de *conséquence*. Mais la Mionette semblait continuer son ancienne conduite à l'égard des poursuivants. « Je ne me veux point marier, » disait-elle. Seulement, si on lui demandait le pourquoi, elle ne répondait plus comme autrefois : « C'est parce que je veux entrer en religion. » Non; mais, prenant un certain sourire qui la rendait encore plus jolie, plus fraîche, plus gracieuse, elle repartait de sa douce petite voix d'oiseau : « C'est que je suis trop vieille à présent. » — Elle avait un peu plus de vingt-deux ans.

Cette réponse moqueuse qu'elle jetait en riant suffisait toutefois pour écarter les

amoureux. On était si mal venu à essayer des douceurs à son adresse, que les plus obstinés se rebutaient bien vite comme usant d'une peine perdue. Elle était cependant affectueuse au dernier point pour ses proches. Son père, son frère, sa sœur, avaient d'elle les plus tendres preuves d'amitié. Et le Blanchet, le petit Blanchet, revenu de la ville aussi, n'était pas oublié. Ombre vivante de sa maîtresse, qu'il suivait ou devançait partout, il était par elle embrassé, fêté, choyé, caressé.

Le soir, quand la famille veillait en cercle devant le foyer, & que la Mionette s'asseyait enfin pour se reposer un peu d'une active & remuante journée, le Blanchet sautait sur ses genoux, s'y couchait en rond, & s'endormait bientôt. Elle le flattait de la main, tenait sur lui ses yeux baissés, & semblait toute songeuse.

Parfois aussi, au lieu de prendre place autour de l'âtre pendant la veillée, la Mionette descendait vers la Loire, & n'en re-

venait qu'après une grande heure. Aucun de la famille ne savait où ni comment elle avait passé le temps, & aucun n'eût osé le lui demander, tant elle était considérée chez elle comme la douce & bonne maîtresse, & tant on aurait craint de sembler la soupçonner de choses dont on la savait bien incapable.

Quand le moment venait où par hasard elle prenait le chemin des oseraies, il se pouvait faire que les autres se dissent tout bas : « Voilà la Mionette qui *s'écarte.* » Mais aucun d'eux ne se fût avisé de la suivre même des yeux. C'était bien assez du Blanchet, qui, lui, ne se faisait pas appeler.

Quand Marcellin apprit le retour de la famille Gervais, son cœur battit bien fort à la seule idée de rencontrer, de voir la Mionette.

L'occasion s'en présenta bientôt. Un des champs affermés par les Vipériaux bornait la vigne des Bouvron.

Une après-dînée, la Mionette sarclait du froment pendant que Marcellin liait des ceps. Ils furent longtemps sans se parler, car c'était à peine s'ils osaient regarder l'un du côté de l'autre.

Enfin, comme en suivant les rangées de la vigne, il avait été amené tout près de l'endroit où travaillait la jeune fille, il s'aventura, non sans avoir hésité longtemps :

— Bonsoir, Mionette, fit-il.

— Bonsoir, Marcellin, répondit-elle, sans presque lever les yeux, & tout en continuant à arracher la nielle & les barbeaux (bluets).

— Te voilà donc heureusement revenue au village, & pour toujours? dit-il encore.

— Oui, répliqua-t-elle, en prenant lentement son pas, de manière à s'éloigner de Marcellin.

— Allons! c'est tant mieux, ajouta-t-il d'un air tout embarrassé; car il voyait

bien qu'elle refusait de converser avec lui. Pour ma part, j'en suis bien aise.

— Merci, Marcellin; bonsoir! dit la Mionette.

Et, s'étant redressée, elle alla sarcler à l'autre bout du champ.

Marcellin comprit encore mieux le refus de la jeune fille, & continua tristement sa besogne.

Quelques instants après, il fut dérangé par sa femme, qui venait le chercher pour quelque affaire à traiter au village, où on l'attendait.

Le soir, au souper, & sans que la conversation en eût amené le sujet, la Jeanne dit à Marcellin :

— Ça, toi, qu'est-ce donc que tu racontais tantôt à la Vipériaude? Je t'ai vu de loin lui parler.

— Moi, répliqua Marcellin un peu étonné, oh! rien; nous nous sommes dit bonjour & bonsoir, comme ça se fait, comme ça doit se faire entre voisins.

— Ah ! c'est bien, c'est bien ! il n'y a pas de mal à ça ; je croyais !...

— A propos de Vipériaux, reprit le père Bouvron, décidément ces gens-là ne sont plus reconnaissables ; autant les deux hommes étaient rien faisant & riboteurs, autant ils sont rangés & courageux.

— La prison leur a profité, fit la bru.

— Oui, pardieu ! mais ce n'est pas la prison seule ; m'est avis que cette famille doit remercier le ciel qui a pris la mère & leur a laissé la fille aînée ; car, si l'une était le mauvais ange de la maison, l'autre en est bien le bon.

— Ça n'en sera pas moins toujours une famille de voleurs, dit encore la Jeanne, en appuyant sur le dernier mot.

Marcellin eut un frissonnement.

— De voleurs ! de voleurs ! s'écria le père. Je suis, moi, pour cette charité qui dit qu'il y a miséricorde à tous les péchés, & surtout quand les bonnes actions sont les témoignages du repentir. Puis, du

reste, il n'y a eu là de voleurs que les deux hommes, & encore ont-ils été plus faibles que méchants; ils se sont laissé influencer par cette mauvaise créature qui était leur femme & leur mère; car, il faut bien le dire, une femme fait presque toujours reposer sur elle la fortune ou la misère d'une maison, comme elle en garde ou en perd l'honneur. S'il arrive malheur, il est bien rare que la femme n'ait pas à se reprocher d'avoir manqué d'économie ou de sagesse. Et c'est ce qui arriva chez les Vipériaux, comme ça arrive ailleurs.

Ici le père Bouvron fit une espèce d'arrêt, dont la Jeanne n'eut pas de peine à comprendre la signification; aussi ne fut-ce pas sans aigreur qu'elle écouta le vieillard, qui reprit ses propos :

— Quant aux filles, elles sont exemptes de tout reproche, & je ne crois pas qu'on leur doive rien imputer d'une faute que les hommes travaillent trop bien à effacer, pour qu'elle puisse se communiquer à des

innocentes. Voyez surtout cette Mionette; c'est toujours tenu simplement, sans aucun étalage de luxe, & il semble pourtant qu'elle soit couverte de choses riches & coûteuses.

Marcellin buvait avec ivresse les paroles de son père.

— Ça travaille, ça est soigneux, laborieux, économe, enfin c'est une femme comme il faudrait toutes les femmes.

La Jeanne ne se contint plus.

— Eh bien! répliqua-t-elle vivement, puisque cette Mionette est une femme si accomplie, si extraordinaire, & que vous êtes si indulgent pour les péchés de famille, il la fallait donner à votre garçon.

— Il pouvait, pardieu! plus mal rencontrer, dit sèchement le père, qui se leva de table & sortit.

Pour cacher les larmes que la colère & le dépit lui faisaient verser, la Jeanne gagna sa chambre.

Marcellin resta seul accoudé sur la table.

Jusqu'à ce moment il n'avait fait que ne pas aimer sa femme; ses sentiments pour elle n'étaient ni bons ni mauvais; mais tout à coup il en connut un profond : la haine.

Ce qui fit cependant que Marcellin ne laissa rien voir de cette aversion, c'est qu'enfin, après deux ans de mariage, la Jeanne devint grosse, & qu'à défaut d'une affection conjugale, il espérait avoir bientôt les joies paternelles : aussi le vit-on entourer de soins & de prévenances cette femme qu'il avait en horreur, mais qui était la mère de son enfant.

La Jeanne eut bientôt pénétré tout l'amour que Marcellin portait à cette créature, qui n'était encore qu'une espérance, & Dieu sait comme elle profita de cet avantage.

Marcellin supportait tout avec une héroïque indifférence. Il épiait les désirs, subissait les caprices, évitait les discussions, & même, sous le poids d'une impi-

toyable tyrannie, il semblait être moins triste. Il lui arriva plusieurs fois de sourire; &, si l'on avait pu regarder dans ses rêves du sommeil & des veilles, on aurait vu flotter un berceau dont les rideaux, entr'ouverts pour laisser contempler la face souriante d'un petit être, dérobaient de leur mieux la silhouette d'une femme qui se dessinait sur leur transparence.

XXXI

On était au milieu d'octobre, & vers la fin du même mois, Marcellin devait être père.

Or, cette année fut signalée dans la mémoire des hommes par les grands ravages que la *rivière de Loire* causa sur toute la longueur de son parcours. Malheureux

furent les villages qu'elle baigne, les champs qu'elle arrose, les cités qu'elle traverse.

Je ne veux point essayer de décrire ces tristes journées, qui sont trop rapprochées de notre temps pour qu'on les ait oubliées.

Bâti sur le flanc d'un coteau, le village où se passe cette histoire fut peu atteint par le fléau; quelques maisons seulement furent inondées. Quand on eut retiré de ces habitations les mobiliers et les récoltes, l'on n'eut donc rien à faire qu'à regarder passer tristement les eaux bourbeuses & bruyantes couvertes de débris.

Tous les points d'où l'on pouvait, en la dominant, découvrir la surface du fleuve, étaient encombrés de groupes nombreux, où se disaient & discutaient les horribles nouvelles qui arrivaient de toutes parts.

La chaussée du pont suspendu, qui était le lieu le plus propre à embrasser une grande étendue de la rivière, servait naturellement de point de rassemblement à une foule de curieux.

Marcellin, comme tous, était allé se donner l'affreux spectacle. En sortant, il avait recommandé à sa femme de garder la maison, lui persuadant que son état exigeait de fuir les émotions.

Comme il était monté sur la chaussée & prenait part à la conversation de quelques hommes, on entendit tout à coup un bruit sourd, une espèce de grondement profond, suivi de cris perçants poussés par plusieurs personnes qui couraient du côté du village.

L'eau, frappant de toute sa force contre la chaussée, en avait sapé les fondations & venait de s'y frayer subitement un passage.

Ce ne fut d'abord qu'une crevasse, que plusieurs fuyards purent franchir d'un saut; mais le courant se précipita si impétueux par cette trouée, qu'il eut ruiné une trentaine de pieds de la chaussée avant qu'on eût pu trouver des planches ou des échelles à jeter au travers, en guise de passerelles.

Huit ou dix personnes, au nombre desquelles était Marcellin, se trouvaient prises sur ce talus de maçonnerie, que l'eau rongeait bloc à bloc.

Déjà les câbles du pont semblaient à peine retenus dans les massifs où ils étaient liés, & de moment en moment on s'attendait à les voir déraper & laisser retomber dans le fleuve furieux la charpente énorme qu'ils soutenaient. Dans leur chute ils devaient inévitablement écraser ou entraîner les hommes retenus captifs au pied des colonnes qui servaient de support.

Un long cri de détresse s'élevait à la fois des deux rives; mais tout à coup à ce cri succéda un profond silence.

On venait de voir à quelque vingt pas de là une barque se détacher du bord, &, guidée par deux hommes, se lancer dans la direction de l'île improvisée. Ces deux hommes, dont le nom courut comme une rumeur d'admiration dans la foule, c'étaient le père & le fils Vipériau. Ils vont faisant

force de rames dans le courant qui ballotte leur embarcation, comme un ruisseau fait d'une simple coquille. Ils voguent, & bientôt la proue du bateau se présente à quelques pouces de la ruine. Iis semblent vouloir aborder ainsi; mais tel n'est point leur dessein. Ils se laissent glisser, & quand ils n'ont plus le massif de pierres à frôler, d'un vigoureux coup d'aviron ils entrent dans le remous qui se forme au-dessous de la chaussée. Ils touchent; deux des hommes qui se sont élancés dans la barque prennent aussi des rames, &, quand tous sont entrés, une traversée nouvelle commence, plus périlleuse que la première, car le bateau est lourd maintenant, & les abords du rivage qu'il faut atteindre sont d'un accès difficile. Ils partent & sont obligés de se laisser entraîner par le courant, n'osant faire prendre le flanc de leur barque par les vagues qui la heurtent avec fracas de leur dos énorme. Ils descendent, & la foule, dont les regards les suivent

avec anxiété, court le long du rivage.

Maintes fois les lames escaladent, comme avec une fierté joyeuse, les parois de l'embarcation; maintes fois ils donnent contre les débris dont les eaux sont couvertes. Enfin ils approchent du bord; déjà l'on tend les bras pour saisir l'amarre qu'ils vont jeter; déjà on les croit sauvés, lorsque du milieu d'une vague, s'élèvent en pleurant les longues branches noires d'un grand arbre déraciné, qui viennent s'appuyer sur le bordage du bateau, le penchent, le secouent, le chavirent...

Pendant un instant, qui fut un siècle, on ne vit rien à la surface du torrent que le fond jaune & moussu de la barque; puis des bras & des têtes parurent.

On jeta des cordes, on tendit des perches; quelques-uns, Marcellin entre autres, purent s'y accrocher, & furent retirés de l'eau; mais, parmi ceux que la Loire garda, & qui furent au nombre de cinq, on vit bientôt qu'il fallait compter les deux

Vipériaux : leurs corps ne furent retrouvés que six jours après, à trois lieues plus loin. Comme s'ils fussent morts en cherchant à se sauver l'un l'autre, ils se tenaient enlacés par les bras, & avaient été déposés ainsi contre la haie d'une prairie inondée.

Au même instant où le bateau sombrait, le tablier du pont, cessant d'être soutenu par les câbles, dont les attaches avaient cédé, s'abîmait & entraînait ce qui restait de la chaussée.

Au même instant aussi deux femmes s'évanouissaient. Est-il besoin de dire que ces deux femmes étaient, l'une la Jeanne Micalon, l'autre la Mionette Vipériaux?...

XXXII

Quand la Jeanne revint à elle, le premier objet qui frappa ses regards fut le visage

de Marcellin. Penché sur elle, il poussa un cri de joie en la voyant rouvrir les yeux; mais une matrone que l'on avait fait venir, ou plutôt qui était accourue, après avoir adressé une question à la jeune femme, se pencha vers l'oreille de Marcellin & lui dit :

— L'enfant est mort.

Alors Marcellin pleura.

Lorsque la Mionette reprit ses sens, & qu'elle ne vit auprès d'elle ni son frère ni son père, elle comprit tout son malheur.

— Où sont-ils ? fit-elle cependant.

La Claudette ne répondit point; elle sanglotait.

— Allons, dit la Mionette, allons, sœur, nous voilà orphelines ! Dieu reçoive ces chères âmes ! qu'il leur donne la paix & nous l'envoie aussi !

Et comme si la peine eût été une chose qu'elle était fière de dominer, elle se leva

& s'efforça de paraître calme ; mais la nature reprit bientôt ses droits : elle s'assit près de la table, s'y accouda, posa sa tête dans ses deux mains ouvertes, & pleura toutes les larmes de son cœur.

La maison était pleine de gens dont les propos & la désolation ne pouvaient qu'accroître la peine des pauvres filles. Elles auraient bien voulu qu'on les laissât seules ; de temps en temps elles levaient leurs yeux mouillés sur cette foule comme pour faire entendre leur désir ; mais les importuns devenaient toujours de plus en plus nombreux, & le vacarme des plaintes banales était étourdissant.

— Pourquoi donc y a-t-il là tant de monde ? cria tout à coup une grosse voix ; n'avez-vous pas vergogne d'ennuyer comme ça ces malheureuses enfants ? Allons ! allons ! laissez-les pleurer sans les regarder. Vous ne les consolez pas, au contraire. Videz la maison !

Cette voix était celle du père Bouvron.

La Mionette, en relevant la tête, vit la foule se disperser, & le vieillard venir, une main tendue.

— Pauvre brave & digne fille, dit-il en s'asseyant auprès d'elle, le bon Dieu t'éprouve durement aujourd'hui, mais il ne t'abandonnera pas, va. Tes hommes sont morts comme tous les hommes devraient pouvoir mourir, en cherchant à être utiles. Pour ma part, je leur dois la vie de mon garçon.

— Marcellin est donc sauvé? fit subitement la Mionette dont les larmes semblèrent un instant séchées par l'éclair de joie qui passa dans ses yeux; puis elle retomba dans sa douleur.

— Oui, Mionette, oui, il est sauvé! & grâce au dévouement de ton père, de ton frère; aussi bien, compte que mon garçon & moi nous sommes faits pour chercher à remplacer, autant que nous le pourrons, ceux que tu as perdus. Ne te fais faute ni de notre argent ni de nos conseils, & n'ou-

blie pas surtout notre profonde et vraie amitié. Si Marcellin n'est pas venu, c'est qu'il est auprès de sa femme, que la frayeur a rendue malade, même gravement, à ce que dit la releveuse, qui a envoyé chercher le chirurgien du bourg; mais, aussitôt qu'il le pourra, il viendra te presser aussi la main & te répéter ce que je viens de dire, à savoir : que si tu veux retrouver en nous la famille dont la mort t'a séparée, tu le peux.

— Merci, père Bouvron, merci! répliqua-t-elle. Je suis encore trop sous le coup de mon malheur pour savoir ce que je vais faire à présent; mais soyez bien sûr que je ne refuserai jamais l'emploi de votre amitié, si le besoin s'en montre. Quant à Marcellin, votre garçon, qu'il ne se dérange point pour moi; sa femme étant malade, il la doit soigner.

— C'est bien! petite, c'est bien! S'il ne vient pas, je pourrai toujours venir, moi, & je n'y manquerai pas.

— Et à chaque fois, père Bouvron, vous me ferez honneur & plaisir.

Le vieillard prit la main de la jeune fille, la serra, & sortit.

. . . . . .

Six jours plus tard, la cloche de l'église frappait l'air de ses coups égaux, & toute la population du village se pressait, triste & recueillie, sur le chemin de Collonges, par où on ramenait les deux corps du père & du fils Gervais. Ils furent inhumés avec tous les honneurs dus à leur belle action.

A ce cortége immense manquaient cependant deux hommes, dont l'absence n'étonnait personne, car on savait que chez eux aussi la mort avait passé.

Après l'inhumation, la plus grande partie des assistants revint avec le prêtre au logis des Bouvron.

Là, deux bières attendaient; l'une renfermait les restes de Jeanne Micalon, l'autre servait de berceau à l'enfant de Marcellin.

En l'arrachant du sein où il était mort, on avait tué la mère.

Ce jour-là, au village, il faisait sombre & froid dans l'air, dans le ciel, & plus sombre, plus froid encore dans toutes les âmes.

XXXIII

Malgré les ennuis qu'il avait à porter personnellement, le père Bouvron n'oublia pas la promesse faite à la Mionette : il visita la pauvre fille souvent.

Deux mois s'étant écoulés :

— Ça, petite, dit-il un jour à la Mionette, je t'ai promis des conseils; en as-tu besoin? A présent que tu dois être un peu revenue de ta grande première douleur, & que tu as bien pleuré sur les défunts, il faut

songer à ceux qui restent. Voyons, mon enfant, qu'as-tu envie de faire ? Ça n'est pas de la curiosité, c'est de l'intérêt que je te montre. Confie-moi tes projets comme à un sincère ami.

— Oh ! volontiers, père Bouvron, d'autant plus que je vous sais bien digne de toute confiance & capable de donner de bons conseils. Voici donc ce que j'ai pensé. Comme il est impossible que je continue à tenir les terres que mon père vous avait louées, je vais faire de mon mieux en prenant des hommes de journées pour les rendre ensemencées à la Noël, comme ça se doit; puis je verrai à m'arranger autrement. Je dis à m'arranger, parce que je ne m'inquiète pas de la Claudette ; elle va épouser Claude Vacher, c'est tout accordé.

— Ah ! oui, Claude, le garçon du gros Pierre, dit le père Bouvron. Bon, bon ! c'est un brave enfant, & qui ne sera pas sans quelques pistoles. Allons ! ça fera un joli couple. Dieu leur donne vie & pros-

périté! Eh bien, mais, quand la Claudette sera mariée, est-ce que tu ne songeras pas à en faire autant, toi, Mionette?

— Moi! oh non, père Bouvron; je suis trop vieille & trop triste à présent pour y penser.

— Trop vieille! bah! bah! Mais enfin que feras-tu?

— Je m'en irai.

— Tu t'en iras?

— Oui.

— Et où donc?

— Oh! je le sais bien!

— Est-ce que je ne peux pas le savoir, moi?

— A quoi ça vous servirait?

— Tu ne veux point me le dire?

— C'est inutile, père Bouvron.

Voyant qu'il désobligerait la Mionette en persistant, le vieillard ne continua pas ses questions, &, changeant pour ainsi dire de discours :

— Tu n'as peut-être pas encore bien ré-

fléchi, petite, en prenant comme ça l'ennui & le désespoir; tu devrais comprendre que tu as maintenant trop d'estime dans le pays pour le vouloir quitter. Enfin, tu n'es pas encore partie; j'espère que tu changeras de projet.

— Vous croyez, père Bouvron? fit la pauvre Mionette avec un sourire triste.

— Oui, je le crois. Adieu, petite, à revoir.

Le soir, l'heure du souper étant venue, le père Bouvron se trouvait à table en face de Marcellin, qui mangeait à peine & ne parlait guère davantage. Comme les servantes étaient occupées ailleurs :

— Voyons, garçon, dit-il, il s'est passé huit semaines déjà depuis la mort de ta femme, qui, entre nous soit dit, Dieu la repose! ne te rendait pas la vie bien douce; & tu en es encore aussi attristé que si tu avais perdu ce matin la plus chère des épouses.

Marcellin fit un mouvement pour parler, mais le père continua :

— Oh! je sais bien ce que tu vas me dire, qu'elle est défunte & qu'il n'en faut pas mal discourir; le ciel m'est témoin que je ne dis rien avec aigreur ni méchanceté; mais je peux bien faire entendre ce que je pense sans pour ça porter le moindre trouble à la pauvre Jeanne, que je désire être bien heureuse. Il n'en est pas moins vrai, mon enfant, que te voilà aussi avancé maintenant qu'il y a trois ans, lorsque je te tourmentais pour prendre une femme. Tu n'as pas voulu t'en mêler, c'est moi qui ai tout fait. Je t'avais donné une épouse, Dieu te l'a reprise; je ne te dirai pas : N'en parlons plus, ça serait dur et brutal; mais je te dirai encore : La maison ne peut pas rester comme ça.

— O père! s'écria Marcellin, plus un mot de mariage : j'ai trop souffert!

— Ah! fit le père avec une espèce de satisfaction qui n'était pas joyeuse, voilà

de la franchise! Tu dis que tu as souffert; je le sais, pardieu, bien! mais parce que tu as été mal servi une première fois, ce n'est pas à dire qu'à la seconde...

— Est-ce que vous auriez déjà jeté les yeux sur quelqu'un, par hasard, père?

— Hum! je ne dis pas tout à fait ça; cependant...

— Cependant... répéta Marcellin.

— Eh bien, oui, là! Je dis que, si tu n'étais pas aussi récalcitrant, si tu voulais me laisser seulement te faire entendre le nom d'une personne que je sais, il pourrait se faire qu'elle ne te disconvînt pas.

— Eh! nommez-la, pour que je la refuse & que ça soit fini, fit brusquement Marcellin.

— Voyons, c'est sérieusement que je te parle; il faut m'écouter de même.

— Oui, père, parlez.

— Eh bien, dit le père en hésitant, en cherchant les mots & les retournant vingt fois sur ses lèvres avant de les prononcer,

celle sur qui j'ai jeté les yeux... celle qui, je crois, ferait ton bonheur... s'appelle... Il s'arrêta.

— S'appelle comment ? dit Marcellin impatienté. Oh ! vous pouvez la nommer, car, quelle qu'elle soit, la réponse sera la même.

— Ma foi, tant pis ! elle s'appelle Mionette Gervais, ou Vipériau, si tu aimes mieux.

— Mionette Gervais ! s'écria le jeune homme, avec un mouvement que son père ne comprit nullement.

— Oui, Mionette Gervais, dit encore le vieillard.

Les yeux de Marcellin s'étaient comme éclairés d'un rayon d'espoir & de joie; mais tout à coup & bientôt cette lueur s'éteignit, &, laissant retomber lourdement sur la table la main qu'il avait portée à son front :

— C'est inutile d'y penser, dit-il; non, père, je ne peux pas épouser cette fille-là.

— Cette fille-là! répéta le père qui interprétait mal encore les paroles de son fils. Eh! morbleu, cette fille-là en vaut bien d'autres! Est-ce que, par hasard, tu serais, toi, de ceux qui voient encore sur son nom une tache si bien lavée par la mort de son père & de son frère?

— Oh! non, non! se hâta de répondre Marcellin.

— Est-ce que tu te croirais mésallié avec cette enfant qui a été le bon sauveur de toute sa famille, & qui est l'exemple du pays?

— Non, père, non!

— Est-ce que tu ne la crois pas digne d'être aimée, & capable d'aimer bien quelqu'un?

— Oh si!

— Est-ce qu'elle n'est pas encore jolie comme aucune?

— Oh oui!

— Proprette, rangée, sage, laborieuse?

— Je le sais.

— Crois-tu que tu aurais de la peine à te faire à sa compagnie?

— Je ne dis point ça.

— Eh ben donc! quel empêchement vois-tu à ce mariage?

— Oh! un bien grand.

— Et lequel?

— C'est que la Mionette ne voudrait point de moi.

— Ah! tu crois ça, toi?... Après tout, on ne peut dire ni oui ni non; mais veux-tu me laisser le savoir pour le plus sûr?

— Oh! c'est inutile, père.

— Allons, voilà que tu me réponds aujourd'hui comme elle l'autre jour : « C'est inutile. »

— Elle vous a répondu ça! De quoi parliez-vous donc ensemble?

— Elle me disait qu'elle pensait à quitter le pays encore une fois. « Où veux-tu aller? dis-le-moi, » lui ai-je fait. Elle m'a répondu : « C'est inutile; » si bien que je n'ai rien su.

— Quoi! fit vivement Marcellin, elle veut s'en aller, et elle refuse de dire où elle va?

— Mon Dieu, oui! Il semble que ça te fasse quelque chose?

— A moi! oh! non, ça me paraît drôle, voilà tout, répliqua le jeune homme, en s'efforçant de paraître calme & indifférent.

— Eh ben donc, pour en revenir à nos propos, acquiesces-tu, garçon, à ce que je lui parle?

— Non, père; tant à faire, il vaudra mieux que je lui parle moi-même, je crois.

— Pardieu, oui! s'écria le vieux Bouvron tout joyeux. Tu lui en causeras donc?

— Oui, père.

— Et quand?

— A première occasion.

— Je te la fournirai demain, l'occasion, si tu veux.

— Eh bien, oui, demain.

— C'est entendu. Bonsoir, petit!

— Bonsoir, père!

Et, prenant chacun une lampe, les deux hommes gagnèrent leur chambre; car dix heures sonnaient à la paroisse.

En dormant, le père Bouvron fit de beaux rêves.

Marcellin ne dormit point.

XXXIV

Le lendemain soir, comme les filles Gervais achevaient de souper, la porte de leur maison s'ouvrit, & elles virent entrer le père Bouvron.

— Bonsoir, petites, fit-il. Et, s'adressant à la Claudette : — Il faut, toi, que tu viennes avec moi chez la mère Villet, ma sœur, qui te veut commander des robes pour ses filles. Elle m'a prié de te venir quérir. Il paraît que c'est pressé; allons, viens!

— J'y vas donc, répondit la Claudette.

Et elle suivit le père Bouvron.

La Mionette, demeurée seule, éteignit la lampe, s'assit auprès du feu qu'elle tisonna; puis, laissant tomber ses mains sur ses genoux, où le Blanchet était déjà venu prendre place, elle regarda, toute songeuse, la flamme qui tordait ses langues pointues d'or & de sang.

Elle était là depuis un instant, lorsque la porte s'ouvrit de nouveau.

Le Blanchet grommela.

— Qui est là? demanda-t-elle sans trop se déranger; ça n'est point déjà toi, Claudette?

— Non, répondit-on, ça n'est pas la Claudette, c'est un autre. Bonsoir, Mionette!

— C'est toi, Marcellin, fit la jeune fille en se levant subitement, au grand déplaisir du Blanchet; je ne m'attendais pas à ta visite ce soir.

— Je n'en doute point, Mionette ; cette visite te déplairait-elle ?

— Tu sais bien que tes visites ne m'ont jamais déplu, Marcellin, dit-elle en se rasseyant.

— Cependant tu les a évitées plus d'une fois, dit Marcellin, pendant que le Blanchet reprenait sa place sur les genoux de sa maîtresse.

— Parce que je le devais.

— Et à présent, crois-tu que tu le doives encore ?

— Tu le sais mieux que moi, Marcellin.

— Allons, tu es toujours la même, & bien fin sera celui qui connaîtra le fond de ta pensée.

— Puisque tu me fais comme un reproche, je te dirai que tu l'as cependant connue tout entière une fois.

— Oui, c'est vrai ! Donc, si tu m'as accordé un jour cette confiance, je viens te demander d'en faire de même encore. J'ai

su par mon père que tu as l'intention de quitter le pays. Est-ce bien résolu?

— Oui.

— Mais où veux-tu aller? au couvent, peut-être?

— Non, pas au couvent.

— Ah! voilà déjà un petit aveu; merci, Mionette. Comme je sais que tu n'es point menteuse, je te crois sur ta première parole. Mais, si tu ne vas pas au couvent, dis-moi où c'est; achève d'être franche.

— Écoute, Marcellin, tu as été & tu es encore la personne de qui le mépris me serait le plus pénible, & de qui la considération m'est la plus précieuse. Je peux dire ça sans paraître coquette ni malhonnête, parce que tu sais les choses de ma vie d'autrefois. Tu m'as demandé un jour de t'expliquer ma conduite : je l'ai fait, je veux le faire encore, parce que je tiens à ce que tu voies clair dans cette existence que je te dois & dont je te suis reconnaissante.

Marcellin écoutait tout étonné.

—Oh! je vois bien, continua la Mionette, que tu ne me comprends pas, que mes paroles te sont couvertes & mystérieuses; mais je vais les rendre plus claires. Souviens-toi de ton voyage à la ville, Marcellin!

— Oh! est-ce que je peux l'avoir oublié?

— Il te souvient sans doute d'une rencontre que tu fis sur la route? Une dame te prit dans sa voiture, tu logeas chez elle, &, comme tu parus me porter de l'intérêt, tu lui appris mon nom, tu lui dis ce que j'étais; puis tu vins chez moi, ayant rencontré Claudette & le Blanchet dans la rue; puis de chez moi tu retournas chez elle; & de chez elle tu revins au village, où tu restas sans nouvelles de la dame... ni de moi.

— C'est vrai, tout ça; comment le sais-tu?

— Faut-il donc t'expliquer les choses comme à un enfant? Sans que j'en dise

plus, ne comprends-tu pas qu'après ton départ la dame s'est inquiétée de moi, m'a trouvée, & qu'elle est devenue ma providence ?

— Ah ! je comprends à présent, fit Marcellin.

— Ce n'est pas trop tôt, reprit la Mionette en souriant. Sache donc en outre que cette bonne personne, après m'avoir découverte, a fait pour moi, pour nous tous, ce qu'aurait fait la meilleure des mères, si cette mère était riche & puissante. C'est elle qui m'a eu du travail productif; c'est elle qui a payé pour l'apprentissage de ma sœur. Quand nos hommes étaient en prison, elle allait les voir, les conseillait, les encourageait à se préparer à une meilleure vie. Quand ils furent sortis, grâce à elle encore, ils se placèrent, & j'eus le bonheur de les voir reprendre goût & courage au travail. Enfin, après deux ans et demi de séjour à la ville, c'est elle qui nous a engagés à revenir ici.

— Il faut retourner dans votre pays, nous a-t-elle dit; là-bas, mes enfants, votre bonne conduite effacera le passé qu'on vous connaît. C'est là où s'est faite la faute qu'il faut que se montre la réparation. Ici, fussiez-vous tant et plus honnêtes et laborieux, rien ne s'en saura jamais chez vous, & toujours, en voyant votre maison fermée, on continuera à dire : « C'était là « qu'habitaient les Vipériaux, une famille « de paresseux et de mauvais sujets, dont « la police a bien fait de purger le vil- « lage ! » Et la honte restera sur vous. Allez donc faire que cela ne soit pas ainsi; allez montrer ce que peut faire une bonne résolution.

— Et l'exemple d'une brave fille, interrompit Marcellin; c'est ce qu'a dû ajouter la dame.

— Laisse-moi finir dit la Mionette en rougissant un peu. Nous fîmes bon accueil à ce conseil, &, quand nous dûmes partir, ce fut elle qui loua pour nous

sous sa caution les terres que nous devions travailler; en sorte qu'en arrivant ici, nous n'eûmes qu'à nous mettre à l'œuvre. Nous espérions que la chose irait à bien, Dieu aidant; mais nous avions compté sans la mort. Maintenant qu'elle nous a visités, il a donc fallu songer autrement. J'ai écrit à la dame notre malheur, & la dame m'a répondu. J'ai là sa lettre, que je vais te faire lire.

La Mionette allongea le bras, ouvrit le tiroir d'une table qui était à côté d'elle, & y prit un papier qu'elle donna à Marcellin.

Il le déplia, & lut à demi-voix ce qui suit :

« Dieu vous afflige, chère enfant, je vous plains & je pleure avec vous. Ne vous désolez cependant pas trop : ayez du courage encore, de l'espoir toujours. Votre sœur, dites-vous, trouve un parti avantageux : c'est bien ! Servez-lui de mère jus-

qu'à ce qu'un bon époux soit devenu son soutien. Son mariage vous laissera seule, car je connais vos intentions.

« Si cette solitude vous effraye ou vous ennuie, n'oubliez pas, chère petite, que vous avez en moi une compagne, une amie prête à vous recevoir, à vous consoler. Venez, ma fille, venez : vous serez heureuse, je crois, avec nous. Notre maison est la vôtre. Vous ne pouvez y apporter que la bonté, la douceur, la bénédiction. Vous vivrez avec nous, comme nous, & je devrais dire pour nous, car mon frère vous aime plus que moi, sinon autant. Venez être notre enfant bien chérie. Vous viendrez, n'est-ce pas ?

« Élisa de Vernon. »

— C'est ainsi qu'elle s'appelle, cette dame ? dit machinalement Marcellin, en rendant la lettre. Et qui est-elle donc ?

— Ses actions le disent bien assez, répondit la Mionette. C'est une de ces bra-

ves âmes comme le bon Dieu en laisse encore quelques-unes sur la terre, pour qu'on ne croie pas à la toute-puissance du mauvais ange. Elle est fort riche. Elle fut mariée, jeune encore, à un homme qui l'aimait beaucoup, mais qu'elle perdit bientôt.

Un fils qu'elle avait & qui pour elle était tout dans le monde, est mort aussi. Alors ce cœur affligé a reporté sur les malheureux, sur les souffrants, tout cet amour dont les objets lui manquaient. La vie de cette femme se passe à chercher de bonnes œuvres & à les accomplir. Elle devient la mère des orphelins, la sœur des pauvres filles isolées dans le monde.

Son frère, ancien marin retiré, est venu mettre sa fortune en commun avec celle de sa sœur, qui lui fait partager ses bienfaits.

Parmi les gens que ces deux êtres ont secourus, je peux bien dire que je suis la préférée. N'était qu'il y allait de l'avenir

de toute ma famille & de notre honneur à rétablir un peu, si c'était possible, je n'aurais jamais voulu quitter cette maison où j'étais comme une fille. Aussi, maintenant que je n'ai plus de famille, je compte bien y retourner pour tâcher d'y vivre heureusement, tranquillement, & de rendre en soins, en amitié, au frère & à la sœur tout ce qu'ils m'ont fait en affection & en argent.

— Ainsi tu as répondu à la dame?... dit Marcellin consterné.

— Oui : que j'irais auprès d'elle, car je croirais être ingrate de n'y point aller, comme j'aurais cru l'être en ne te disant pas ce que tu viens d'entendre; en quoi tu as pu bien comprendre quelle reconnaissance je te dois, à toi qui m'as valu ces amitiés.

— Oui, fit le jeune homme.

Et il resta silencieux, les yeux baissés.

— A quoi donc penses-tu ? demanda la Mionette, que ce silence inquiétait.

— Je pense, répondit-il en gardant toujours sa triste attitude ; je pense que tu as bien fait de faire ce que tu as fait.

Puis, tout d'un coup, se levant :

— Bonsoir, Mionette, bonne nuit, il est tard ; je m'en vas ; adieu !

Et il sortit sans avoir changé de visage.

La Mionette le regarda s'en aller avec une pénible surprise. Quand il eut refermé la porte :

« M'aime-t-il encore, ou ne m'aime-t-il plus ? » murmura-t-elle.

Puis, comme elle ne savait quelle réponse se faire, & que dans l'un ou l'autre cas elle ne pouvait rester indifférente, elle souleva le Blanchet qui dormait sur ses genoux, se pencha pour l'embrasser, & en l'embrassant ses yeux se mouillèrent.

XXXV

En regagnant sa demeure, Marcellin se disait :

« Oui, sans doute, je serais égoïste & méchant si j'osais seulement penser à me proposer pour mari à la Mionette. Ce serait lui offrir la peine & le malheur au lieu de la tranquillité & du bonheur qui l'attendent. Bien certainement elle ne voudrait jamais croire que j'ai pu épouser une femme sans l'aimer ; &, si elle était unie avec moi, elle se figurerait toujours que l'affection de l'épouse morte fait tort à celle de l'épouse vivante. Que suis-je, moi, à côté d'elle ? Un vieux, un veuf, c'est-à-dire un homme qui a dû donner son cœur... ou le vendre, tandis que la

Mionette, si elle m'a aimé, n'a jamais eu d'autre amour. Elle n'a souffert l'affection de personne. Sa première inclination est la seule. Elle n'a pas porté le nom d'un autre homme, habité sous le même toit que lui, tandis que moi j'ai vécu trois ans avec une femme que je n'ai point aimée, c'est vrai, mais que je suis censé avoir aimée. Non, je ne peux pas être son mari; je ne veux pas songer à lui en faire la demande; elle me refuserait, & ce refus me ferait trop de mal! J'aime mieux qu'elle parte, qu'elle s'en aille pour toujours, en restant, moi, dans le doute de ses pensées. Autrefois, c'était elle qui se croyait indigne de moi, & elle avait tort; aujourd'hui, c'est moi qui suis indigne d'elle! je le dis, oui, & j'ai raison. »

En se parlant ainsi, Marcellin arriva chez lui.

Le père Bouvron attendait assis près du feu; car, après avoir mis dans la confidence de la ruse la petite Claudette, qui

s'y était prêtée, il était revenu guetter le retour de son fils.

— Eh ben ! lui dit-il aussitôt qu'il l'aperçut, où en sommes-nous, garçon ? La petite est-elle toujours décidée à quitter le pays ?

— Mon Dieu, oui ! répondit Marcellin, d'autant plus qu'elle a promis, & que je lui ai conseillé de tenir sa promesse.

— Diable ! c'est donc que vous ne vous convenez ni l'un ni l'autre ?

— Il faut bien.

— T'a-t-elle fait comprendre que l'aversion vienne d'elle, ou est-ce de ta part qu'elle dérive ?

— Hélas ! père, je crois que c'est plutôt la première chose qu'il faut penser, car pour moi je ne vois pas en quoi cette brave & jolie fille pourrait me déplaire.

Marcellin répondait ainsi parce qu'en parlant de la Mionette il aurait cru manquer à toutes les lois de son amour, s'il

avait laissé penser qu'elle ne fût pas digne de lui.

— Eh ben, à la bonne heure ! s'écria le père. Elle te convient ; tu la trouves brave & jolie, & tu la nommes ainsi sans qu'on te le fasse dire ; ça me suffit. Je sais à quoi m'en tenir de ton côté, & je m'explique le reste. Comme tu as toujours été un garçon différent des autres, touchant les affaires d'amourettes, dont tu ne t'es jamais embarrassé, il arrive qu'en face d'une jeune fille qui te plaît, & que tu te sens prêt à aimer, ton cœur a battu si fort, que ça t'a étourdi ; tu n'as plus su où tu en étais ; & tu t'es sauvé comme un capon, sans dire à la Mionette ce que tu ressens pour elle. Je m'y connais, va ! La première fois que je fus mis en conversation avec ta pauvre bonne défunte mère, je fus de même. Mais, Dieu merci, j'avais un père qui me tira d'embarras en parlant à ma place ; & moi, qui suis ton père, je veux faire pour toi ce que mon père fit pour moi. Il n'est pas

possible, après tout, que cette fille te refuse. Tu es veuf, c'est vrai, mais tu n'as pas de marmots; autant dire que tu es garçon. Tu n'es encore ni ridé ni blanchi, que je sache. Tu est fort comme aucun, honnête & riche à l'avenant. Qu'est-ce donc qui te manque? Elle serait, pardieu! ben difficile, la petite!

— Mais, père, observa le jeune homme tout troublé des paroles rapides & nombreuses du vieillard, s'il est dans ses intentions de ne se point marier?

— Ta, ta, ta... point marier! point marier! Règle commune : une fille qui ne se veut point marier est celle qui ne peut le faire à son goût. C'est une décision dont on la peut toujours faire revenir avec un beau visage, un bon caractère, joints à quelque fortune. Laisse-moi faire. Tu dis, toi, qu'elle te convient; que tu l'aimes ou tu l'aimeras. C'est bon; je me charge du reste.

— Mais vous allez trop vite, père, &

peut-être bien que la Mionette, si vous lui imposez...

— Se fera violence pour t'aimer & pour t'accepter ; tant mieux ! ce sera une chose dont vous me remercierez tous deux. Dès à présent, je m'occupe sérieusement de cette affaire ; ça ne te regarde pas, entends-tu ?

— Faites donc ! répliqua tout doucement Marcellin, avec un sourire qui n'était point de mépris.

— Oui, sans doute, je ferai, & je suis sûr de faire du bon travail, dit le père Bouvron.

XXXVI

Le lendemain matin, vers neuf heures, le père Bouvron entrait chez la Mionette, qu'il trouva ravaudant quelques vêtements.

— Bonjour, petite, fit-il; où est ta sœur?

— En journée, répondit la jeune fille.

— Donc tu es seule?

— Oui.

— Bon! c'est ce que je voulais; car nous avons à parler tous deux sans qu'il soit besoin qu'on nous entende.

Le vieillard prenait un air de mystère.

— Vous pouvez dire, père Bouvron; j'écoute.

Le père Bouvron s'assit, posa son gros chapeau sur la table où il s'accouda, & d'un ton résolu :

— Çà, fillette, dit-il, tu sais que mon Marcellin est amoureux de toi.

— Amoureux de moi! répéta tout bas la Mionette en rougissant.

— Si tu ne le sais pas, je te le fais savoir, là! sans prendre les chemins détournés. Et maintenant que te voilà instruite de cet amour, dis-moi franchement s'il te déplaît que mon garçon ait eu cet avisement.

Comme elle hésitait, il continua :

— Voyons, mon enfant, sois sincère en tes paroles ; fais-moi bien savoir ce que tu penses de cette chose, afin que je voie ce qu'il peut en advenir. Te répugne-t-elle, ou est-ce qu'elle t'agrée ?

— Me répugner ! dit-elle enfin, & pourquoi me répugnerait-elle ? Au contraire, j'en aurais beaucoup d'honneur.

— Bon ! bon ! laissons là l'honneur. Cet amour ne te répugne pas, c'est alors qu'il t'agrée ?

— Mais... fit la Mionette, en s'empourprant de plus en plus.

— Oh ! oh ! s'écria le père Bouvron, voilà un mais & une couleur de front qui en disent plus qu'il n'en faut. Et morbleu ! puisqu'il en est ainsi, pourquoi songerais-tu à quitter le pays ? Mon garçon t'aime, j'en suis sûr ; tu n'es pas loin de le lui rendre... & vous laisseriez échapper, faute de vous entendre, un bonheur que vous pouvez saisir en vous donnant

la main ? Ça ne se peut pas... non ! ça ne se peut pas !

La Mionette croyait entendre parler le Dieu du ciel. Elle en eut une émotion si profonde, que tout à coup, prise d'un tournement de tête, elle s'affaissa sur sa chaise.

Le père Bouvron fut d'abord assez embarrassé. Il s'était levé pour appeler quelqu'un.

« Mais, bah ! se dit-il, ces défaillances de femmes ne sont point dangereuses. »

Il frappa dans les mains à la jeune fille. Puis, ouvrant subitement la porte, & avisant un enfant qui s'amusait non loin de là :

— Petit, dit-il en lui donnant un gros sou, va chez nous, cours, & dis à Marcellin qu'il accoure ici... vite !

Le gamin partit au galop de ses jambes dégagées.

Alors le père Bouvron rentra, prit un peu d'eau, & en frotta les tempes de la jeune fille, qui se reconnut bientôt.

Le petit messager n'alla pas loin sans rencontrer le jeune homme qui, plein d'inquiétude sur la démarche de son père, se promenait dans la rue en l'attendant.

Marcellin vint donc tout ému, tout tremblant. Quand il parut devant la Mionette, elle avait complétement repris ses sens.

— Allons, garçon, cria le père, allons, touche dans la main à cette bonne petite, & que ça soit vos premières fiançailles.

Marcellin s'approcha, &, comme sous l'étonnement d'une félicité imprévue, s'agenouilla pieusement devant la Mionette, qui, le regardant avec tendresse :

— C'est donc vrai, Marcellin, que tu m'aimes toujours ?

— Oh ! oui, toujours ! exclama le jeune homme, toujours ! Je n'ai jamais aimé que toi, &, si tu acceptes mon amour, Mionette, sois bien assurée qu'il est aussi purement, aussi entièrement à toi aujourd'hui qu'au moment où je te l'ai avoué dans les oseraies.

— Je n'en doute point, va! dit la Mionette avec toute l'heureuse franchise de son cœur.

Le père Bouvron ouvrait de grands yeux, & ses deux bras pendaient immobiles :

— Dans les oseraies!... Toujours!... Je n'ai aimé que toi... répéta-t-il. Ah ça! que diable dites-vous donc là? & à quel jeu jouez-vous, s'il vous plaît, vous autres?

— Eh! père, au jeu de l'amour, répondit Marcellin, un jeu dont toutes les parties ne sont pas si douces que celles d'à présent, n'est-ce pas, Mionette?

— Las non! dit-elle.

— Ma foi! fit le vieillard avec un geste de joyeuse indifférence, je ne comprends rien aux mystères que vous me faites; ce que je sais bien, c'est que, si vous êtes heureux, comme je l'espère, vous me devrez une fameuse chandelle.

— Ah! père Bouvron, soupira délicieusement la Mionette, en tendant une main au brave homme, c'est bien bon, le bonheur!

XXXVII

Le mariage des jeunes gens fut arrêté; mais le secret s'en garda scrupuleusement jusqu'au moment où les convenances des deuils permirent de le faire savoir.

La Claudette se maria le même jour que sa sœur.

La cérémonie fut simple & eut lieu avant le jour. Le père Bouvron conduisit la belle-sœur de son fils jusqu'à l'autel, & la voulut remettre paternellement au bras de Claude Vacher.

Au sortir de l'église, les deux sœurs allèrent s'agenouiller sur la tombe de leurs défunts chéris; puis Claude Vacher emmena sa femme dans un village voisin, chez une tante qu'il avait, & chez qui se passa la huitaine des noces.

La Mionette monta avec Marcellin dans le char à banc du père Bouvron, & ils prirent le chemin de la ville, où madame de Vernon & son frère les attendaient, & où ils furent reçus comme deux enfants bien-aimés.

Le Blanchet ne fut pas oublié... dans la voiture encore, il eut sa place sur les genoux de sa maîtresse.

— Ayons-en bien soin toujours, disait-elle en le montrant à Marcellin, car c'est à lui que nous devons d'être l'un à l'autre.

— C'est vrai, pourtant, répondait Marcellin. Oh! va, je n'ai pas oublié le riot de la Trébuche, & le mauvais tour que je lui ai joué, à ce pauvre petit.

— Ni comme tu me tiras courageusement de l'eau.

— Ni comme tu me soignas quand j'étais tombé de l'arbre.

Et de propos en propos, ils remontaient aux chers souvenirs de leur vie encore si courte & déjà si remplie d'événements.

La journée était magnifique; Marcellin fouettait la jument, qui trottait toute fringante; & de temps en temps, se penchant comme pour parler, il volait un baiser à la Mionette, qui le rendait bien vite au Blanchet, pour ne pas trop laisser voir sa rougeur & son émotion.

. . . . . .

XXXVIII

Deux ans plus tard, par un beau coucher de soleil, Marcellin & son père étaient assis chacun sur un des bancs de pierre placés des deux côtés de la porte, devant la maison.

La Mionette parut sur le seuil, portant sur ses bras un frais & gaillard petit garçon qui, voyant son père, tendit vers lui

ses mains potelées. Marcellin prit l'enfant, l'embrassa, &, comme il allait le rendre à sa femme :

— Non, dit-elle, garde-le un peu; les servantes sont occupées au trempage de la lessive, il faut que je m'inquiète du souper.

Et elle rentra.

Marcellin mit l'enfant à califourchon sur un de ses genoux, & le fit galoper en disant un refrain de chasseur.

— Hé! petit, cria peu après le grand-père, ne veux-tu point venir vers moi?

— Allons, Antoine, va vers le grand, dit Marcellin en posant à terre l'enfant qui, tout en vacillant, se mit en marche pour aller se jeter dans les bras ouverts du père Bouvron.

Puis Marcellin le rappela, & le petit revint; puis le grand tendit encore ses bras, & l'enfant y courut encore, & ainsi plusieurs fois; &, à chaque traversée qu'il faisait pour aller demander un gros baiser, c'étaient de grands éclats de rire; puis le

Blanchet, se mettant de la partie, aboyait tout joyeux en voyant courir son petit maître, qu'il tirait doucement par sa robe, & dont il léchait amoureusement les mains.

Ce bruyant manége durait depuis quelques minutes déjà, lorsque Marcellin, entendant des pas venir, leva la tête, & vit devant lui une pauvre femme, les pieds presque nus, la tête enveloppée dans une vieille cravate grise, & couverte d'une espèce de robe en indienne toute changée.

Cette femme portait, pendue par une courroie à son cou, & lui tombant sur la poitrine, une petite boîte de sapin qui n'avait plus que la moitié de son couvercle, & qui contenait, en désordre, des flottes de fil, des paquets d'aiguilles et des quarterons d'épingles.

— Tiens! Mionette, cria-t-il en se penchant vers la porte, achète quelque chose à cette femme qui vend de la mercerie.

Et il continua de jouer avec son enfant.

— Je n'ai pas grand besoin, dit la Mio-

nette en se montrant, & en jetant un regard de pitié sur la pauvre marchande; mais ça ne fait rien, entrez.

— J'ai bien soif! Voudriez-vous me donner un peu d'eau? dit la femme, qui suivit timidement la Mionette.

— Mon Dieu, oui! répondit la Mionette.

Et, comprenant que la marchande pouvait avoir d'autres besoins, elle mit sur la table, en même temps qu'un verre & un pot de piquette, une moitié de saucisson cuit du matin, & la couronne de pain bis qu'elle trouva entamée dans la huche.

— Asseyez-vous, dit-elle, buvez & mangez.

Puis, pour ne pas intimider la marchande, elle continua, sans la regarder, les apprêts du repas.

S'apercevant que la femme hésitait à se servir :

— C'est pour vous, ce qui est là; donc ne vous gênez pas, ajouta-t-elle.

— Merci, bonne dame, je n'ai plus ni faim ni soif, répliqua la marchande.

— A votre aise, fit la Mionette, qui allait & venait dans la chambre; d'où arrivez-vous donc ainsi?

— Oh! de bien loin! de plus de cent lieues! de Paris.

— Et où allez-vous?

— Hélas! je vais devant moï, je cours le monde, comme vous voyez, en offrant quelques bagatelles aux bonnes gens qui comprennent bien que je mendie plus que je ne vends, et qui m'assistent comme vous venez de le faire.

— Votre vie est bien triste! vous n'avez donc aucun parent avec qui vous retirer? Vous n'avez donc pas un pays de naissance où vous arrêter?

— Oh si! famille & pays, j'ai encore l'un & l'autre, mais il y a bien longtemps que je les ai quittés, & ils m'ont oubliée.

— Quel âge avez-vous donc?

— Trente & un ans.

— Trente & un ans ! s'écria la Mionette en fixant ses beaux yeux heureux sur le visage amaigri & basané de la femme. Jésus ! on vous en donnerait plus de quarante !

— Je le sais ; mais j'ai tant d'années de misère !

— L'ennui ! la misère ! oui, je les connais, ça ne rajeunit pas.

— Oh ! non, fit la marchande en se levant & en tendant sa main osseuse vers la Mionette qui y mit la sienne. Merci, brave dame, vous avez été bien charitable pour moi, je ne vous oublierai pas.

En parlant ainsi, elle pressait fortement la main qu'elle tenait.

La Mionette s'étonnait qu'une aussi vive marque de reconnaissance fût le prix d'un aussi maigre bienfait.

— Adieu ! dit encore la pauvre femme.

Et elle se dirigea vers la porte, où Marcellin se tenait debout avec son enfant sur un bras.

— Oh ! le bel enfant ! il est à vous, sans doute, madame ? demanda-t-elle en se tournant vers la Mionette. Voulez-vous me permettre que je l'embrasse ? je sens que ça me donnera du courage au cœur pour continuer mon chemin.

— Pardieu ! embrassez-le, reprit Marcellin, en penchant le petit tout étonné vers la pauvre femme, qui le baisa bruyamment sur les deux joues, & s'éloigna en traînant ses pieds fatigués.

La Mionette, Marcellin & le père Bouvron regardaient tristement s'en aller cette femme. Bientôt ils la virent, au détour de la rue, s'asseoir sur une grosse pierre servant de chasse-roue, se tourner de leur côté, les considérer immobile, puis joindre ses deux mains ouvertes & y laisser tomber sa tête. Au mouvement qu'elle faisait, ils comprirent qu'elle pleurait, qu'elle sanglotait.

La Mionette courut vers elle, & lui posant une main sur l'épaule :

— Qu'avez-vous donc à vous désoler ainsi, pauvre femme? Êtes-vous malade? Avez-vous besoin de quelque chose? Revenez chez nous, vous y trouverez secours & consolation.

— M'avez-vous bien regardée? dit la mendiante en relevant son visage mouillé; mes traits ne vous sont-ils pas revenus en mémoire?

Comme la Mionette hésitait à répondre:

— Mionette Gervais, ajouta-t-elle, ne vous souvient-il plus d'avoir eu une sœur?

— Nanon! c'est toi? s'écria la Mionette. O ma sœur! ma pauvre sœur!

Puis elle ouvrit ses bras pour y presser la malheureuse.

Les deux hommes s'étaient rapprochés.

— Marcellin, dit la Mionette, c'est ma sœur.

— Eh bien, répliqua Marcellin, si c'est ta sœur, c'est donc aussi la mienne. S'il lui agrée d'être avec nous, qu'elle y reste; elle ne sera pas de trop, au contraire; plus

il y a de bouches à la table du paysan, plus il y a de bras à ses terres, & mieux le travail s'en porte.

Et, ayant pris la Nanon par la main, il la mena dans la maison.

Quand il eut passé le seuil :

— Sœur, lui dit-il encore, soyez la bienvenue si notre vie vous convient.

La Nanon ne répondit point, les pleurs & l'émotion étouffant sa voix, mais elle se jeta au cou de son beau-frère, qui la consolait :

— Ne pleurez plus, allons, du courage! puisque vous avez eu souvenance qu'il vous restait une famille, vous avez bien fait de la venir rejoindre. Quand vous serez soulagée & remise, vous nous direz, si bon vous semble, l'histoire de vos malheurs, ou vous la garderez secrète; en tout cas, il faudra tâcher de les oublier pour être heureuse avec nous.

— Hélas! dit la Nanon quand elle put retrouver la parole, à quoi bon vous dire

mon histoire? Ne ressemble-t-elle pas à celle de toutes ces folles qui achètent une orgueilleuse joie au prix de la honte & du déshonneur, & qui sont assez simples pour croire que l'avenir tiendra les promesses du présent? Étourdies, insouciantes, elles jettent à deux mains & en riant, sur leur route pleine de soleil, leurs heures de soleil & d'amour, comme font les enfants des bluets & des pavots qu'ils ont butinés dans les blés, en cassant les épis. Mais la vieillesse vient pour la femme folle comme l'hiver vient pour l'enfant. Plus d'ardeur, plus d'amour dans le cœur de la femme, plus de fleurs des moissons dans la robe de l'enfant. Aux plaisirs dévorants succède l'ennui; au luxe éblouissant, la misère; à l'espérance, le dégoût & le découragement. Voilà mon histoire, frère. Mais quand, au milieu de l'hiver, un voyageur transi trouve sur sa route un foyer hospitalier, il s'en approche & s'y réchauffe, & la vie prête à s'éteindre lui revient. Je suis ce

voyageur, triste, glacé, souffrant; vous m'offrez la flamme qui ranime en m'offrant votre amitié, je vais travailler à en devenir digne. »

La Nanon oublia bien vite, au milieu de la vie calme où elle rentrait, les orages d'ivresse ou de désespoir de son existence passée; & souvent, aujourd'hui, en contemplant le visage rayonnant de la Mionette, qui semble se mirer dans le front rose de son plus jeune enfant endormi, la Nanon, qui berce le petit être, s'écrie en elle :

— Oh! si je n'avais jamais quitté le village!

Septembre 1857.

LA RONDE DU LOUP

LA

RONDE DU LOUP

I

La mère Martine avait plus de nonante ans, & avec ça une santé de jeunesse. Elle faisait encore ses quatre repas, dormait sa nuit & employait son jour à surveiller toutes choses dans la ferme.

A vrai dire, son dos était voûté, &, pour marcher, elle s'appuyait sur un bâton;

cependant elle faisait encore plus de pas, à elle seule, que tous les autres de la maison ensemble. Quand le soir venait & qu'on tenait la veillée, la mère Martine prenait un rouet, puis son pied, ses doigts allaient si bien qu'à l'heure de la couchée elle avait toujours garni sa bobine d'un fil qui n'était pas mal fin.

La mère Martine était petite & maigre. Ses yeux brillaient encore dans leurs fossettes profondes, comme des vers luisants, le soir, sous les voûtes des buissons. En riant, elle faisait voir encore deux ou trois petites dents blanches qui empêchaient son menton de faire trop carillon avec son nez. Sa voix tremblotait un peu beaucoup, mais personne pourtant ne savait dire mieux que la mère Martine les chansons du vieux temps. Aussi l'hiver, pendant les longs soirs, on l'entourait & on l'écoutait sans se lasser. Le rouet ronflait, la mère Martine chantait, & les jeunes étaient heureux.

La mère Martine avait deux filles & deux garçons âgés de soixante à septante ans, qui avaient des filles & des garçons âgés de quarante à cinquante, qui avaient, eux aussi, des enfants de dix à trente ans.

Aux veillées, toute la famille se réunissait dans la maison de la grand'mère, &, comme parmi les petits-enfants de la mère Martine se trouvaient pas mal de gentilles filles & de gaillards garçons, la jeunesse du voisinage venait aussi à la veillée, — tout naturellement, comme les passereaux vont au froment ou les canetons à la rivière.

Alors Dieu sait si on était nombreux! — Les hommes tillaient, les femmes tricotaient... Quant aux jeunes, s'ils faisaient mine de travailler un peu, c'était pour attendre le moment où l'on mettrait en train quelque jeu, quelque danse, afin de rire & de sauter tout leur content; — & ça ne tardait jamais beaucoup.

Un soir donc que nous étions là une

vingtaine, tous plus dansants & chantants les uns que les autres, on décida de faire des rondes, & dans celles du pays on choisit celle *du Loup*.

Pour cette ronde, comme pour toutes les rondes, les filles, les garçons s'entremêlent en se donnant la main, puis, en tournant, ils chantent tous ensemble :

Lorsque les fillettes
Seules vont au bois,
Le loup qui les guette
Se cache et les voit.

On dit deux fois ce couplet, puis on tourne vite, vite, en chantant, ou plutôt en criant :

Au loup! au loup! au loup!
Sauvez-vous, fillettes!
Au loup! au loup! au loup!
Quand le loup vous guette
Sauvez-vous! sauvez-vous!
Au loup!

Alors un garçon, qui entre dans le rond, dit le second couplet :

Mais ce loup terrible,
Qui vous fait tant peur,
N'est pas insensible
A vos yeux charmeurs.

Quand il a dit, tous se reprennent à répéter le refrain :

Au loup ! au loup ! au loup !
Sauvez-vous, fillettes...

Ensuite le garçon du milieu chante encore :

Soyez moins farouches,
Point ne vous mordra,
Belles, s'il vous touche,
Vous embrassera...

A ce moment, toutes les filles se sauvent ou doivent se sauver en criant *au loup!* parce que celui qui fait le loup (c'est-à-dire le garçon qui est entré dans le rond) tâche d'en attraper une avant qu'elle ait touché le mur de la chambre. S'il y parvient, il l'embrasse, — & elle devient *le loup* du tour suivant.

Comme ce n'est point, certes, une pénitence d'être *le loup*, ni d'être pris pour le devenir, il arrive qu'au lieu de se sauver bien vite, plusieurs de ceux du rond vont assez lentement pour se laisser facilement prendre. Alors *le loup*, qui a de quoi choisir, ne se gêne pas pour le faire, & les demeurants ont perdu leurs avances, dont on rit & se moque en disant qu'ils ne sont pas d'assez beaux gibiers pour *le loup*, & autres propos qui égayent la veillée.

Donc, pendant que nous faisions cette ronde, la mère Martine, qui nous regardait, riait, comme de bonheur. Sans le train que nous menions, on l'aurait pu même entendre chanter tout bas les couplets, dire bien haut les refrains, & faire de gros éclats quand il y avait des garçons ou des filles laissés en reste par *le loup*.

Étant un peu las, je m'étais allé asseoir auprès de la mère Martine :

— Vous êtes bien gaie, ce soir ! fis-je.

Elle branla la tête comme pour me répondre : Oui ! puis elle me dit :

— Ça, toi, petit, qui as déjà un peu voyagé, as-tu vu quelque autre endroit où l'on fasse *la ronde du Loup*?

— Non.

— Pardienne ! je le crois bien.

— C'est donc que *la ronde du Loup* est native de notre pays?

— Eh ! voirement tu l'as dit, répliqua la mère Martine avec un air de fierté; elle a été composée ici par quelqu'un que j'ai bien connu. Il y a soixante ans..., oui, soixante ans !... et puis, vois-tu, petit, cette ronde, c'est comme qui dirait une chanson sur une chose arrivée.

— Alors, il faut que cette chose soit assez drôle & curieuse pour qu'on ait songé à faire dessus une ronde; &, puisque vous savez cette chose, *grand* (1), vous devriez me la conter.

1 *Grand*, pour grand'*mère*.

— Eh oui, tout de même, si ces enfants ne faisaient pas tant de bruit. Je suis obligée de crier comme un sonneur pour te parler... & ça me fatigue.

— Oh ! si ce n'est que ça qui vous gêne, je m'en vais bien les faire taire. Vous allez voir.

Et, m'adressant aux jeunes gens qui tournaient, chantaient et s'embrassaient toujours :

— Ohé! vous autres! assez de virements, de chanterie & d'embrassades comme ça. Venez tous écouter! la grand va nous conter une histoire.

— Oh! une histoire! une histoire de la grand ! crièrent-ils tous ensemble en battant des mains & en s'asseyant autour d'elle, qui sur des bancs, qui par terre, qui sur ses talons.

La mère Martine arrêta un moment son rouet pour bien faire savoir qu'elle allait dire une histoire vraie & non pas un conte. Tout le monde prit attention. Alors elle

mouilla son doigt de salive pour étirer le chanvre de sa quenouille, poussa la roue qui se mit à ronfler encore, et dont le petit bruit était pour sa petite voix d'argent, comme le frou-frou du vent de nuit est pour le rossignol qui chante sur les buissons noirs. Et voici l'histoire qu'elle nous dit :

II

« Il y a de ça septante-trois ans, j'en avais alors à peu près dix-sept. En ce temps vivait dans le pays un jeune garçon qui aurait aujourd'hui nonante-cinq ans, & qui s'appelait Vincent.

« Ce Vincent, qui était fils unique de gens pas trop riches, avait perdu son père & sa mère quasi coup sur coup lorsqu'il

n'avait encore que seize ans. Vincent, qui portait une grande amitié à ses parents, conçut tant de chagrin de leur mort, que d'abord il fit une grande maladie, & qu'ensuite il garda une triste humeur, une faroucherie qui le poussait à chercher les endroits seuls & écartés pour y mener une vie toute de silence & de songement.

« Comme on l'avait fait éduquer autant que faire pouvaient des paysans peu aisés, Vincent savait lire, & son plus grand bonheur était de s'en aller, quelque livre à la main, sous les arbres des bois & dans les grottes des rochers pour y passer bien des heures avec les histoires qu'il lisait.

« Quant à ses petits biens, s'il y donnait quelques façons, c'était uniquement pour en avoir le produit mince qui suffisait à l'entretenir, vu que sa vie était toute retirée, toute simple.

« En vaguant d'ici et de là & avec les choses qui lui passaient dans l'idée, Vincent faisait des chansons dont il inventait

les mots & les airs. Ces chansons, il ne les disait à personne, vu qu'il allait toujours seul & n'avait point de camarades. Ce n'est que plus tard qu'on les a connues, & plus d'une se chante encore aujourd'hui, entre autres celle qui dit comme ça... Et la mère Martine chanta :

Par les bois pleins d'ombre,
Par les prés en fleurs,
Lon lon la!
Lon lon la!
Je vas le cœur sombre
En pleurant mes pleurs.
Lon lon la!
La lirette!
Lon lon la, li lon la!

A l'eau des fontaines,
A l'herbe, aux grands pins,
Lon lon la!
Lon lon la!
Je conte mes peines,
Je dis mes chagrins.
Lon lon la!
La lirette!
Lon lon la, li lon la!

L'écho les répète
Et les porte au loin,
Lon lon la!
Lon lon la!
Mais la bergerette
Ne m'écoute point.
Lon lon la!
La lirette!
Lon lon la, li lon la!

Pourtant elle est belle,
La fille aux moutons!
Lon lon la!
Lon lon la!
Claire est sa prunelle,
Et ses cheveux blonds.
Lon lon la!
La lirette!
Lon lon la, li lon la!

Sa bouche bien faite,
Et son corps au tour...
Lon lon la!
Lon lon la!
Si la bergerette
Voulait mon amour...
Lon lon la!
La lirette!
Lon lon la, li lon la!

J'ai mon cœur fidèle
Que lui donnerais,
Lon lon la!
Lon lon la!
Que point d'autre belle
Ne reçut jamais.
Lon lon la!
La lirette!
Lon lon la, li lon la!

Et j'ai, pour lui faire
Don du fiancé...
Lon lon la!
Lon lon la!
L'anneau que ma mère,
Morte, m'a laissé...
Lon lon la!
La lirette!
Lon lon la, li lon la!

Cette chanson dite, la grand se reprit à parler :

« Vincent était donc venu à l'âge de vingt ans sans qu'on pût dire l'avoir vu faire la moindre avance d'amitié à une jeune fille. Au contraire, si parfois, dans les champs, il lui arrivait de rencontrer

une jeunesse, ou il ne la regardait pas, ou il la lorgnait de ses yeux en dessous, si bien que nous en avions toutes comme frayeur, & que nous évitions de nous trouver sur son chemin.

« Celles qu'il ne regardait pas le détestaient, parce qu'une fille, si peu jolie qu'elle soit, aime que les garçons aient des yeux pour la voir. Celles à qui il envoyait ses tristes regards sournois lui trouvaient l'air si farouche, si dur, qu'elles se disaient en elles :

« Oh ! comme il doit être méchant, ce « Vincent ! »

« De cette manière, ni les uns ni les autres ne lui portaient de l'estime. Quand on venait à parler de lui, on lui trouvait tous les défauts, comme la chose arrive pour les personnes qu'on n'aime pas. S'il avait été galant, courtiseur & faiseur de cadeaux, Dieu sait si on lui aurait su reconnaître des qualités !

« — C'est un avare ! disait l'une ; on ne

se souvient pas que jamais il ait donné une dragée ou un ruban à aucune...

« — C'est un rien-faisant, disait l'autre; tandis que sa terre attend la bêchée & son champ le sarclage, il passe des journées à courir dans les bois de pins & de chênes, comme les bêtes sauvages.

« Une troisième s'en mêlait :

« — C'est un malhonnête; combien de fois l'ai-je rencontré, moi qui ai fait ma première communion à côté de lui, & jamais il ne m'a dit le plus petit bonjour!

« Et toutes ensemble, à qui mieux mieux, parlaient méchantement de lui. C'est un ci, c'est un ça! Enfin, certain jour, quelqu'une, qui ne savait plus quel nom lui donner, se mit à dire :

« — C'est un vrai *loup*, & pour moi je ne le veux plus appeler autrement.

« — Oh! tu as bien raison, firent les autres.

« Comme elles devisaient ainsi, Vincent se trouvait de passage dans la rue.

« — Oh ! le voilà, le voilà, se prirent-elles à crier ; regardez, regardez le *loup*, le *loup !* Au *loup !*... au *loup !*

« Vincent ne se retourna même pas, quoiqu'il eût bien compris que c'était lui qu'on appelait. Mais ce nom lui resta, & bientôt dans le village Vincent ne fut plus Vincent, mais *le Loup*.

« Ce nouveau nom qu'on lui donnait ne contribua pas peu à le rendre encore plus sauvage. Plus on l'appelait de cette vilaine manière, & plus il arrivait à faire croire qu'on l'avait bien baptisé pour sa fuyarderie, ses manières bourrues & sa démarche de mystère.

« J'étais, moi, une de celles qui trouvais le plus qu'on avait raison de le malnommer, & je crois même que je fus une des premières à crier : *Au loup !* quand il passa. Ça m'agaçait de voir ce grand garçon, qui n'était point laid du tout, tenir comme en mépris toute la jeunesse des filles, & j'avais un franc plaisir de l'en-

tendre quasi huer par les grands & par les petits de l'endroit.

III

« Or, voilà qu'un dimanche d'été, après vêpres, nous étions parties huit ou dix, toutes des mieux attifées, pour aller à la cherche des noisettes dans le bois d'Urieux.

« Arrivées au bois, nous nous mîmes à dévaliser les aveliniers, & déjà nos poches commençaient à se gonfler, quand une de nous cria tout soudainement :

« — Oh ! le loup ! le loup ! & elle nous montrait Vincent assis dans un endroit bien sombre du bois & qui nous regardait avec ses grands yeux tristes !...

« Nous répétâmes toutes ensemble le cri de la première :

« — *Le loup ! le loup!*

« Cette fois, par hasard, après s'être levé au lieu de s'écarter comme il avait coutume de le faire, Vincent se mit au contraire à marcher de notre côté, & même à grands pas; ce que voyant, nous prîmes toutes la frayeur, & nous nous sauvâmes en criant de plus en plus fort : *Au loup! au loup!* ainsi qu'auraient fait des bergères chassées par un vrai loup à quatre pattes & à des dents pointues.

« Vincent, qui n'avait pas quatre jambes, mais qui en avait deux bien bonnes, Vincent allongea le pas, & nous l'entendions derrière nous écarter les branches en courant, & faire sauter avec ses pieds les pierres des chemins.

« Quelle idée avait-il, & s'il nous attrapait, que voulait-il faire de nous? voilà ce que je me demandais tout en me sauvant.

« Une fois, sans m'arrêter, je retournai la tête & je vis le *Loup* à quelques pas de moi. Alors il me vint la résolution de ne

plus courir & d'attendre fièrement ce Vincent devant qui nous nous enfuyions comme des alouettes devant l'émouchet.

« C'est qu'en ce moment je me trouvais en grande colère contre lui. Aussi, tout en me plantant net sur mes deux pieds pour le voir venir, je me sentais comme une rage au cœur, comme du feu dans les regards, comme du fer au bout des ongles. S'il m'avait insultée en paroles, j'en avais toute une provision de dures à lui jeter. S'il m'avait osé toucher, oh! je lui aurais déchiré la figure. Je ne devais, pardienne! guère être jolie en ce moment-là.

« Mes amies continuèrent à courir, si bien que je demeurai seule avec le *Loup* dans cet endroit du bois.

« Voyant que je m'étais arrêtée, Vincent ralentit son pas, mais il ne cessa point cependant de marcher contre moi. Quand il fut tout proche, il s'arrêta aussi, &, soudainement, fit un gros éclat de rire, dont je fus bien étonnée; puis il me dit comme

l'aurait pu faire le plus honnête des galants :

« — Bonjour, petite Martine! Tu as pensé que je ne devais pas être aussi méchant que mon air, & au lieu de t'ensauver devant le *Loup*, tu l'attends. Bonjour, Martine, bonjour!

« Je n'avais jamais entendu la voix de Vincent; elle me parut bien agréable. Ma colère s'apaisa, & je vis bien que je n'aurais que faire de mes mauvaises paroles, de mes coups d'œil brûlants & de mes ongles.

« Et comme je ne lui répondais pas :

« — Ça, fit-il, tu es donc muette? est-ce la frayeur ou la colère qui te tient la langue? Je t'ai dit bonjour, il serait bien justice au moins de m'en dire autant.

« — Bonjour! dis-je en regardant sa figure qui, au lieu de dure & sauvage, me paraissait à présent craintive & songeuse; bonjour, Vincent!

« — Oh! appelle-moi le *Loup* si tu

veux, répliqua-t-il, j'y suis accoutumé, va.

« — Non, je ne t'appellerai point de ce nom, je vois bien qu'on te le donne à tort.

« — Tout à l'heure tu le criais pourtant ?

« — Oui, tout à l'heure, mais c'est que je ne t'avais ni considéré, ni parlé.

« Il me coupa la parole :

« — Non-seulement tu as crié, mais encore tu t'es sauvée comme si tu avais pensé que je voudrais vous faire du mal. Est-ce que vraiment tu le croyais ?

« — Oui, Vincent, lui répondis-je en me troublant; oui, je crois... que... je le croyais.

« — Hélas ! mon Dieu ! fit-il en souriant, moi qui suis un homme, vous faire du mal à vous autres qui êtes des jeunes filles... qui êtes ce que le bon Dieu a fait de plus joli à voir. Il vous a donc créées aussi folles que belles ? Il vous a donc rendues aussi craintives que les oiseaux, qui

n'ont pas tant de gracieuseté que vous? Vous faire du mal, moi! vous faire pleurer, quand j'aime tant à vous voir gaies & contentes! Faire arriver des pleurs dans vos yeux quand vous riez si bien, si gentiment... Oh! oui, vous êtes folles, bien folles, enfants, bien enfants!

« En parlant, le *Loup* avait posé une de ses mains sur les miennes, que je tenais croisées & retombantes.

« — Pourquoi, lui dis-je quand je me sentis plus osée avec lui, pourquoi donc, si tu trouves si belles les jeunes filles, t'enfuis-tu quand elles viennent, & n'as-tu jamais un mot de douceur à leur dire?

« — C'est que la seule vue d'un frais visage comme le tien m'ôte la parole, répondit Vincent; je sens que ça me trouble, & pour qu'on ne voie pas ma crainte, je m'écarte, je m'en vas au loin... Et on me croit *loup*; on me pense méchant, rêvant de mauvaises choses. Pourtant rien n'est moins vrai. Oh! je sais bien que si quelque

jour j'avais le courage de dire à une fille que j'ai pour elle de l'amour... & qu'elle eût de l'amour pour moi... je sais, vois-tu, Martine, je sais que celle-là n'aurait jamais pu être mieux aimée, d'autant que j'aurais mon cœur tout entier à lui donner, mon cœur qui est bien à moi, vu que personne n'en a rien eu jamais (excepté mon père & ma mère qui dorment là-bas derrière l'église, & qui ne peuvent plus être aimés qu'en souvenir)... Oh! va, j'aimerais mieux que certains garçons que je vois, même après leurs fiançailles avec de jolies filles, avoir des yeux & des paroles douces pour d'autres...

« Pendant que le *Loup* parlait, je songeais en mon cœur; &, comme j'avais l'habitude d'être franche avec moi-même, je me disais : Quel beau trésor de galant ce serait que ce Vincent! Et tout naturellement je sentis que je faisais mes yeux plus doux, ma bouche plus riante...

« Il s'arrêta de parler. Me trouvant au

plus fort de mes songements à son sujet, je demeurai un moment sans prendre la parole; il me regardait; mes yeux trouvèrent ses yeux, & ça me les fit baisser, & je dus devenir rouge, vu que je sentis s'échauffer mes joues & mon front. Nous restâmes en silence un moment.

« Tout d'un coup :

« — Martine, dit-il, va-t'en de ton côté & moi du mien; voilà que je sens que ma faroucherie & ma sauvageté vont me reprendre; tout à l'heure j'avais couru, j'avais battu mon sang en riant de votre frayeur, & ça m'avait donné le courage de te parler; mais à présent que ce moment est passé, voilà que je n'oserai plus, que je vais manquer d'à-propos pour dire ma pensée. Adieu, Martine, je m'en vas pour ne pas te donner à rire de ma simplesse.

« Il fit un pas.

« Comme je commençais à avoir quelque intérêt à le faire demeurer :

« — Attends, lui dis-je; pourquoi t'en-

sauver? Est-ce que je me moque de toi? Non, au contraire. Moi qui suis une jeune fille, j'aime bien mieux te voir retenu et révérencieux que mauvais parleur & insolent.

« — Alors tu es bonne & brave, dit Vincent, & comme par-dessus tu es jolie (ah! c'est que j'étais jolie en ces temps-là, mes petits!), je pense que bien heureux sera celui que tu aimeras... Qu'est-ce que je dis donc? c'est celui que tu aimes qu'il faut dire, vu que tu dois bien sûrement avoir un amoureux.

« — Moi! fis-je, je n'en ai nullement.

« — Et comment ça se peut-il faire? Tu as bien dû en trouver beaucoup?

« — Oui, mais ils ne m'ont pas convenu.

« — C'est donc que tu es bien difficile?

« — Non, mais encore me faut-il plaire.

« — Oh! si je savais comment il faut être pour qu'on te plaise! Tu me verrais bientôt occupé de devenir ainsi fait, dit Vincent en me lorgnant en sournoiseté

pour savoir s'il n'en disait pas trop, et si sa liberté ne me choquait point. Ah ! s'il ne fallait que t'aimer par-dessus toutes choses ! ajouta-t-il quand il comprit que je n'étais pas fâchée.

« — Ça serait bien la première chose.

« — Mais les autres ?

« — Oh ! les autres ne viennent qu'après, & en me bien aimant on les aurait tôt rassemblées.

« — Dis-les-moi donc ? s'écria-t-il.

« — Est-ce alors que tu m'aimes ? fis-je avec un petit rire que Vincent n'entendit pas...

« — Oh ! oui, je t'aime.

« — Vrai ! depuis quand ?

« — Depuis tout à l'heure, depuis à présent, répliqua-t-il en me prenant une main. Il n'y a pas longtemps, c'est vrai ; mais pour peu qu'il y ait de temps, c'est comme s'il y en avait beaucoup, & tu m'en peux croire, Martine, je t'aime vraiment. Tu vas rire de moi, c'est sûr, & tu ne

voudras point de l'amitié d'un farouche comme moi, tu ne te pourrais pas faire plaisir de l'affection du *Loup*.

« — Eh ben ! mais, dis-je en me sentant toute remuée des dires de Vincent ; eh ben ! mais... je ne vois pas que j'y puisse avoir du déplaisir.

« — Quoi ! s'exclama-t-il, tu ne dirais pas non ? tu me voudrais aimer ?

« — Oh ! je n'engage rien ; on se reparlera.

« — Et quand, Martine ?

« — A la première rencontre, si tu en trouves le courage.

« — Oh ! je le trouverai, je le trouverai !... fit-il ; & si tu veux en moi croire, je te fais serment que je te serai le plus amoureux des amoureux... & pour toujours !...

« Il serrait ma main dans sa main. Je ne disais rien, moi, & j'étais grandement troublée. Vincent comprit, à me voir, à sentir trembler ma main, que j'étais con-

sentante à son affection, & que j'en avais du bonheur ; alors il continua à parler :

« — Si c'est bien possible que tu me veuilles aimer ! Oh ! pense que tu n'auras jamais à t'en repentir. Oui, je le sens, si j'avais un amour au cœur, si tu y laissais celui que tu viens d'y faire venir, ce serait comme une autre vie qui me ferait vivre ; je serais différent de ce que je suis, vu que j'aurais à attendre quelque chose des jours qui sont devant moi ; tandis qu'à présent je n'ai rien que des souvenirs noirs & des espérances tristes.

« Il parlait avec tant de feu, & pourtant aussi avec tant de douceur que sa voix semblait répondre au fond de ma poitrine & y frapper mon cœur... Je ne sais plus à quoi je pensais ; ce qu'il me souvient, c'est que je sentis sa joue près de la mienne & son bras autour de mon corps ; mais en ce moment on fit de grands cris de tous côtés autour de nous...

« Vincent, effrayé plus encore que moi,

se fut enfui avant que je l'aie pu remarquer, & quand je me reconnus de cette grande frayeur, je me trouvai au milieu de mes amies, qui étaient toutes là, bruyantes, moqueuses, jalouses.

« — Ah ! ah ! disait l'une, à qui j'avais souvent parlé de mon éloignement pour Vincent. Ah ! c'est comme ça que tu détestes le *Loup*, au point de te laisser embrasser par lui en plein bois !

« — C'était donc pour cela que tu te sauvais ? faisait l'autre ; autant valait rester pour lui épargner les pas. Nous te croyions perdue & mangée par le *loup*, c'est pourquoi nous sommes revenues d'assez loin ; si nous t'avions sue en aussi bonne amitié avec lui, nous ne nous serions ni inquiétées ni dérangées.

« — Un bel amoureux, ma foi ! dit une troisième ; n'aie pas peur que nous cherchions à te l'enlever.

« Et moi de répliquer vivement à ce propos :

« — Oh ! pour ça, je vous en défie bien !

« — Tu nous en défies ?

« — Oui, mes chères, oui ! je vous en défie, vu que cet amoureux-là vaut tous les vôtres ensemble ; & je pense bien vous le prouver.

« — Diable ! tu as donc des intentions de mariage ?

« — Eh ! pourquoi pas ! Il n'est boiteux, sourd, ni aveugle ; quant à l'esprit, il en a sa bonne part ; & vous pouvez savoir que si rien de trop grandement difficile n'empêche, je serai une fois de bientôt madame Vincent.

« Quand elles virent que je le prenais sur ce ton, elles discontinuèrent leurs moqueries. Du moment que j'avouais Vincent pour mon amoureux, il n'y avait rien de singulier qu'il m'eût embrassée au milieu du bois. Toute chacune d'elles se serait pu trouver en même rencontre, qui avec Pierre Marfin, qui avec Jean Rivou, qui avec Joseph Milard... enfin avec leurs ga-

lants qui devinrent presque tous leurs épouseurs.

« Mais si je me défendais de cette manière, ce n'était pas seulement pour avoir la paix, mais aussi parce que j'avais tout soudainement fait la résolution de suivre cet amour qui me donnait bonne espérance.

IV

« Le soir, l'histoire du bois fut connue de tout le village, car elles l'avaient toutes racontée vingt fois avant de s'endormir. Sachant bien le cancan que la chose ferait, je fus la première à la dire à ma mère, après la prière faite.

« La chère femme me dit :

« — Vois-tu, mon enfant, Vincent n'est

point un mauvais garçon ; il lui manque seulement d'être plus vaillant, plus travailleur à ses biens ; s'il changeait de ce côté, ça serait un parti qui te conviendrait comme un autre, d'autant que tu n'es guère riche, & que tu ne peux point espérer plus haut que lui. Pourtant, tâche de te garder pleine de prudence comme une honnête fille le doit être, & laisse faire le temps avec l'aide du bon Dieu.

« Je m'aperçus bientôt que Vincent cherchait les occasions de me voir. Au baptême d'un enfant d'un de ses parents, nous fûmes tous deux invités. Pour aller à l'église, il me donna le bras ; au repas, nous nous trouvâmes l'un à côté de l'autre ; quand on dansa, je fus sa danseuse, & dans les rondes, il m'embrassa encore. Peu à peu il se défit de sa craintiveté pour être parleur et sans méfiance. Je lui fis, par mes dires, comprendre ce qu'il devait faire pour me prouver qu'il m'aimait : il me promit tout, & il tint parole.

« Bientôt il ne fut plus reconnaissable dans sa conduite. La timidité seule lui resta, & je n'en voulus faire nulle plainte. Il entreprit d'abord bravement le travail de ses terres, puis il en loua d'autres & eut bientôt des ouvriers sous lui. Il lisait bien encore, mais le soir seulement, & le dimanche, quand il n'était pas avec moi. Mon père, à qui il me demanda, s'accorda au mariage, mais il le voulut voir continuer une année à vivre comme il avait commencé. Nous *fréquentâmes* donc pendant ces douze mois ; & plus les jours passaient, plus j'étais contente de mon choix. Si bien que mes amies du bois, celles qui étaient franches, me disaient parfois en voyant le bonheur qui se préparait pour moi :

« Ah ! si j'avais su, je ne me serais point « ensauvée. »

« Enfin, mes enfants, Vincent le *Loup* devint votre grand-père. Et le mari fut fidèle aux paroles de l'amoureux.

« On ne l'appela plus le *Loup*, mais il n'oublia pas qu'il avait porté ce nom ; &, dix ans après son mariage, comme on lui avait demandé de faire une chanson pour une noce où nous allions, il eut l'idée de composer la *ronde du Loup*, celle que vous chantiez tout à l'heure, & qui rappelle notre histoire du bois. Voilà pourquoi j'avais plaisir à l'écouter : il me semblait entendre mon pauvre Vincent la chanter pour la première fois ; ça me reportait au temps où nous étions jeunes tous deux. Vous n'étiez pas de ce monde alors, vous, mes petits ; vous étiez encore des chérubins du ciel où le père Vincent a été prendre votre place pour m'attendre. Et qui sait ? peut-être que là-haut il compose pour les anges quelques belles rondes que j'entendrai dire quand j'arriverai !... »

V

Le rouet s'était arrêté. La mère Martine avait les yeux mouillés. Nous l'embrassâmes tous sur les deux joues, pour la payer de son histoire..... Et la veillée s'acheva sans nous avoir paru trop longue.

— 1857 —

FIN

TABLE

Mon Village 7
La Mionette 23
La Ronde du Loup 279

FIN DE LA TABLE

Paris.—Imp. Poupart-Davyl & C°, rue du Bac, 30.

00101613

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 26 June, 2018